MAR 21 1922

29e Année. N° 4. 15 Février 1922.

GENERAL LIBRARY
MAR 20 1922
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
François de Curel.	*Historique de « l'Ame en folie ».* — I	673
Paul Painlevé	*La Politique de Guerre Foch-Pétain*	697
Marcelle Tinayre	*Priscille Séverac* (fin)	733
Jean-H. Mariéjol.	*Marguerite de Valois en Gascogne.* — II	773
Cl. Chivas-Baron	*Mi-Lan.* — I	801
John Galsworthy	*Le dernier Été.* — II	824
Francis Carco.	La Vie parisienne : *Promenade à Montmartre*	853
Henry Bidou.	Les Lettres : *Parmi les Livres.*	865
Abel Bonnard	La Vie artistique : *A propos des « Indépendants ».*	877
André Chaumeix.	La Politique : *Le Saint-Siège et les Peuples*	886

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

par le **R. P. Thaddée Ferré**. O. F. M.

Ce livre résume, de façon fort claire, l'histoire si complexe de l'ordre de Saint François. Cette histoire est exposée par périodes; dans le cadre de chaque période des rubriques particulières sont consacrées aux différents modes de l'activité de l'ordre. Les difficultés que souleva dans la pratique la réalisation de l'idéal de pauvreté, les divisions qui ravagèrent si longtemps la famille franciscaine, sont indiquées simplement et franchement. L'importance de ce sujet est si grande pour quiconque s'intéresse à l'histoire générale de l'Église, que cet ouvrage, qui n'a pas été écrit pour les historiens, ne peut cependant manquer de leur rendre service.

LE SOCIALISME ET LA SOCIÉTÉ

par **J. Ramsay Macdonald**.

Bien que cette étude ait été écrite avant la guerre, elle garde toujours sa valeur, étant un exposé clair et précis de la doctrine socialiste telle que la conçoit une partie des théoriciens anglais. M. Gustave Le Bon explique, dans un avant-propos, pourquoi il a pensé qu'il devait, à titre documentaire, la faire connaître au public français.

FINANCES ET BON SENS

par **Adrien Artaud**.

M. Adrien Artaud, député, président, pendant la guerre, de la Chambre de commerce de Marseille, vient de consacrer à la question financière et au problème économique une étude que lui suggère son expérience. On lira avec fruit ce livre écrit avec verve et dépouillé de toute aridité.

ALEXIS A. KROUPENSKY

(**1893-1921**).

Ce jeune Russe, issu d'une famille de grande noblesse bessarabienne, formé à toutes les finesses de notre culture, s'engagea pendant la guerre dans la Légion étrangère; il fut grièvement blessé à la tête en septembre 1918; il mourut d'une méningite consécutive à cette blessure en mars 1921. Il a laissé à ceux qui l'ont connu le souvenir d'un esprit singulièrement affranchi et curieux, d'une personnalité originale et fière. Les traits marquants de cette nature d'élite se retrouvent dans les beaux vers que des mains pieuses ont recueillis en cette brochure qui ne porte pour titre que son nom. Les vers d'Alexis A. Kroupensky, suivis par la courte notice biographique écrite avec une émouvante sobriété par son père, laissent un souvenir mélancolique et pénétrant.

LA VIE DE PASTEUR

par **René Vallery-Radot**.

On vient de rééditer cette belle biographie, émouvante comme un roman, et plus tonifiante que les plus beaux traités de morale. A l'aide de souvenirs de famille, de lettres religieusement conservées, de documents patiemment recueillis, la vie et les efforts du grand savant sont évoqués par le menu, année par année, presque jour par jour. Il serait à souhaiter que nous possédions de nombreux livres de ce type et de cette inspiration, indispensables instruments de ce culte des grands hommes, où Pasteur voyait un des principes essentiels de l'éducation nationale.

L'ART ET L'HISTOIRE

par **Paul Lorquet**.

L'art est inséparable de l'histoire; elle l'explique, il l'illustre, et c'est souvent par l'art seul que nous pouvons comprendre les peuples lointains et leurs âmes fermées. Ce sont ces rapports de l'art et de l'histoire qu'étudie M. Lorquet, d'abord dans la technique des différents arts, puis chez « les grands peuples de l'art ». Il distingue parmi eux quatre peuples souverains : l'Égypte, la Grèce, l'Italie, la France; — puis, en Europe, l'Espagne, les peuples germaniques et la Russie; en Asie, les Chaldéens, les Arabes, la Perse, l'Inde et l'Extrême-Orient. Laissant de côté l'Afrique tropicale, il consacre un chapitre à « une isolée, l'Amérique précolombienne ». Le lecteur goûtera cet essai éloquent que termine une conclusion d'un patriotisme élevé.

LE RHIN ET LA FRANCE
HISTOIRE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

par **J. Aulneau**.

Cet ouvrage condense toute l'histoire de la question rhénane, depuis le temps où Rome, par l'occupation de la ligne du Rhin, mettait la Gaule à l'abri des invasions germaniques, jusqu'au traité de Versailles, qui, en instituant une administration interalliée de la Rhénanie, aide cette région à prendre conscience d'elle-même. L'auteur, qui a fait d'intéressantes missions en Allemagne s'est trouvé à même de donner au public français, une étude documentée et utile.

PETITES VILLES DE FRANCE

par **Émile Sedeyn**.

M. Émile Sedeyn aime les petites villes oubliées qui sommeillent au fond des provinces tranquilles. Parmi les vieilles cités où nous conduit son curieux livre, certaines connurent le faste et la prospérité : Compiègne, Chantilly, Richelieu. Mais la plupart, tant de fois ravagées par les guerres, n'ont trouvé que misère et déchéance. On les verra revivre doucement en ces pages tout en raccourcis, en nuances et en touches légères.

HISTORIQUE

DE « L'AME EN FOLIE[1] »

De 1905 à 1913 je n'ai rien écrit. On a prétendu que j'étais révolté par la froideur du public. N'en croyez rien... Presque toujours, on m'a fait l'accueil que j'étais en droit d'espérer... Si cela n'arrivait pas, je supportais gaiement l'infortune, étant de ceux que la contradiction stimule. D'ailleurs, en me plaignant d'être accablé par l'indifférence, on prouvait que l'on n'était pas indifférent. La vérité est que je traversais une période de stérilité et faisais le mort. Combien j'admire ceux de mes confrères qui, après avoir décidé que tels ou tels mois seraient employés à produire le roman ou la pièce de l'année, obtiennent l'objet demandé avec autant de sûreté que s'il sortait d'un distributeur automatique. Mon esprit n'a pas de ces complaisances. Ma seule chance de trouver quelque chose est de me laisser vivre. Sous l'influence des événements se crée, peu à peu, en moi un état que je comparerai à celui qui s'établit dans une chaudière close dont le foyer est en activité : je me mets sous pression. Un beau jour, je m'aperçois qu'une idée, d'apparence assez insignifiante, m'obsède avec une singulière persistance; bientôt, elle s'insinue, par de mystérieux tentacules, jusqu'aux émotions qui

1. Cet extrait de la préface de *l'Ame en folie*, fait partie du cinquième volume du *Théâtre complet* de M. de Curel, qui va paraître chez Crès.

m'ont distrait pendant les mois d'inertie, s'empare d'elles et les ramène au grand jour. Un drame s'ajoute à mes œuvres.

C'est exactement ce qui s'est passé pour *l'Ame en folie*; seulement, la mise sous pression a duré neuf ans; il est vrai que j'ai rattrapé le temps perdu en écrivant coup sur coup : *l'Ame en folie, la Comédie du génie, l'Ivresse du sage* et les versions nouvelles de *l'Amour brode, l'Envers d'une sainte, la Fille sauvage, le Repas du lion, le Coup d'aile.* Pourquoi l'incubation a été si longue?... C'est tout simplement que la littérature avait passé à l'arrière-plan de mes préoccupations.

J'avais, à cette époque, la jouissance de trois grands domaines situés en Lorraine annexée, dont un seul m'appartient encore. Je leur consacrais à peu près six mois par an. On voudra bien m'excuser si j'ajoute que, pendant l'autre moitié de l'année, j'habitais Paris. Si j'omettais ce détail, les journalistes, amis de l'absolu, ne manqueraient pas d'enrichir mon histoire d'une millième légende en racontant que j'ai erré dans une forêt pendant cent huit mois. Ce serait un conte de fées. Je logeais rue de Grenelle, et il n'y avait pas, dans les rues de Paris, de plus obstiné flâneur que moi. Seulement je n'en rapportais pas des sujets de pièces. Imitant l'abeille qui, se posant sur une corolle trop souvent visitée par ses sœurs, ne s'obstine pas à y plonger sa trompe et va chercher ailleurs un miel moins disputé, je n'attendais pas du boulevard une inspiration que lui demandaient tant de brillantes intelligences, et ma pensée allait de préférence vers la Lorraine et ses forêts.

Elles sont d'un abord plutôt rébarbatif, nos forêts. Le sol en est argileux et retient les eaux de pluie dans d'innombrables mares, la glaise colle en pesants paquets sous les bottes du chasseur. Il y a peu de hautes futaies. Presque partout, les chênes ombragent d'impénétrables fourrés d'épines noires, sombres repaires d'où l'on s'attend à voir s'élancer de redoutables fauves.

La propriété où je résidais le plus souvent et que je possède encore est située entre Avricourt et Sarrebourg. D'immenses nappes d'eau, brodées de nénuphars, enfonçant leurs golfes, comme de longs doigts fureteurs, dans l'épaisse toison forestière, la rendent particulièrement sauvage et solitaire. Ma maison est bâtie loin des villages, au milieu d'une clairière

enchâssée dans les bois qui s'entr'ouvrent sur un étang de plusieurs centaines d'hectares, où la cohue des canards, sarcelles, grèbes, morelles, oies sauvages, hérons, cigognes, se bouscule dans un tourbillon de vie intense. A côté de ma demeure se trouve la ferme avec son joyeux remue-ménage : le va-et-vient des charrettes, les galopades du bétail, les émeutes de la basse-cour, les sourdes rumeurs des étables et l'énergique intervention des hommes.

C'est là que je menais une existence à la fois active et contemplative, tout à fait conforme à mes préférences. J'ai reboisé plus de mille hectares de terres incultes. Que de conservateurs des forêts n'en ont pas fait autant! L'exploitation des bois, le repeuplement des coupes, exposées dans nos régions humides à être envahies par des essences parasites, la plantation des friches, la gestion des fermes, m'apportaient une occupation qui s'alliait à merveille avec la chasse, ma grande passion.

Celle-ci trouvait amplement de quoi se satisfaire. Autour de mon logis, cerfs, sangliers et chevreuils se promenaient par troupeaux. Je n'ai jamais été, comme on le soutient mordicus, maître de forges, mais si l'on tient absolument à ce que j'aie vendu quelque chose, on peut affirmer que, grâce à mes hécatombes de sangliers, j'ai été, pendant vingt ans, le plus gros marchand de cochons d'Alsace-Lorraine.

J'entends ici qu'on s'écrie : — Et ce boucher racontait à l'instant qu'il menait une vie contemplative!

Parfaitement!... Songez d'abord que je suis sylviculteur : je sème des glands, et, au bout de dix ans, mes chênes sont de la grosseur d'un tuyau de pipe... En les regardant pousser, j'ai eu le temps de réfléchir... Beaucoup plus, je l'avoue, qu'aux heures où je massacrais de brutales bêtes noires... Lorsque mes chiens tiennent au ferme un énorme sanglier et que je prends mes jambes à mon cou pour leur porter du renfort, je culbuterais Molière, lui-même, s'il se trouvait sur mon passage, et, lui, de son côté, ne me regarderait pas comme un homme qui se perd dans la méditation. Mais la chasse n'a pas toujours cette allure désordonnée, et surtout, dans notre Lorraine, ce plaisir se prête merveilleusement à la rêverie sous le couvert d'une loi actuellement encore en vigueur. Ce qui,

dans toute l'Europe centrale, remplace la chasse aux chiens courants, c'est la conquête du trophée qui rappellera le souvenir d'une glorieuse capture : les redoutables défenses du sanglier, et surtout les bois, aux formes infiniment variées, des cerfs et des chevreuils. Pour s'emparer de ces précieuses dépouilles, il faut que, pendant les longs jours d'été, la chasse des mâles soit permise, puisque, dès l'automne, les brocards[1] sont privés de leurs ornements frontaux, et il importe, cependant, que les femelles ne soient pas troublées dans leurs soins maternels. De cette double nécessité est sortie une stratégie d'un intérêt passionnant. Elle est fondée sur une connaissance profonde des mœurs des animaux et fournit à l'observateur un exercice intellectuel au moins autant que physique. Si l'on veut bien m'accompagner pendant une matinée de juin, on s'associera peut-être un peu à mon enthousiasme.

Trois heures. De mon lit, je vois briller une étoile. S'il pleuvait, rien à faire, mais le temps sera superbe. Hop! Ma toilette sera pour le retour ainsi que le déjeuner. En fait de vêtements, le strict nécessaire, car je serai bientôt trempé de rosée et il ne faut pas imiter l'âne chargé d'éponges. Pantalon, chemise et chapeau, ces trois vêtements de couleur verte, de vieilles savates, quatre ou cinq cartouches dans les poches du pantalon, un couteau, une carabine express à deux coups rayée, une lorgnette pendue au cou, sur le dos un sac de toile retenu aux épaules par deux bretelles et pouvant contenir un chevreuil savamment replié. Me voilà prêt... En route!...

A peine dans le jardin, j'allume une allumette et l'éteins aussitôt. Un mince ruban de fumée succède à la flamme et flotte vers le sud... Bon!... Le vent vient du nord. Renseignement essentiel qui gouvernera mes opérations, car c'est avec la figure dans le vent que j'aborderai les bons endroits.

J'écoute. De toutes parts ricanent les chats-huants; là-bas, le rauque aboiement d'un renard. Du côté de l'étang, plouf! un brusque jaillissement d'eau. Quelque sanglier qui, avant de rejoindre sa bauge, fait de l'hydrothérapie.

Je traverse une petite étendue de plaine. La nuit est claire,

1. On appelle ainsi le chevreuil mâle. Il perd ses bois en novembre et les a complètement recouvrés en avril. Le cerf perd ses bois en mars et ils sont refaits dès les premiers jours d'août.

de pâles rougeurs qui devancent l'aurore repoussent, en noir, la croupe des Vosges et l'échine bossue du Donon. En passant, j'éveille une alouette qui s'élève et s'immobilise, pas bien haut, sur ma tête. Est-elle une boule plumeuse, dansant au sommet d'un jet d'eau dont le gazouillement fait son chant? Est-elle suspendue par un fil à cette étoile qui, là-haut, scintille encore? Pendant que, derrière moi, l'oiseau continue à osciller symboliquement entre ciel et terre, j'atteins la lisière et entre sous bois.

Ici règne l'obscurité complète. Mon chemin est invisible, mais, au-dessus de lui, une trouée qui laisse entrevoir un ruban de ciel marque sa direction. Je marche vite et silencieusement, ce qui me permet de saisir le moindre bruit : trottinement d'un lièvre, sifflement d'ailes des canards qui regagnent les étangs. Soudain, tout contre moi, dans le fourré, un souffle puissant suivi d'un fracas de tempête balayant les buissons... Une laie [1], après avoir manifesté son dégoût pour ma personne, emmène sa petite famille.

Voici que des clartés descendent, comme hésitantes, le long des troncs gris, elles invitent les fauvettes à de timides chansons qui ne s'achèvent pas..., mais d'effrontés coucous s'interpellent..., les merles échangent des bonjours tapageurs, aussitôt les nids crient famine, pendant que, sur la plus haute branche d'un chêne, le père salue d'un sifflement joyeux le jour nouveau.

Attention. Là-bas, sur mon chemin, s'ouvre un grand espace lumineux. C'est une des coupes de l'année, qui sont, pour les ruminants de la forêt, une table toujours servie. A toute heure, mais surtout à l'aube et au crépuscule, on a chance d'y rencontrer des gourmets attirés par les tendres rejets des arbres abattus. J'avance avec d'infinies précautions, ayant soin de ne pas tenir le milieu du chemin et de me coller contre le bord, où mon costume vert se confond avec les feuillages. Bien m'en a pris d'être prudent, car, à cinquante pas de moi, à l'endroit où le chemin aboutit à la coupe, sort, de celle-ci, une femelle de chevreuil [2] qui s'arrête et regarde dans ma direction. Je reste pétrifié, dans l'attitude où elle m'a

1. Sanglier femelle.
2. Nommée chevrette ou chèvre.

surpris. Si elle m'aperçoit, je suis flambé, car ces sales bêtes dénoncent l'intrus en aboyant à perdre haleine. Sous son regard fixe dardé vers moi, je fais des prodiges d'équilibre pour ne pas bouger. Elle guette longtemps, immobile autant que moi. Quelque chose lui paraît suspect dans ce paysage familier. Enfin, elle tourne la tête vers le taillis où elle doit avoir laissé des faons, car j'aperçois, entre ses cuisses, une mamelle gonflée. Je mets à profit son mouvement pour opérer un léger recul dans la bordure du chemin. De nouveau, la chèvre observe de mon côté. Cette fois, tout va bien, et rassurée elle retourne dans la coupe.

Me voici à la place qu'elle occupait il y a deux minutes. Je ne l'aperçois pas. Elle doit être masquée par cette longue rangée de fagots qui forme écran à vingt pas de moi. Dissimulé derrière un gros hêtre, je parcours, à la lorgnette, les trente hectares de la coupe... Rien... Mais je ne découvre pas le dixième du terrain encombré de tas de bois, et je parie qu'en un quart d'heure de soigneuse exploration... Comment l'explorer?... Oh! bien facilement!... Le long des coupes, à trois ou quatre mètres, dans l'intérieur du vieux gaulis, qui sera la coupe de l'hiver suivant, je fais pratiquer des coulées tortueuses comme celles des bêtes sauvages, pratiquées en contournant les trochées, en élaguant quelques branches et en ratissant feuilles et bois morts qui craqueraient sous les pieds. Sur ces pistes, je circule silencieux et invisible autour des clairières, j'examine mon gibier et je choisis les pièces que je veux sacrifier. C'est ce que je vais essayer de faire en prenant le sentier dérobé dont l'entrée se trouve justement à côté de moi. En quelques enjambées, je dépasse la barricade de fagots que j'avais devant moi et, comme je m'y attendais, j'aperçois ma chèvre tellement proche de mon sentier qu'il me serait impossible d'aller plus loin sans me trahir. Tout doucement, je me baisse à l'abri d'une trochée de charme où j'attendrai qu'elle ait changé de place. A peine suis-je accroupi, derrière mon buisson, que celui-ci s'agite à quelques centimètres de ma figure et j'aperçois le museau noir et verni d'un faon minuscule qui s'exerce à mordiller une feuille. Je retiens ma respiration et deviens statue. Alors un second museau se place auprès du premier et, avec une gentille maladresse,

cherche à lui arracher la feuille. O désastre! Dans l'ardeur de la dispute, le nouveau venu effleure mon visage de sa narine humide, fait un bond en arrière, puis s'arrête, indécis, pendant que son frère continue à mâchonner à trois centimètres de mon œil. Ces deux innocents ne connaissent pas encore ma race exécrée, mais la mère la connaît! Elle a surpris le mouvement de recul du petit. Les yeux fixés sur mon buisson, sa tête se penche à droite, puis à gauche et, enfin, s'immobilise, le cou, les prunelles, les oreilles, braqués sur moi dans une attitude si gracieuse que, tout en la maudissant, je l'admire. Une pirouette et plouf! plouf! plouf! la satanée bête, suivie de ses petits, détale par bonds saccadés qui hachent ses hoquets rauques. Elle traverse la coupe en semant l'alarme et, de toutes parts, éclatent les aboiements martelés par les ruades des croupes fuyantes. Bientôt, c'est un concert d'invectives que les rageuses femelles, retranchées dans les fourrés, m'envoient copieusement. Je me dis que ce n'est pas seulement chez les chevreuils que cela se passe. Dans nos villages, qu'un chien soit écrasé par une auto, ou une poule volée par des bohémiens, les femmes ne piaillent-elles pas indéfiniment sur le pas des portes?...

— Pstt... Pstt!...

Je me retourne vivement. R..., un garde-chasse, accourt tout essoufflé.

— Monsieur se fait engueuler...

— Ces rosses de chèvres...

— J'ai suivi les pas de Monsieur dans la rosée le plus vite que j'ai pu... Il y a deux gros sangliers dans un champ de trèfle sur Gondrexange...

— Ils seront rentrés au bois lorsque nous arriverons.

— Peut-être que non... Ils étaient comme chez eux... La plaine est tranquille et tant qu'ils ne verront personne...

— Alors, filons.

Depuis dix minutes, nous longeons un taillis très épais dont notre hâte ne nous empêche pas de scruter les profondeurs. Tout à coup, le regard de R... et le mien s'arrêtent en même temps sur un roncier.

— Monsieur voit-il l'œil de ce chevreuil?...

— Oui...

En effet, dans l'ombre du hallier, un œil brille, fixé sur nous. On ne voit d'abord que lui... Peu à peu, se précisent les contours d'une tête.

— C'est une chèvre... Horreur!... Fichons le camp!...

Nous reprenons notre course, laissant au gîte un animal bien convaincu que deux nigauds ne l'ont pas aperçu.

Enfin nous voici hors du bois :

— Ils y sont encore, — murmure mon compagnon dont la vue est extraordinairement perçante.

Tout en cherchant avec ma lorgnette, je réplique :

— C'est bien étonnant, car, dans leur direction, j'entends qu'on aiguise une faux. Comment ne se sauvent-ils pas?...

— Ceci va les décider, — répond R..., en désignant une charrette qui se dirige de leur côté.

Faisant signe à R... de rester en place, je me précipite le long de la lisière pour aller me poster en face des deux animaux qui chercheront à gagner la forêt par le chemin le plus court. S'ils obliquent à droite ou à gauche, je leur couperai la retraite en courant derrière une haie très épaisse qui me sépare des champs. Arrivé à l'endroit que je me suis assigné, je regarde par une ouverture de la haie et j'assiste à un spectacle peu banal. Mes deux cochons se sont rapprochés. L'apparition de la charrette les a décidés à déguerpir, mais leur allure est bizarre. Ils avancent à petits pas, se roulant, se bousculant, comme des viveurs abreuvés de champagne qui zigzaguent le long des rues. Le jeune trèfle est très sucré et ce n'est pas impunément que les bêtes en abusent : les vaches gonflent à en crever et mes sangliers, tout à fait pompettes, ont perdu l'instinct de la conservation. Ils sont si lambins que je perds patience et suis sur le point de les tirer à très longue portée. Heureusement, les conducteurs de la charrette les découvrent et poussent des hurlements. Cela décide mes deux noceurs un peu dégrisés à prendre le galop, ils passent à quarante pas de moi et j'en tue un.

— Bravo! — s'écrie R... en me rejoignant. — Mais vous avez tiré deux fois. Est-ce que l'autre n'est pas blessé?

— J'ai tiré les deux coups sur celui-ci... Voyez... Ma première balle est placée trop haut. C'est la seconde qui l'a tué.

Les charretiers accourent pour contempler ma victime que

R..., les manches retroussées et le couteau à la main, se prépare à vider. Je me sépare de lui pour continuer ma tournée.

Six heures! La plupart des animaux sont remisés pour la journée, cependant je me dirige du côté de prairies où l'on va rarement sans rencontrer des chevreuils. Pour m'y rendre, j'ai à traverser une grande étendue de forêt sur laquelle je fonde peu d'espoir, car elle est très épaisse et j'avancerai entre deux murailles de verdure. Mais bah! Le hasard a été si souvent mon ami!... Je marche avec lenteur, m'arrêtant pour écouter, cherchant à démêler dans la masse des feuillages une tache fauve ou grise, à présent surtout que je longe un taillis d'une douzaine d'années, entrecoupé de dépressions marécageuses qui permettent à la vue de pénétrer assez loin... Ah tiens!... La tache fauve que je cherchais!... Deux taches!... Elles se meuvent très doucement, l'une suivant l'autre... Ma lorgnette ne les quitte plus... Je les attends à cette petite éclaircie... Enfin!... Dans la place vide s'encadre la tête d'un beau cerf... J'examine ses bois... Mon futur trophée!... De la grosseur du poignet, sous leur fine toison grise, déjà longs de quarante centimètres, presque la moitié de la longueur qu'ils auront... La tête disparaît, entraînant une ligne dorsale qui rougeoie entre les feuilles et puis une autre tête... Celle-ci, moins remarquable. Pendant un instant elle arrête sur moi son regard, mais avec une indifférente indolence, et c'est sans se presser que le second cerf disparaît derrière son compagnon. Je l'ai constaté souvent, les cerfs en travail de la végétation formidable qui, dans l'espace de quelques semaines, prend son entier développement sur leur crâne, perdent le sentiment du danger. Ils se retirent au cœur de la forêt pour s'y gaver de feuillages et d'herbes grossières, pendant que les biches, au plus épais des taillis, allaitent leurs faons.

Sept heures... Le soleil devient ardent... Je presse le pas et bientôt me voici à l'entrée d'une étroite prairie sillonnant la forêt d'un long ruban très sinueux et dont les bords irréguliers mordent à chaque instant les lisières du bois en y creusant des recoins favorables aux surprises. Je maraude longtemps sans rien rencontrer et, sur le tapis velouté dont j'aperçois déjà l'extrémité, pas la moindre tache fauve. Plus

qu'un espoir : à ma droite, s'ouvre une de ces poches que la prairie envoie dans la forêt. S'il y a quelque chose, ce ne peut être que là-bas, au fond du cul-de-sac, dans une friche couverte de broussailles... J'examine à la lorgnette... Rien!... Ma dernière chance est épuisée... Les moustiques me dévorent... Rentrons!... Je tourne les talons avec un regard d'adieu au bon endroit... Halte! Ce papillonnement rapide surpris entre deux touffes de genêt, ne serait-ce pas le battement des oreilles d'un animal que tourmentent les moustiques?... (Ils ont tout de même du bon!...) Vite, ma lorgnette, où j'ai le plaisir de voir se loger la superbe encolure d'un vieux brocard. Mais comment l'approcher?... Sous bois je ferais trop de bruit, car on a négligé d'y pratiquer une coulée traîtresse. Il n'y a qu'un moyen : ramper directement à travers la prairie. Je saisis entre mes dents la courroie de mon fusil tendue comme une corde de violon, de façon à ce que mon arme se place horizontalement sous mon menton, puis me voici à quatre pattes progressant dans l'herbe épaisse. Bientôt je lève la tête pour vérifier si mon animal est toujours là. O désastre! Il est sorti de la friche en marchant vers moi et il a entrevu mon mouvement... Les yeux fixés dans ma direction, il attend... De sa part et de la mienne trois minutes de pétrification qui paraissent éternelles, puis mon brocard plonge le nez dans l'herbe... Malheur à moi si je me fiais à son apparente sécurité!... J'ai affaire à un vieux routier qui n'ignore pas que l'ennemi, s'il y en a un, profitera pour l'approcher du moment où il sera occupé à manger. Aussi voyez : sa silhouette est celle d'un animal qui broute, mais au lieu de brouter, il guette... Ne criez pas au miracle... Les bêtes, lorsqu'elles jouent, simulent des embuscades et des attaques, pourquoi seraient-elles incapables de recourir pour sauver leurs vies à des stratagèmes qu'elles singent pour s'amuser?... Cependant, de nous deux, c'est mon brocard qui le premier perd patience... Il relève la tête, de nouveau regarde longuement de mon côté, puis son museau retourne dans l'herbe et cette fois exécute un mouvement caractéristique de va-et-vient. Décidément je l'aurai!... et je continue à ramper jusqu'à ce qu'enfin, arrivé à bonne portée, je lui envoie une balle. Victoire!...

A neuf heures et demie, je rentre à la maison, mon brocard sur le dos. Déjà, mon sanglier m'y attendait.

Ce récit, dont tous les épisodes sont scrupuleusement exacts, n'aura pas été inutile si j'ai fait comprendre à quel point nos méthodes permettent à un observateur d'entrer dans l'intimité des bêtes sauvages. Mais c'est à l'époque du rut que nos chasses deviennent prodigieusement instructives. Nous ne perdons plus de longues heures à fureter çà et là, car ceux que nous cherchons, lorsqu'ils n'accourent pas au-devant de nous, prennent souvent la peine de nous dire où ils sont.

Ma bonne étoile m'a conduit dans une ville de province le jour même où un conférencier parlait de *l'Ame en folie*. Quelle joie d'aller l'entendre!... L'orateur commença par affirmer qu'il s'était précisément beaucoup occupé des questions que soulevait ma pièce, et que « ce n'était pas du tout ça... » Puis, en guise d'introduction à ce qu'il allait révéler sur l'amour, il se mit à décrire l'éclosion du printemps au sein de la nature, les habitants des forêts lancés en pleine idylle, les loups embrasés de passion, le brocard folâtrant auprès de la chevrette, et les cerfs bramant à l'ombre des futaies. J'étais fixé. Le brave garçon ne m'aimait pas : voilà tout ce qu'il était capable de nous apprendre.

Le printemps, contrairement à ce que croient beaucoup de citadins, ne donne pas le signal d'un embrasement général. Il est avant tout la saison des naissances. La nature veut que les petits apparaissent dès les premiers beaux jours et qu'ils aient la série entière des mois chauds pour se développer avant le retour des intempéries. Pour les oiseaux et les mammifères de petite taille, le rut et la parturition ne sont séparés que par quelques semaines et ont lieu vers la fin de l'hiver. Les gros animaux obéissent à une loi très différente. Loups et renards, dont les portées viennent au monde à la fin de mars ou dans les premiers jours d'avril, entrent en amour vers janvier-février. Le rut des chevreuils commence vers le 20 juillet et se prolonge pendant la première quinzaine d'août. Celui des cerfs éclate vers le 10 septembre et s'éteint vers le 15 octobre. Ceux qui ont entendu les cerfs bramer au printemps peuvent se vanter d'avoir l'oreille fine! Les faons de

chevreuils et de cerfs naissent à la même époque, aux environs du 15 mai.

Chez les sangliers, la gestation s'achève à une date moins fixe, ce qui provient de ce que, les années où la nourriture est abondante, les très jeunes laies sont fécondées à des époques irrégulières. La naissance des marcassins se place principalement en avril-mai, on en rencontre déjà en février, quelques portées surviennent encore en juin.

Si la nature a eu pour l'homme primitif les mêmes attentions que pour les autres mammifères de grande taille, — et on risquerait de la calomnier en le contestant, — il est certain que les quelques semaines de rut annuel de notre ancêtre occupaient, sous nos climats, une partie d'août et de septembre de manière à ce que les enfants naquissent en mai. Lorsque avec un clignement d'œil égrillard le chanteur de café-concert vous décrira deux amoureux allant sous bois cueillir le muguet joli, ayez un souvenir pour votre première grand'mère qui, parmi les blanches clochettes, cueillait sous son ventre sanglant le fils du premier homme.

Dans les livres d'histoire naturelle le brocard est célébré comme un modèle de fidélité conjugale : on le rencontre souvent en compagnie d'une chèvre et l'on admet légèrement que c'est toujours la même. Dès le mois de juin, on voit les brocards se lancer vivement à la poursuite des chèvres qui se sauvent à toute vitesse, mais vers le 15 juillet, lorsque arrivent les jours de grâce, certaines chèvres, au lieu de fuir en ligne droite, se mettent à tourner en cercle autour d'un buisson, ayant sur leur croupe le menton du brocard... Bientôt elles s'arrêteront. C'est le moment où le chasseur, au moyen d'une feuille ou d'un brin d'herbe imite le petit sifflement doux : fîp!... fîp!... avec lequel les chevreuils s'appellent et souvent le brocard accourt en bondissant se faire tuer. Il y a des jours où ces animaux sont tellement étourdis par la passion qu'ils obéissent à un cri d'oiseau vaguement ressemblant à un fîp chéri. J'ai même eu connaissance d'un brocard qu'avait attiré le grincement d'une brouette à la roue mal graissée. Il avait cru discerner l'expression de sentiments répondant aux siens dans ce bruit vulgaire. Cette façon de danser devant le miroir n'est donc pas uniquement propre à notre

espèce. Souvent le brocard vient à l'appeau en compagnie d'une chèvre amoureuse, ce qui, de la part d'un modèle de fidélité conjugale, serait assez déplacé. Il y a des jours où l'on peut s'évertuer à siffler sans qu'aucun soupirant ne se montre, d'autres où ils affluent de toutes les directions. Il m'est arrivé, à la nuit presque close, d'apercevoir dans une prairie un brocard en conversation intime avec une chèvre sous les yeux d'un brocard moins bien armé qui se tenait à l'écart. A mon coup de sifflet les trois animaux bondissent vers moi. Je tire le plus gros des deux mâles et, à cause de l'obscurité, le manque. Le trio se sauve. Nouveau coup de sifflet. Le mâle que j'avais manqué revient seul et je le manque de nouveau. Les hommes possédés du démon de luxure ne profitent pas mieux que cet animal des leçons qu'ils reçoivent.

Les noces du cerf sont autrement somptueuses que celles du chevreuil. Chez moi, vers le 5 septembre, et un peu plus tard dans les montagnes des Vosges, les grands cerfs commencent à parcourir la forêt, flairant les biches et emmenant celles que leur odorat désigne comme devant devenir clémentes à leurs désirs au bout de sept à huit jours. Chaque seigneur d'importance forme ainsi, pour son usage exclusif, un sérail dans lequel le nombre des épouses dépend de l'abondance et de la force des rivaux qui se les disputent. Auprès de son sérail, le sultan fait bonne garde sans le secours d'eunuques. Il se promène autour du troupeau et ramène à grands coups d'andouillers, au sein de la famille, les volages personnes tentées de s'égarer. Aux environs des belles captives circule la racaille des petits cerfs à l'affût d'une bonne fortune qui, dans les bois fourrés comme les miens, n'est pas bien rare, car l'œil du maître ne peut être partout. Environ deux jours avant qu'une biche soit en état d'accepter les hommages de son royal amant, celui-ci commence à l'obséder de ses intercessions. Jour et nuit il l'assiège en émettant des supplications bruyantes. Enfin elle entre en folie et se donne. C'est avec une indescriptible furie que le mâle s'empare d'elle et Don Juan paraîtrait bien petit garçon si, en regard des indiscrétions d'Elvire, de dona Anna et de Zerline, la biche énumérait les exploits du dix cors. Mais voilà que cette biche, au bout de deux jours consacrés à la passion, s'éloigne

tout à coup à pas menus, parfaitement apaisée, sous l'œil indifférent de son heureux vainqueur. Elle en a pour un an! Une de mes plus brillantes interprètes à laquelle je racontais que sur trois cent soixante-cinq jours il n'y en a que deux pour l'amour chez la biche, s'est écriée : « Ne vous payez donc pas ma tête!... » Devant la même révélation une brave mère de famille a soupiré : « Ce n'est pas beaucoup!... » Une vieille demoiselle très pieuse s'est détournée avec mépris : « Ne me parlez pas de ces horribles bêtes qui se marient sans bénédiction!... »

Pendant que sa compagne apaisée va retrouver ses faons, le cerf poursuit de nouvelles conquêtes, mais peu à peu les biches inflammables se font rares, bientôt il ne reste plus que les jeunes femelles de l'année précédente, moins pressées que les vieilles d'entrer dans la danse. C'est alors que se livrent les batailles les plus acharnées, quelquefois mortelles. Quel afflux de convoitises exaspérées autour de la dernière vierge de la forêt! Le monstre qui emmènera cette fluette génisse dans sa clairière favorite, pourra se vanter d'être un rude adversaire.

Les moyens d'expression du cerf sont très variés. Je connais au moins douze cris différents auxquels je puis attribuer un sens très précis. Il y a le claironnement du désir, simple invite aux amoureuses du lendemain, qui s'empressent d'accourir vers celui qu'à la voix elles reconnaissent pour le plus gros. Il y a les modulations insinuantes, doucereuses et tendres, quelquefois presque gémissantes. Il y a le hurlement de défi plus terrible que le mugissement du taureau. Il y a le grognement de satisfaction bestiale et aussi le soupir de soulagement. Depuis que les loups ont disparu de nos bois, les cerfs sont les seuls animaux à posséder un vocabulaire aussi richement pourvu, et, ma foi, lorsque j'écoute leurs confidences, je me dis que le Diable boiteux, lorsqu'il voyait au travers du toit des maisons, n'était guère mieux renseigné que moi sur des impressions sensiblement équivalentes.

Il y a quelques années, un certain cerf, que nous nommions le Gueulard, se distinguait par l'extraordinaire fréquence de ses cris. En soufflant dans la pointe perforée d'une grosse coquille marine, pour imiter les triomphants accents d'un

rival, nous avions essayé de le faire venir. Mais ces appels, dans bien des cas très efficaces, avaient pour singulier résultat de l'éloigner. Grâce à ses incessantes clameurs, je parvins sans peine à me trouver sur son passage. Je vis alors apparaître un assez beau cerf, boitant très bas, et dont les bois bizarres ressemblaient à deux longues pinces d'écrevisse. Après sa mort, je constatai que le pauvre animal, sans doute venu de loin, avait reçu deux coups de chevrotines[1] dont l'un avait criblé son foie et ses entrailles de blessures mal cicatrisées, et dont l'autre avait amputé une de ses pattes de derrière au bas de la cuisse. Désormais trop faible pour conquérir les femelles et contraint de fuir la présence des jaloux, malgré cela torturé par le désir, il parcourait la forêt, jetant aux quatre vents du ciel l'aveu poignant de sa détresse. J'avais tué un poète!...

Voulez-vous, pour la seconde fois, me suivre pendant une de mes sorties matinales?... Eh bien, partons!... C'est aujourd'hui le 25 septembre. Quatre heures sonnent au clocher d'un lointain village... Les étoiles brillent. L'air est vif. Sur les prairies basses flotte une vapeur laiteuse. De mon lit, chaque fois que je m'éveillais, et c'était souvent, j'entendais bramer. Devant la porte, sous les épicéas du jardin, j'écoute. Des beuglements sourds m'arrivent de toutes les directions. Quel grand jour s'annonce!... Un pas léger écrase le sable de l'allée, et je devine la longue silhouette un peu penchée de mon garde R... Comme moi il dort mal pendant ces nuits chaudes de l'ardeur des cerfs. Il a passé celle-ci blotti contre un arbre au point culminant de la forêt et il me met au courant des tragédies qui se sont jouées depuis la soirée d'hier. La plus récente vient de se dénouer par une terrible bataille, pas loin d'ici, et nous décidons d'aller rendre visite au vainqueur dont les grognements heureux parviennent jusqu'à nous.

Obligés de prendre un large circuit pour arriver à bon vent et puis d'attendre que s'éloignent d'importuns chevreuils capables de nous dénoncer, nous atteignons la prairie sur laquelle on entend bramer, au petit jour, vers six heures. Tout de suite nous apercevons, à travers un léger voile de

1. Un chasseur, qui se respecte, ne tire le cerf qu'à balle.

brume, et à cent mètres de nous, un dix cors accompagné de quatre biches, dont il ne semble pas s'occuper. J'en fais la remarque à mon compagnon.

— Elles sont « finies »... — me répond-il gravement.

En effet, notre animal, les yeux obstinément fixés vers un point que le brouillard nous cache, pousse des beuglements qui n'expriment pas l'ivresse. Tâchons de découvrir ce qui trouble sa félicité.

Par une coulée traîtresse, qui, sous bois, fait le tour de la prairie, nous en gagnons l'autre extrémité, et là nous apparaît le seigneur de l'endroit, un splendide quatorze cors, qui veille sur trois biches, pas finies, celles-là!... Une est couchée, la seconde pâture; quant à la troisième, elle tourne en rond autour des deux autres, au petit trot, serrée de près par le cerf. Lorsque celui-ci s'arrête, elle s'arrête également, et alors l'énorme fiancé, la gueule grande ouverte, le cou gonflé, les cornes couchées sur les épaules, exhale une supplication que la nature ne permet pas encore à la belle d'exaucer. Il ne tiendrait qu'à moi de tuer le soupirant, mais les reproducteurs de sa taille, nécessaires à la prospérité de l'espèce, ont été décimés pendant la guerre, et jusqu'à nouvel ordre je ne sacrifierai que des sujets de carrure et de conformation médiocres. Je suis sur le point de m'éloigner, lorsque, de la lisière opposée à la nôtre, part un mugissement profond auquel répond furieusement notre cerf, qui fait tête au côté dangereux. Alors apparaît le provocateur, un douze cors un peu moins gros que le premier. Il s'avance d'un pas cadencé, la mine si fière et avec une façon si noble de brandir les blanches extrémités de ses bois, que j'ai la vision d'un antique paladin venant, sous les yeux de sa dame, pourfendre un preux ennemi. A quarante pas de son rival il s'arrête, piétine le gazon, poignarde le sol de ses andouillers. Tant de beauté lui vaut ma sympathie. Je fais des vœux pour son triomphe. Au même instant, le quatorze cors, avec la rapidité de l'éclair, charge mon paladin qui détale, poursuivi, c'est le cas de le dire, l'épée dans les reins, jusqu'au seuil de la forêt. Puis le quatorze cors rejoint ses biches, lesquelles, toutes trois, se sont mises à paître; le dix cors qui, pendant le duel, s'était rapproché

dans l'espoir que la bagarre lui permettrait un accouplement furtif, retourne tout penaud à ses neutres suivantes. La brume s'est enfin dissipée, nous apercevons, disséminés sur la prairie, à distance respectueuse du groupe amoureux, quelques gringalets, huit ou six cors, qui, d'un œil affamé, guettent les ébats du jouisseur en chef. Ainsi va le monde!... La biche récalcitrante reprend son manège de cirque au bout du museau du cerf, et le trimballerait sans pitié jusqu'au soir, si un geai qui s'est étourdiment posé au-dessus de ma tête ne s'envolait en piaillant. La biche s'arrête le cou tendu, ses compagnes l'imitent, le cerf subitement calmé devient attentif. Décidément l'oiseau a donné l'alarme. Toute la bande, au trot, s'en va dans la forêt.

D'une jeune coupe peu distante s'élèvent de temps en temps des grondements passionnés. En dix minutes nous y sommes. Devant nous le taillis monte en pente douce. Vers le haut stationne un cerf d'assez maigre apparence. A quarante pas de lui se tient une biche qui l'intéresse, car souvent il tourne la tête de son côté. Pourquoi ne la rejoint-il pas?... Ah! Ah!... De derrière un buisson surgit tout à coup un solide huit cors qui fonce sur le pauvre soupirant et le fait disparaître en un clin d'œil, puis, glorieux de cet exploit, il s'arrête, le regard ardent fixé sur les feuillages qui ont englouti le fuyard, et il pousse un cri d'un accent tellement expressif qu'on peut aisément le traduire : « N'y reviens plus, hein! »

Cela dit, mon faraud retourne vers la belle, mais exactement à la place occupée tout à l'heure par le disparu, il s'arrête. Pourquoi ne la rejoint-il pas?... Ah! Ah! Un gros dix cors avance majestueusement, se campe derrière la biche et la pousse vers le haut de la coupe, dans un fourré où ils entrent tous deux. La petite comédie qui vient de m'être offerte pourrait s'intituler *la Navette*. Que de pièces de l'ancien répertoire, que de rengaines du théâtre moderne elle résume!

— C'est un dix cors que Monsieur devrait tuer... — suggère mon compagnon. Au fond, il s'indigne de ce qu'à la chasse mon plus grand plaisir soit d'observer et il ne comprend pas que j'aie toujours un peu de peine à supprimer

une de ces brutes splendides. Cependant, comme il faut en maintenir le nombre à des proportions raisonnables, je fais signe que oui, et nous nous dirigeons du côté où des roulements d'orgue déchaîné trahissent la retraite du plus heureux des trois.

Maintenant la voix tonne à cent mètres de nous, au cœur du fourré. Il y a deux partis à prendre. Ou bien aller me poster sur l'autre bord de l'enceinte que R... traversera lentement de manière à pousser vers moi les deux amoureux. Ce sera mon affaire de leur barrer la route. L'autre moyen est plus pittoresque et c'est lui que je m'empresse de choisir.

R... se place derrière moi, tire de son sac la conque marine, et imitant la voix claire d'un cerf plus faible que celui qu'il s'agit d'attirer, il lance un premier appel, auquel un hurlement répond aussitôt. Ça va bien!... Pendant cinq minutes les défis s'échangent. D'abord la voix du pacha se rapproche, mais il est trop jaloux pour abandonner même un instant sa biche autour de laquelle rôdent d'invisibles galants, et il n'avance plus. R... multiplie les tentations. Il tire de sa coquille des grognements de porc satisfait, qui doivent blesser au vif notre Othello. Peine perdue! Il recule en s'éloignant de moi tout en continuant ses appels, espérant par sa retraite engager Othello à le poursuivre... Cela ne prend pas! Alors, par signe, j'indique à R... que nous allons changer de tactique. Je vais essayer d'aller surprendre le cerf, pendant que mon compagnon attisera de loin sa rage bruyante dont j'ai besoin pour m'orienter. Et me voilà exécutant une danse serpentine à travers les buissons que je crains d'effleurer et posant le pied sur les feuilles mortes qui jonchent le sol, avec une lenteur prodigieusement déséquilibrante, à moins que l'ennemi, grâce à un hurlement de taureau, ne me permette deux ou trois longues foulées dont le bruit disparaît dans le vacarme. Enfin s'ouvre devant moi une petite clairière au fond de laquelle le dix cors... Hop!... Cela dure à peine le temps qu'il me faut pour écrire cette ligne, il est vrai que si je n'y mettais bon ordre cela se renouvellerait six ou sept fois en dix minutes...

Retombant sur ses pattes, le noble animal répond par un éclat de tonnerre à une provocation de R... Sa rage

est telle que, pour l'assouvir, il se précipite sur un pin de trois mètres de haut et de quelques coups d'andouillers le réduit en copeaux. Une balle à l'épaule lui rend à tout jamais le calme.

R... est là. Avec une émotion pieuse il contemple ma victime tout en préparant son couteau pour l'ouvrir. En attendant, je lui décris le spectacle auquel il m'a été donné d'assister. Mon récit se termine par ces mots appliqués à la biche :

— Avant ce soir elle aura trouvé un remplaçant.

— C'est déjà fait, Monsieur, — répond R... de ce ton pénétré qu'il prend toujours lorsqu'il parle de chasse.

Ces quelques souvenirs ont fait entrevoir quelles différences de caractères séparent les trois principales espèces auxquelles j'avais affaire. Ainsi les chevreuils sont turbulents, querelleurs et intolérants. On a vu avec quelle unanimité une assemblée de ces animaux invectivait contre l'homme. Ils sont tellement irritables que, dans leur ardeur à l'injurier, ils approchent parfois jusqu'à portée de fusil le chasseur qui les a dérangés. En captivité leur ardeur va jusqu'à la férocité. J'avais enfermé, dans un enclos de trois hectares, en partie boisé, quelques brocards achetés en Allemagne et destinés à être introduits dans ma chasse pour infuser aux chevreuils de mon voisinage un sang nouveau. Lorsque j'allais visiter mes prisonniers, je n'entrais chez eux qu'en tenant d'une main une chaise et de l'autre un long fouet. Des coins les plus éloignés de leur parc, les brigands accouraient vers moi, et ils s'entendaient pour m'assaillir tous ensemble. Collé le dos contre un arbre, la chaise tenue par son dossier, tendue les pieds en avant pour briser l'élan des agresseurs, je leur administrais avec le fouet une correction soignée dont ils n'avaient pas l'air de se soucier tant était grande leur fureur. Il m'est arrivé d'empoigner par les cornes un brocard qui me chargeait; je parvins, en effet, à le contenir, mais en payant cher ma victoire, car il me laissa l'intérieur des mains labouré jusqu'aux os par ses andouillers. Ainsi des animaux provenant de différents fournisseurs s'étaient rapidement mis d'accord pour me faire un mauvais parti.

La première fois que j'ai lâché des brocards étrangers,

on a retrouvé au bout de quelques jours leurs cadavres poignardés, lacérés, étripés par les autochtones. Je n'ai réussi à faire accepter mes colons par la population de l'endroit qu'en les lâchant à l'automne, quand les chevreuils, ayant perdu leur bois, devaient rester inoffensifs jusqu'au printemps. Malgré cela, les métèques se reconnaissaient pendant des mois à leur excessive timidité. J'ai vu l'un d'eux, gros et fort, très empressé derrière une chèvre, se sauver honteusement à l'approche d'un malingre brocard du pays.

Dans une forêt chaque taillis garni de pousses tendres, toute clairière aux herbes savoureuses, devient le fief d'un vieux brocard qui n'y tolère que les femelles et leurs petits et poursuit à outrance ceux de ses frères qui seraient tentés de s'aventurer sur son domaine.

Les cerfs ont l'humeur beaucoup plus douce. Hors de l'époque du rut, les mâles font bon accueil à l'étranger. J'ai lâché des cerfs achetés au loin; ils étaient fatigués du voyage, dépaysés, leurs bois sciés n'étaient plus des armes, ils se trouvaient en présence de redoutables sires, et cependant il ne leur était fait aucun mal.

A la vue de l'homme, le cerf s'éloigne silencieusement, tandis que la biche salue l'intrus d'une espèce de hoquet sourd, mais sans se laisser aller, comme la chevrette, à une interminable crise de fureur. Les biches dérangées par les sangliers se sauvent sans crier au lieu que les chevreuils aboient contre sangliers et cerfs presque autant que contre l'homme.

Cerfs et chevreuils sont absolument dénués de courtoisie envers leurs compagnes. En temps de neige on déposait de la nourriture pour les animaux dans des endroits où je me ménageais les moyens de les observer. Cerfs et biches se ressemblaient en foule autour du festin, mais si occupées qu'elles fussent à manger, les biches, à l'approche d'un grand cerf, s'écartaient avec appréhension, et si elles ne se déplaçaient pas assez vite, un bon coup de corne les rappelait au devoir. Un troupeau est-il en train de brouter, qu'un cerf coiffé lève brusquement la tête, aussitôt ses voisines font un bond de côté. C'est chez les carnassiers qu'on voit apparaître un peu de gentillesse et d'attachement des mâles pour les

femelles. Le loup, après avoir livré de violents combats pour conquérir la louve, reste son compagnon jusqu'à l'époque du rut suivant. Il chasse de concert avec elle, et lorsque le couple s'empare d'une proie, la louve en a la meilleure part. Les louveteaux sont élevés par le père aussi bien que par la mère. Il en est de même chez les renards.

Les biches, entre elles, font preuve d'un caractère assez pointu. Elles échangent des coups de dents qui éparpillent des touffes de poils et s'adressent de petits cris aigres qui ne ressemblent pas à des compliments. Cela ne les empêche pas de vivre en société, ce qui ne saurait nous surprendre.

En hiver les cerfs se rassemblent en troupeaux souvent très nombreux. J'en rencontre quelquefois trente ou quarante ensemble. Lorsque cette forêt d'andouillers arrive vers vous en glissant sur l'épaisseur d'un jeune taillis, on ne peut se défendre d'une certaine émotion. De leur côté les biches suivies de leurs faons et accompagnées de quelques cerfs de petite taille se réunissent en congrégations fort importantes. Les très gros cerfs vivent à l'écart ou par petits groupes de deux ou trois.

Les ruminants qui refont leurs bois tous les ans permettent une excellente vérification du tort que peut faire à une espèce toute modification maladroite des rites de sa reproduction. A l'état de nature le rapport des deux sexes chez les cerfs et les chevreuils est de un contre un. Aussitôt que des destructions trop sévères font qu'il n'y a plus qu'un mâle pour trois ou quatre femelles, on en est averti par une notable décroissance de la longueur des bois, l'atrophie des andouillers et la forme crochue qu'affecte la tige principale. En visitant la collection d'un chasseur, on peut suivre, année par année, les progrès ou les erreurs de son exploitation. A-t-il laissé moins de deux mâles pour cinq femelles, ou bien, tout en ménageant assez de mâles, a-t-il exterminé les vieux, ceux qui, en accaparant les femelles, empêchaient les jeunes de s'exténuer, un connaisseur l'apprend du premier coup d'œil lorsqu'il pénètre dans l'appartement où sont exposés les trophées. Et ce ne sont pas les seules espèces à bois caduques qui se montrent aussi sensibles à la mauvaise répartition des âges et des sexes. Ainsi les sangliers ont souvent à souffrir, au point de vue de

la race, de ce que le chasseur, au milieu de la troupe qui passe à portée de son fusil, prend toujours le plus gros cochon pour cible, ce qui fait qu'à la longue les reproducteurs des deux sexes sont fort jeunes. Si l'on compare les poids moyens des sangliers tirés pendant plusieurs années consécutives, on vérifie que le poids s'abaisse rapidement, tout comme celui des ruminants à bois, lorsque l'équilibre voulu par la nature n'est pas suffisamment respecté.

Les sangliers sont, de tous nos grands mammifères, les plus sociables. A part les vieux individus trop maussades pour s'associer aux jeux des bêtes rousses [1], tout ce monde vit en communauté, grogne, renifle, soupire, se souille et se bauge dans la plus parfaite entente. Chez eux le noyau social est constitué par la famille : une laie suivie de ses marcassins de l'année et de ceux des deux années précédentes, à l'exception des laies précoces qui, souvent dès l'âge de huit mois, deviennent mères à leur tour. Pendant la journée les sangliers se tiennent au plus épais des fourrés dont ils ne sortent qu'à la nuit tombante. L'exemple que j'ai cité d'une rencontre tardivement matinale est assez exceptionnel. La soirée offre de meilleures chances. A la fin des longs jours, le sanglier qui n'a pas mangé depuis trois ou quatre heures du matin pense au blé savoureux qui l'attend. Embusqué sur les lisières, il écoute les bruits de la plaine et guette le départ des cultivateurs. Vers huit heures les champs de blé ou d'avoine placés dans les coins éloignés des villages sont envahis. C'est le moment de m'asseoir au creux d'un sillon, la tête noyée dans les épis de l'épaisse moisson avec laquelle je me confonds. A l'horizon, derrière mon dos, le globe rouge du soleil descend sur la forêt de Parroy. A cinquante mètres devant moi, la bordure de ma forêt dans laquelle craquent déjà les branches sèches. Longtemps avant d'apercevoir mes cochons, je suis prévenu qu'ils dévorent le blé qui m'environne par des claquements de gencives mouillées et des grincements d'épis étirés entre leurs dents pour en faire jaillir la graine encore laiteuse. Vraiment j'ai l'air d'un berger gardant son troupeau, car ils festoient sans se préoccuper de ma présence. Cependant une grosse nourrice, qui surveille les ébats des enfants, me remarque

1. On nomme ainsi, à cause de leur couleur, les sangliers adolescents.

et reste en arrêt, le regard sur moi. Immobilité complète. Habituée qu'elle est à saccager des cultures protégées par des mannequins, la bonne bête me prend pour l'un d'eux et retourne à ses occupations. Il me serait facile de la tuer, mais je me réserve pour un très gros sanglier qui vient ici toutes les nuits et que je préfère à la racaille qui m'entoure. Dix minutes d'attente et l'important cochon ne paraît pas. L'obscurité se fait. Il faut me décider... Voici deux marcassins arrêtés côte à côte à quelques mètres de moi. D'un coup de chevrotines je les cloue tous deux sur place. Pour cet assassinat les cultivateurs me béniront.

Une laie ne défend ses marcassins que si elle est âgée, vigoureuse et très sûre de sa force, et alors elle se montre dangereusement vindicative et méchante. La vulgaire poule de nos basses-cours défend plus courageusement ses poussins qu'une jeune laie, qui abandonne sa nichée à la première alerte pour se sauver bien loin. Par contre, les marcassins de trois semaines, moins gros que des lapins de garenne, sont déjà capables de rejoindre leur mère à de longues distances en suivant sa trace. Moins débrouillard était un petit garçon de quatre ans que j'ai connu. En jouant il s'était écarté de sa bonne, laquelle, de son côté, avait probablement trouvé à se distraire. Cela se passe à Pau, sur une promenade appelée la Basse-Plante. Le gamin, dans son affolement, pousse des cris affreux. Autour de lui un attroupement se forme. Un gros monsieur décoré, sagace et bienveillant, se penche vers lui et l'interroge :

— Eh mon Dieu! mon petit ami, qu'avez-vous pour crier ainsi?

— Je suis perdu! sanglote le gosse.

— Comment vous appelez-vous?

— François de Curel.

— Où demeurez-vous?

— Là!... et il montre, à cent pas du groupe, une maison qui borde la promenade.

— Allez-y bien vite, et vous ne serez plus perdu!

Le petit garçon suivit ce conseil, puisque me voici, et son histoire est une excellente confrontation de l'instinct avec la raison. Combien les marcassins se montrent supérieurs au

petit François, mais le petit François comprend à l'instant même combien il est ridicule, si bien qu'après plus de soixante ans il se moque encore de sa propre bêtise.

Chez ces animaux l'instinct de solidarité est très développé. Quand ils font tête aux chiens, ce n'est pas seulement son propre individu que chacun d'eux défend, mais toute la bande. Dans ma jeunesse, au lieu d'attaquer le sanglier, comme je le fais à présent, avec de petits roquets, je lançais de forts mâtins, très mordants, et il en résultait souvent de sanglantes batailles. J'ai vu des troupes de sept ou huit gros sangliers, bien alignés comme des soldats, exécuter contre les chiens de véritables charges de cavalerie. En dépit de leur brutalité proverbiale, ces animaux sont affectueux envers leurs frères, très communicatifs à en juger par les grognements variés qu'ils ne cessent d'échanger. Au repos, entassés dans leurs bauges, ils ronflent à qui mieux mieux dans une cordiale promiscuité. Assez sensibles au froid, ils n'ont d'autre but, en couchant ensemble, que de se réchauffer mutuellement. Ce ne sont que des bêtes!...

FRANÇOIS DE CUREL,
de l'Académie française.

(A suivre.)

COMMENT J'AI NOMMÉ FOCH ET PÉTAIN[1]

LA POLITIQUE DE GUERRE FOCH-PÉTAIN

Je me suis efforcé de retracer avec exactitude, sans les exagérer, sans les atténuer, l'histoire des *mutineries* de mai et juin 1917. Cette histoire a été singulièrement déformée par les passions des partis. Dans des volumes consacrés à l'apologie de l'offensive du 16 avril, on peut lire, à deux ans de distance, cet extraordinaire récit : les soldats étaient enchantés des opérations de l'offensive; ils se savaient victorieux, quand des lettres venues de l'arrière et provoquées par une propagande perfide, leur auraient fait croire à un échec, d'où leur découragement et leur révolte. Il y a là un tel renversement de la vérité, une contradiction si grossière avec les faits et les documents qu'il est inutile d'insister sur cette affabulation.

Je n'ai parlé nulle part de ces innombrables ballots de journaux défaitistes qui auraient été distribués dans les tranchées, ni des 600 000 (*sic*) *brochures* de la Fédération des Métaux soi-disant expédiées au front; cela pour une bonne raison; c'est que ces distributions n'ont jamais existé que dans l'imagination de quelques policiers Parisiens.

Les statistiques précises que j'ai réclamées à ce sujet en

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1921, 1er et 15 janvier 1922.

mai, juin et juillet du Grand Quartier Général m'ont signalé *en tout* quelques brochures, ou tracts, ou lettres de personnages extrémistes saisis dans la zone de l'avant, et de nombreux papillons « assez de tués », collés dans des gares et des localités du front.

Quant aux journaux, le Haut Commandement, durant le printemps et l'été 1917, m'a signalé *une fois*, en vrac, tous les journaux d'extrême-gauche, *l'Humanité, le Bonnet Rouge, le Journal du Peuple, la Tranchée Républicaine, la Victoire* (sic); mais c'est sur la presse à grand tirage qu'ont porté ses observations réitérées, sur les descriptions trop évocatrices de la Révolution russe, sur les réclamations excessives concernant le régime des soldats au front, etc. Le généralissime demandait en outre que le gouvernement ne se bornât pas à l'action négative de la censure, mais communiquât à la presse une orientation positive, pour habituer les esprits à l'idée que la victoire exigerait encore une longue constance.

En réalité, c'est dans les grands centres et dans les usines que la propagande défaitiste était à redouter : j'ai dit plus haut les mesures efficaces par lesquelles elle fut paralysée. La censure réprima les campagnes contre les revisions répétées des exemptés et réformés : malheureusement, je l'ai dit, les hommes ainsi restitués au service armé n'avaient pas en général besoin de mauvais conseils pour manifester peu d'enthousiasme.

***

Comme exemple des légendes auxquelles ont donné lieu les mutineries, je citerai celle « des deux syndiqués de Saint-Étienne[1] ».

J'aurais fait gracier « deux sous-officiers relativement instruits », condamnés à mort pour avoir « débauché leurs hommes »; et cela malgré l'opposition de toutes les autorités militaires, et parce que l'un était « un membre important de la Bourse du Travail de Saint-Étienne » et l'autre « un instituteur membre du Syndicat du département de la Loire ».

1. Voir, par exemple, le livre de M. Mermeix, *Nivelle et Painlevé*, p. 176-177 et 206.

Il est parfaitement exact que j'ai fait gracier les deux premiers mutins condamnés à mort; ou plus exactement, après une longue discussion, j'ai obtenu l'adhésion du Haut Commandement à cette mesure de clémence. Ce n'étaient pas deux sous-officiers, mais deux simples soldats : aucun d'eux n'était de la Loire, ni affilié à aucun syndicat de la Loire. Le premier était un cultivateur du Pas-de-Calais, père de famille, soldat taciturne, dont le livret ne portait aucune punition. Le second était un instituteur de l'Oise dont la femme était restée entre les mains des Allemands en pays envahis et venait seulement de rentrer en France. Par suite de lenteurs (imputables d'ailleurs à la seule justice militaire), les faits n'étaient plus récents et l'ordre était entièrement rétabli dans l'unité qui en avait été le théâtre. On ne pouvait donc invoquer la nécessité de l'*exemple*. Mais, surtout, les deux condamnés semblaient avoir été désignés au hasard, l'instituteur parce qu'antérieurement noté comme une tête un peu exaltée. Des personnalités des plus honorables, un sénateur, des députés (de nuances diverses), un préfet, répondaient de l'un ou de l'autre et intercédaient pour eux. C'est dans ces conditions que leur peine fut commuée. N'empêche que, dans des livres d'apparence documentée, l'affaire « des deux syndiqués de Saint-Étienne » revient comme un leitmotiv. Et voilà comme on écrit l'histoire, avec des précisions impressionnantes qui n'ont que le défaut d'être imaginaires.

***

Mais la légende vraiment formidable est celle qui attribue à la Sûreté générale elle-même *l'organisation* des mutineries. On sait que ce fut une des accusations portées contre M. Malvy[1] par M. Léon Daudet dans sa lettre du 1er octobre 1917 au Président de la République. A l'appui de cette accusation, M. Léon Daudet me communiqua une pièce dont l'objet était d'établir que la révolte de Cœuvres (localité du front) avait été préparée et déclenchée par les agents de la sûreté. Cette

1. M. Malvy n'était plus ministre à cette époque. Il avait démissionné au cours des derniers jours du cabinet Ribot. Dans le ministère que j'avais formé le 13 septembre 1917, c'est M. Steeg qui était ministre de l'Intérieur.

note avait été rédigée, d'après de soi-disant témoignages, par le secrétaire de M. Henry Bérenger, et transmise par le sénateur de la Martinique à M. Daudet avant d'être soumise à la commission de surveillance des étrangers dont M. Béranger était membre. Si invraisemblable que fût une telle accusation, je voulus que l'incident fût élucidé à fond, et j'ordonnai au Grand Quartier Général de procéder d'urgence à l'enquête la plus serrée. Les conclusions en furent écrasantes, pour l'accusation; non seulement, elles n'en laissèrent rien subsister, mais elles en firent éclater l'absurdité. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ces conclusions furent rédigées et signées par le général Debeney, alors major général des armées, dont les préventions contre l'ancien ministre de l'Intérieur n'étaient un secret pour personne.

Je rappelle pour mémoire que ce chef d'accusation contre M. Malvy fut écarté par la Haute Cour à la quasi-unanimité [1].

***

Mais, dira-t-on, le général Nivelle, *avant l'offensive d'avril*, n'avait-il pas écrit une lettre prophétique au ministre de l'Intérieur et au ministre de la Guerre, pour demander d'énergiques mesures de police, faute desquelles le moral des troupes risquait d'être gravement compromis?

Il est parfaitement exact qu'à la fin de février de 1917, le général Nivelle avait écrit à M. Malvy, puis au général Lyautey, une lettre très détaillée où il dénonçait — en réclamant qu'elles fussent réprimées — l'agitation ouvrière de l'intérieur, l'indiscipline des usines de guerre, la propagande pacifiste et les répercussions de ces menées sur le moral de l'armée.

Mais cette lettre avait été retirée presque immédiatement par le général en chef, et voici dans quelles circonstances.

Dès qu'il l'avait reçue, M. Malvy en avait manifesté une vive indignation. « C'était », déclarait-il au général Lyautey,

1. Ainsi que le chef d'accusation d'après lequel M. Malvy aurait livré à l'ennemi les plans de l'offensive du 16 avril. Nous avons vu que le plan détaillé de l'attaque du Chemin-des-Dames avait été capturé le 15 février par les Allemands sur le corps d'un capitaine français, et que, le 5 avril, dans un autre coup de main, ils s'emparèrent également du plan de l'attaque entre Brimont et Craonne.

« un coup de poignard dans le dos. » Une explication eut lieu, devant le général Lyautey, entre le général Nivelle et le ministre de l'Intérieur. « Votre lettre ne m'apprend rien », disait celui-ci; elle est faite avec les renseignements de mes propres subordonnés [1], dont je tiens compte dans toute la mesure que je crois possible. » Le général Nivelle déclara qu'il n'avait jamais voulu incriminer ni critiquer les actes du ministre de l'Intérieur et retira purement et simplement sa lettre. Elle n'avait donc laissé aucune trace au cabinet de la rue Saint-Dominique quand j'y arrivai le 20 mars 1917. Je n'en ai jamais entendu parler avant le commencement des mutineries en mai. Rien ne pouvait me faire soupçonner son existence. Comment aurais-je pensé que le général Nivelle eût signé un pareil réquisitoire contre M. Malvy avec qui je le voyais en telle intimité, et auprès duquel il cherchait un appui contre le ministre de la Guerre?

Qu'il me soit permis ici de faire une observation. Si vraiment l'état moral de l'armée se trouvait profondément ébranlé le 26 février 1917 de par la faiblesse du ministère de l'Intérieur, je n'en serais responsable d'aucune façon, n'étant pas alors au gouvernement et n'ayant été auparavant ni ministre de l'Intérieur, ni ministre de la Guerre, ni président du Conseil. Il me serait donc facile de grandir mon rôle en disant : « Quand je suis arrivé le 20 mars rue Saint-Dominique, j'ai trouvé l'armée très démoralisée, la lettre du général Nivelle du 26 février l'atteste; l'échec du 16 avril a achevé de la déprimer et de la jeter dans l'indiscipline. Grâce aux chefs que j'ai choisis et aux mesures que j'ai prises, j'ai tout remis en ordre en moins d'un mois. » Mais comme une telle version serait mensongère dans ses prémisses, je ne m'abaisserai pas à lui laisser quelque crédit. La

1. Le procès Malvy nous a appris les conditions dans lesquelles cette lettre et d'autres analogues furent rédigées. Depuis le jour d'août 1914 où le gouvernement avait décidé de laisser dormir le fameux carnet B, certains fonctionnaires de la Sûreté Générale considéraient la politique suivie comme une véritable trahison. L'un de ceux-ci envoyait ses rapports, en même temps qu'au ministre, au deuxième bureau du Grand Quartier où il avait un homme à lui : là, après quelques additions et quelques changements de forme, le rapport était soumis à la signature du général en chef, puis transmis au gouvernement comme émanant du Grand Quartier et rédigé d'après ses renseignements.

vérité, c'est que du 20 mars jusqu'en mai, à aucun moment, le général en chef ne m'a fait part de la moindre inquiétude sur le moral des troupes. Au contraire, elles m'étaient dépeintes comme pleines d'ardeur, de confiance et brûlant d'attaquer : c'était même une des raisons qu'on invoquait pour ne point retarder l'offensive projetée. Tous les récits d'officiers combattants témoignent de l'élan merveilleux de l'assaut du 16 avril et s'accordent à déplorer qu' « une si magnifique force morale ait été gaspillée et gâchée dans une entreprise impossible ». « La prise de la ligne d'Hurtebise, en d'autres temps, eût passé pour un des grands faits d'armes du siècle », écrit le général Mangin à propos de l'assaut de la 10e division d'infanterie coloniale. « Un incomparable fait d'armes », c'est ainsi que le général Buat qualifie la prise de Loivre par le 3e bataillon du 133e. Attestations de l'exceptionnelle vaillance des hommes, en même temps que de l'ampleur démesurée des objectifs, puisque « le grand fait d'armes du siècle », puisque « l'incomparable fait d'armes », ne représentaient qu'une minime partie de la tâche que les troupes devaient accomplir en quelques heures.

Ne déplaçons donc pas les responsabilités. Si la rupture tentée le 16 août a échoué, ce serait un crime contre ceux qui ont jonché de leurs corps le Chemin-des-Dames et les plaines de l'Aisne que d'incriminer « le moral des soldats ». Quant aux troubles qui ont suivi l'échec, je les ai retracés sans autre préoccupation que d'être scrupuleusement exact. Et si l'on suppose un instant que les lettres des soldats ont pu être influencées par une propagande défaitiste, qu'on tienne compte seulement de celles des officiers : elles suffisent.

Voici d'ailleurs un dernier témoignage dont l'auteur ne saurait être suspect de tiédeur patriotique : c'est celui de M. Étienne Lamy, alors secrétaire perpétuel de l'Académie française, ancien combattant de 1870 et qui, malgré son âge, avait en 1914 repris du service comme commandant. Envoyé en mission à la fin de mai, par le ministère de l'Agriculture, dans la région de Soissons, il me remettait à son retour une étude minutieuse sur les origines de la crise morale que traversait l'armée. Il concluait ainsi :

La discipline a reçu de sérieuses atteintes dans l'armée de Soissons.

Les témoins de ces désordres ne redoutent pas que la défense du pays soit compromise, parce que le mal n'est ni de la lâcheté, ni un penchant naturel vers l'anarchie. L'armée éprouve une rancune profonde et générale contre une méthode militaire QUI NE PROPORTIONNE PAS LES SACRIFICES D'HOMMES AUX RÉSULTATS OBTENUS. Troupes et officiers de troupes pensent que les états-majors, trop invisibles, ne préparent pas assez les actions par l'étude sur le terrain, ne s'assurent pas assez, par l'aéronautique, des ressources et de l'épuisement chez l'adversaire, et ne rendent pas, grâce à un emploi précis de l'artillerie, notre feu assez inoffensif pour les soldats français. Il importe ou que ces préjugés déprimants soient démentis par une surabondance de preuves, ou que des garanties soient données contre le retour des fautes. Là est le remède essentiel et sans lequel le mal ne disparaîtra pas.

***

Pour en finir avec l'historique du 16 avril et de ses conséquences, j'ai encore à parler du fameux rapport des trois généraux, qui a fait couler tant d'encre et qui décevra si complètement les curiosités quand il sera publié.

L'échec meurtrier de la grande offensive de rupture avait naturellement produit une émotion profonde dans le monde parlementaire. A la fin de mai, dès que la Chambre eut repris ses séances, de nombreuses demandes d'interpellation avaient été déposées, et c'est à grand'peine que le 14 juin, au moment où l'armée était toute frémissante encore, j'avais obtenu qu'elles fussent renvoyées en juillet. Le 28 juin, à la Commission de l'Armée, un certain nombre de membres, *appartenant aux opinions politiques les plus diverses*, déclaraient insuffisantes les sanctions prises par le gouvernement[1] et me sommaient de mettre les généraux Nivelle et Mangin à la retraite d'office. J'avais répondu on l'a vu plus haut que je comptais rendre un corps d'armée au général Mangin[2]. Quand au général Nivelle, si les fautes du 16 avril étaient

1. Les généraux Nivelle, Mangin, Mazel avaient été, comme on l'a vu, relevés de leur commandement et mis à la disposition du ministre; le général Micheler, qui commandait le G. A. R. par délégation du général Nivelle, était redevenu simple commandant d'armée..

2. Procès-verbaux de la Commission de l'armée, séance du 29 juin 1917.

trop évidentes, on ne pouvait pourtant oublier ses brillants services de l'automne 1916, à la tête de l'armée de Verdun.

La discussion des interpellations en comité secret s'ouvrit dès la première semaine de juillet : elle fut pénible et émouvante, et suivie de séances publiques assez orageuses. Ce ne fut pas seulement de l'extrême-gauche ou de la gauche, comme on l'a dit souvent, que vinrent les accusations véhémentes. Un des jugements les plus sévères prononcés sur le général Nivelle fut peut-être celui de M. Baudry d'Asson[1]. C'est un député de la droite, le lieutenant Ybarnegaray (3 citations), témoin oculaire de l'assaut d'Hurtebise, qui en retraça un tableau dont l'effet sur toute l'assemblée fut foudroyant. Pour calmer les passions et éviter des manifestations qui risquaient de troubler l'équilibre, encore si précaire du front, je m'engageai à soumettre à un conseil d'enquête les événements d'avril 1917. Qu'on m'excuse de rappeler ici mes paroles : Après avoir fait ressortir l'étendue des territoires libérés depuis le 1er février et les résultats qu'avait obtenus l'offensive elle-même — cela à un moment où la paralysie de l'armée russe permettait à l'ennemi d'employer contre nous, comme une immense réserve, ses troupes du front Est —, je reconnaissais que des fautes graves avaient été commises, fautes que je ne cherchais pas à nier et qui ne devaient plus se renouveler. La France était assez forte, assez sûre d'elle-même pour n'avoir rien à redouter de la vérité. Et je poursuivais ainsi :

Des chefs qui pourtant pouvaient invoquer de glorieux services, ont été relevés de leur commandement. La loi ne met entre les mains du ministre aucune autre sanction sans une enquête préalable dont elle a fixé la procédure. En permettant aux généraux mis en cause de fournir leurs explications, cette enquête, qui s'ouvrira dans quelques jours, délimitera la responsabilité de chacun et permettra au gouvernement de prendre en pleine connaissance de cause ses résolutions définitives [2].

1. M. Baudry d'Asson se plaignait amèrement (*Journal officiel*, 8 juillet 1917) que « pour des raisons politiques on eût élevé au plus haut degré de la hiérarchie militaire et suivi dans leurs conceptions des généraux de second ordre, évinçant ainsi les plus dignes que le ministre de la Guerre remettait enfin à leur vraie place ».

2. *Journal officiel* du 8 juillet 1917.

***

Le décret du 15 août 1914, ratifié par la loi du 30 mars 1915, me donnait le droit strict de mettre à la retraite d'office un officier général quelconque, sous la seule condition de prendre l'avis du général en chef si l'officier appartenait au front, ou, dans le cas contraire, *d'un général*, ancien membre du Conseil supérieur de la guerre. Mais il était certain qu'une affaire de telle importance était de celles auxquelles s'appliquait la loi du 10 avril 1917, qui prévoyait l'avis préalable d'un conseil d'enquête de *trois généraux* : cet avis d'ailleurs ne liait pas le ministre qui restait entièrement libre de sa décision.

D'après la loi du 10 avril 1917, ce conseil devait se composer de trois généraux ayant commandé durant la guerre au moins un corps d'armée. Il importait d'autre part, pour l'autorité de l'avis et pour le respect de la discipline, qu'aucun de ces chefs n'eût été au front l'objet d'une disgrâce ni ne se fût trouvé sous les ordres du général Nivelle. Les généraux Brugère, Foch et Gouraud rentraient dans ces conditions, et il eût été difficile d'en trouver d'autres. Je les désignai donc, non sans rencontrer de leur part une vive répugnance à accepter la mission qui leur était confiée[1].

Après de longues auditions des grands chefs engagés dans l'offensive, les procès-verbaux et le rapport me furent communiqués dans le courant d'octobre. Les procès-verbaux montraient la violence des dissensions entre certains chefs :

1. Une difficulté légale se présentait : parmi les quatre généraux en cause, il en était un, le général Micheler, qui exerçait encore un commandement au front. Or, dans la zone des armées, la loi du 10 avril 1917 prévoyait le seul avis du général en chef. Le général Micheler ne pouvait, par suite, être soumis à la procédure d'un conseil d'enquête.

C'est pourquoi le conseil des trois généraux devait *tout d'abord* fonctionner comme une *commission d'étude*, chargée de démêler les ordres et les responsabilités enchevêtrés des quatre généraux. Son président, le général Brugère, insistait expressément sur ce fait que la commission n'avait aucune sanction *à proposer* comme conclusion de ses travaux.

Cette étude une fois terminée, le ministre, dans le cas où il eût estimé que des sanctions paraissaient s'imposer, aurait eu légalement à prendre l'avis du général en chef pour une sanction visant le général Micheler, et l'avis du conseil des trois généraux (fonctionnant alors comme conseil d'enquête) pour des sanctions visant les généraux Nivelle, Mangin ou Mazel.

aussi le général Brugère m'avait-il demandé avec instance, dans l'intérêt de l'armée, de les tenir rigoureusement secrets, et je le lui avais promis. Par la suite, on s'est emparé dans ces procès-verbaux de certaines phrases isolées du général Foch pour en faire une condamnation impitoyable de l'offensive d'avril et pour accuser le gouvernement de n'avoir pas empêché une tentative « si évidemment chimérique ». Parlant du Conseil de guerre de Compiègne du 6 avril, le général Foch aurait dit : « Le gouvernement a cherché la lumière, mais ses yeux sont restés fermés. » Mais les conclusions de la Commission sont bien loin d'avoir, dans un sens ou dans l'autre, la netteté qu'on leur a souvent attribuée. Sans doute, le rapport s'ouvre par une lettre qui renferme un jugement bref et sévère, sur le général Nivelle et sur le général Micheler : mais cette lettre est signée du seul président, le général Brugère, et exprime son avis personnel : « Pour la préparation comme pour l'exécution de cette offensive, le général Nivelle n'a pas été à la hauteur de la tâche écrasante qu'il avait assumée. »

Mais le rapport lui-même est vague, imprécis; c'est un rapport « à l'eau de rose », dont les auteurs, on le sent, n'ont voulu ni approuver les plans de l'offensive, ni accabler des camarades violemment attaqués.

Les résultats de la retraite d'Hindenburg et ceux de l'offensive étaient énumérés à peu près dans les mêmes termes que j'avais employés devant la Chambre les 14 juin et 7 juillet; mais les opérations du 16 au 23 avril, sur lesquelles j'avais demandé exclusivement l'avis de la Commission, étaient à peine effleurées. Et voici les principales conclusions :

La part de hasard est si grande à la guerre qu'il paraît impossible d'affirmer que le plan du général Nivelle n'était pas réalisable. Il faut reconnaître toutefois que le commandant en chef avait fait choix d'un terrain extrêmement difficile et qu'il attaquait à fond, sur un front de 80 kilomètres, un ennemi averti, formidablement retranché et disposant de nombreuses réserves...

En résumé, quelles que soient les observations que l'on puisse présenter sur la direction donnée à l'offensive du 16 avril, le général Nivelle n'en reste pas moins l'excellent commandant de la 11e armée pendant les grandes journées de Verdun.

Quant au général Mangin, après un hommage éclatant à

ses qualités de soldat, il était dit de lui qu'il demeurait « le magnifique commandant du groupe d'attaque de Verdun, dont il faut modérer plutôt que stimuler la bouillante ardeur ».

Je demandai par écrit à la Commission des précisions sur les opérations du 16 au 23 avril. Mais surtout je lui signalai certaines affirmations erronées qu'elle avait accueillies, sans les vérifier, au cours de ses auditions. C'est ainsi qu'on pouvait lire dans son rapport : *Des chiffres fantastiques furent donnés dans certains journaux comme indiquant avec exactitude le total des tués et des blessés*, alors qu'aucun journal n'avait publié aucun chiffre de pertes. Un autre passage accusait le sous-secrétariat du Service de Santé d'avoir, par un calcul faux, *augmenté sensiblement le chiffre réel des pertes*, alors que l'erreur provenait exclusivement du Grand Quartier et avait été *immédiatement* rectifiée par M. Godard. Enfin, en termes enveloppés, le rapport dénonçait l'émotion de nombreux parlementaires présents le 16 avril sur le front d'attaque et peu habitués aux batailles, comme ayant *jeté l'alarme à l'arrière* : écho d'une légende qui ne reposait sur aucun fondement.

Ces erreurs n'auraient eu que peu d'importance si le rapport n'avait jamais dû être connu que du ministre pour lequel seul il était fait et qui était en état d'être renseigné. Si je voulais les rectifier, c'est qu'il était à prévoir que le rapport serait réclamé par les Commissions de la Chambre et du Sénat, et je redoutais par-dessus tout un froissement entre le Parlement et le général Foch, dont, à la même époque, je m'efforçais de faire le chef d'État-Major interallié, en attendant mieux.

La Commission allait se réunir pour examiner les questions que je lui avais posées, quand le désastre de Caporetto provoqua le brusque départ du général Foch pour l'Italie. Avant ce départ, je demandai au futur maréchal quel était le sens *pratique* des conclusions du rapport auquel il avait collaboré. Avec sa brusque rondeur, il me répondit : « A Mangin, un corps d'armée pour commencer, et le plus tôt possible. A Nivelle, une armée, mais plus tard, plus tard, quand il se sera calmé. »

Je quittai le pouvoir avant que le général Foch revînt du front du Piave. Dans l'intervalle, M. Clemenceau m'avait

demandé impérieusement, au nom de la Commission de l'armée du Sénat, communication *immédiate* du fameux rapport et je la lui avais refusée comme c'était mon droit strict. Le nouveau président du Conseil ne se décida lui-même qu'après hésitation à ouvrir aux deux Commissions de l'armée le dossier de l'enquête des trois généraux, et il ne le fit que moyennant des conditions exceptionnelles de discrétion. J'ai déjà dit qu'il offrit au général Mangin, comme je l'avais fait moi-même en août, un corps d'armée que celui-ci accepta après deux mois de résistance. Malgré de multiples objurgations, M. Clemenceau se refusa toujours à rappeler au front le général Nivelle et le nomma commandant en chef des troupes d'Algérie et de Tunisie, poste d'apparat plus que poste d'action. Le général Mazel fut placé à la tête d'une région. Le général Micheler garda le commandement d'une armée.

Telle fut l'histoire vraie de la Commission des trois généraux. Et si l'on veut savoir la légende qu'une intrigue française lui a substituée à travers le monde et notamment à travers toute l'Amérique, la voici : J'aurais déféré à une Cour martiale (*sic*) les grands vainqueurs du 16 avril 1917, et par un inqualifiable abus d'autorité, j'aurais essayé de dicter un verdict de condamnation à ce tribunal souverain!

***

Aujourd'hui, nous pouvons considérer avec quelque recul les événements du printemps de 1917. D'autre part, nous connaissons exactement ce qui se passait alors chez l'ennemi. Efforçons-nous d'aboutir à des conclusions objectives.

Nous avons vu que l'offensive anglaise du 9 avril avait surpris les Allemands. Leurs réserves et leurs divisions d'intervention étaient sur notre front de l'Aisne : d'après Ludendorff, pendant deux jours, leur situation fut critique; la brèche était ouverte, mais les Anglais n'ayant pas poussé assez vite leur avance à fond, la brèche eut le temps de se refermer, et la bataille se déroula ensuite sans qu'à aucun moment les Allemands aient connu une situation aussi tendue qu'aux temps de la bataille de la Somme.

Si vain qu'il soit de refaire le passé à coup d'hypothèses, on est tenté d'imaginer ce qui se serait passé si Mangin et la VIe armée eussent été devant Vimy tandis que l'armée anglaise aurait attaqué sur l'Aisne. Les lignes allemandes eussent été crevées à fond sur la Scarpe, tandis que la puissante et plus prudente méthode anglaise eût fixé implacablement les réserves allemandes sur le Chemin-des-Dames. La bataille aurait eu de tout autres résultats.

Ludendorff a écrit également que si l'armée russe avait été capable de tenter en avril l'éphémère effort de juillet 1917, il se demande comment l'armée allemande aurait pu *tenir le coup*. Malheureusement, en juillet, l'armée française n'était pas capable de renouveler à trois mois d'intervalle l'immense effort du 16 avril. De tout cela, il résulte logiquement que la substitution du plan Nivelle au plan Joffre fut en soi un malheur. Si le plan Joffre eût été maintenu, les armées franco-britanniques auraient pu attaquer en février, quand la Russie était encore menaçante, et attaquer sur un front plus vaste (et autrement facile que le plateau de Craonne) un ennemi surpris en flagrant délit de recul et dont les réserves eussent été moins nombreuses et plus dispersées. Les surprises de Vimy et de Moronvilliers se seraient produites sur toute la ligne d'assaut.

Mais les choses étant ce qu'elles étaient en avril 1917, eût-il mieux valu suspendre l'offensive jusqu'en juillet? La question reste douteuse. Quelles auraient été, dans cet intervalle, les initiatives de l'ennemi, qui, en tout cas, aurait eu trois mois de plus pour reconstituer ses effectifs endivisionnés, son matériel, ses stocks de munitions? La vraie faute ne fut pas d'attaquer, mais d'attaquer sans tenir compte ni des forces de l'ennemi ni des circonstances extérieures.

Des campagnes persistantes ont été menées pour répandre l'idée que, telle quelle, l'offensive du 16 avril avait été une grande victoire, et que seule la propagande défaitiste avait pu la faire passer pour un échec. Question de mots, si l'on veut, mais facile à trancher. Vaincre, c'est imposer sa volonté à l'ennemi; on est vaincu, s'il vous impose la sienne. En avril 1917, nous voulions rompre le front de l'armée allemande; celle-ci nous a arrêtés sur sa première position :

c'est un échec. Le 15 juillet 1918, l'ennemi voulait rompre notre front en Champagne; nous avons reculé, nous avons perdu des prisonniers mais l'ennemi n'a pas passé. Est-il un Français qui ne regarde cette bataille comme une victoire de Gouraud?

Et voici une conclusion que je crois impartiale et dénuée de toute passion : les circonstances ont voulu qu'au printemps de 1917 les dirigeants stratégiques de notre armée fussent des chefs qui avaient plus d'imagination que de jugement et plus d'audace que de méthode, cela à un moment où de brusques et profonds changements dans la situation militaire rendaient téméraire un plan qui, dès l'origine, était déjà aventureux.

On a voulu justifier après coup les plans de l'offensive d'avril 1917 par le succès des offensives allemandes de mars et mai 1918. Leur avance foudroyante n'est-elle pas comparable à la marche prévue des vagues d'assaut, des armées Mangin et Mazel? Pourquoi n'avons-nous pas réussi à exécuter en avril 1917 ce que les Allemands ont exécuté deux fois en 1918?

C'est que les plus belles conceptions militaires ne valent que si on a la puissance de les réaliser. En 1918, les Allemands avaient *les moyens* adaptés à leur but, et avant tout les fameux obus à l'ypérite[1] qui leur permettaient de réduire de huit jours à trois heures la durée des préparations d'artillerie : d'où la possibilité de la *surprise* et de l'attaque inattendue du fort au faible et non du fort au fort; par conséquent, l'avantage du *nombre*. Pour pousser de l'avant à toute vitesse au delà de la zone efficace de leur artillerie, ils avaient d'innombrables mitrailleuses, dont ils employaient le *tir plongeant* pour créer, à deux ou trois kilomètres au devant d'eux, un nuage de balles plus meurtrier que les classiques barrages d'obus.

Mais la cruelle leçon du printemps de 1917 ne sera pas perdue pour nous. Les moyens qui nous ont fait défaut, nous allons employer un an à nous les procurer. Ce sont les mitrailleuses allemandes qui ont brisé l'assaut du 16 avril : à la fin de juin 1918, contre les mitrailleuses sous coupoles nous

1. Le redoutable gaz suffocant et corrosif, l'*ypérite*, doit son nom à ce que les Allemands l'employèrent pour la première fois en juillet 1917 devant Ypres.

aurons une artillerie lourde rapide deux fois plus nombreuse; contre les mitrailleuses légères nous aurons 3 000 petits tanks.

***

J'ai dit que les offensives franco-britanniques, — offensives d'usure, — poursuivies tout le mois de mai 1917 conformément au protocole franco-britannique du 4 mai, s'étaient éteintes à la fin de mai, sur de maigres succès. D'autres opérations étaient prévues pour juin : le plan d'une attaque commune sur Saint-Quentin un instant envisagé, avait été abandonné comme voué à un échec devant la puissance des organisations allemandes. Mais il avait été convenu en mai qu'avant la mi-juin les Anglais attaqueraient plus au nord, du côté de Messine : ce devait être le premier acte d'une puissante poussée vers le nord ayant pour but final de libérer la côte Belge. Pendant l'attaque de Messine, notre VIe armée prendrait l'offensive sur l'Ailette.

Nous avons vu que, le 4 juin, sur la demande formelle du général Maistre commandant la VIe armée et vu l'épuisement et l'état moral des troupes, le général Pétain, après accord avec le maréchal Haig, avait dû différer *sine die* l'attaque sur l'Ailette. Je n'ai point oublié cette matinée du 4 juin où, à cinq heures, le général Foch et moi nous rejoignions en gare de Creil le général Pétain en route pour le Grand Quartier anglais, ni cet entretien en wagon, où le général Pétain après nous avoir communiqué la lettre du général Maistre, nous décrivit la situation et les mesures qu'elle lui semblait comporter.

Le 8 juin, par une attaque puissante et admirablement menée au canon et à la mine, les Anglais remportaient à Messine une de leurs plus brillantes victoires, qui ne leur coûtait que de faibles pertes. Pendant quelques semaines, il était impossible de demander une offensive à l'armée française; mais tandis qu'elle gardait 540 kilomètres de front, les Allemands multipliaient entre le 15 juin et le 20 juillet de fougueuses attaques sur le Chemin-des-Dames et en Champagne : elles furent toutes repoussées avec des pertes considérables[1]. Vraisemblablement, l'ennemi avait été (*mais tar-*

1. On a prétendu que cette défensive nous avait coûté trois fois plus cher

divement) prévenu des troubles dont notre armée était le théâtre, et surtout il voulait prévenir l'offensive franco-britannique qu'il redoutait en juillet.

***

Durant ce mois de juin, notre politique militaire avait fait l'objet de deux graves délibérations du gouvernement auxquelles avaient pris part le général Foch et le général Pétain. Quels plans allaient être adoptés? Pourquoi, demandait M. Léon Bourgeois, appuyé de plusieurs de nos collègues, pourquoi avait-on renoncé à l'attaque de Brimont qui devait faire suite à celle de Sapigneul-Mont Spin? Pourquoi l'offensive prévue en juin sur l'Ailette n'avait-elle pas lieu?

Le général Pétain apporta des explications décisives. Armé des rapports officiels, il montra l'échec complet de l'attaque de la Ve armée sur le Mont Spin, et par suite l'impossibilité d'exécuter l'opération ultérieure éventuellement prévue, à savoir de déborder Brimont par le nord en s'appuyant sur la ligne de crêtes, Mont-Sapigneul-Mont-Spin solidement conquise. Au sujet de l'offensive de la VIe armée, il donna lecture de la lettre du général Maistre. Quand les troubles du front seraient complètement apaisés, il déclencherait sur le front ennemi une succession de coups de marteau, puissamment préparés par l'artillerie comme le prévoyait le protocole du 4 mai, analogues en un mot à celui de Messine et n'entraînant que des pertes faibles. La première de ces offensives aurait lieu en juillet dans le nord, en étroite coopération avec l'armée anglaise.

Le général Foch appuya les conceptions du général en chef. « Après le choc du 16 avril, s'imaginer qu'en quelques mois, l'armée française serait redevenue capable de recommencer une offensive à la même échelle, c'était n'avoir aucun sens des possibilités. »

Les décisions du général Pétain furent approuvées par le Comité de guerre à l'unanimité. La coopération prochaine de l'armée russe avait donné lieu toutefois à un angoissant

que les offensives d'avril et de mai sur le même front; c'est exactement la proportion inverse qui est la vraie.

débat. Sous l'impulsion de Kerenski, elle devait attaquer en juillet sur le Dniester. « L'armée russe n'est plus qu'une façade », affirmait le général Pétain. « Il faut nous attendre à ce qu'elle s'effondre quand elle bougera. »

Dans ces conditions, n'était-il pas préférable de la maintenir plus longtemps à l'état de menace virtuelle. Mais, d'après tous les renseignements, la fraternisation germano-russe faisait de tels ravages qu'à rester immobile l'armée russe risquait de se dissoudre rapidement. Mieux valait encore tenter un dernier effort.

Dans la première semaine de juillet, la VIIe et la VIIIe armées russes attaquaient brillamment au nord et au sud du Dniester. Pendant ce temps, les armées britanniques et l'armée Anthoine, côte à côte, achevaient hâtivement devant Paschendaële leurs ultimes préparatifs. La première offensive française après les mutineries était imminente.

***

Il s'agissait donc d'entraîner à de nouvelles attaques notre armée à peine convalescente du rude choc d'avril et frémissante encore de l'idée que des plans démesurés lui avaient causé des pertes cruelles et stériles. Il s'agissait d'obtenir un nouvel élan de soldats recrus de gloire mais aussi de fatigue et dont un chef avait dû écrire, un mois plus tôt, qu'on risquait de les voir « ne pas sortir des tranchées ».

Il fallait pour cela les convaincre qu'il y avait quelque chose de changé, que les fautes du 16 avril ne se renouvelleraient plus, qu'on ne leur imposerait plus des objectifs chimériques.

C'est ce que je m'efforçais de faire dans mes discours du 14 juin et du 7 juillet.

J'annonçais aux soldats que de grands efforts allaient encore leur être demandés, « mais des efforts fructueux, dont chacun coûterait cher à l'ennemi et dont pourraient se réjouir quand elles en constateraient les résultats toutes les unités qui y auraient pris part ».

Le 14 juin, comme type des prochaines batailles, je prenais l'attaque toute récente de Messine.

Puisque des craintes se sont fait jour tout à l'heure sur les attaques trop meurtrières, laissez-moi vous dire que le chef qui est

actuellement à la tête de l'armée a toujours préconisé les méthodes qui économisent les vies humaines, méthodes énergiques, mais prudentes, rationnelles et de bon rendement. Ces méthodes, ce sont les mêmes que vous avez vu appliquer d'une façon magistrale dans ces dernières batailles anglaises dont vous connaissez les résultats, acquis au prix de pertes tellement faibles qu'elles semblent invraisemblables [1].

De même, le 7 juillet, je proclamais que notre politique de guerre « ne demanderait pas l'impossible aux poitrines humaines » et qu'elle tirerait de la machine de guerre, sous toutes ses formes le maximum de ce qu'elle peut fournir.

Certes de cruelles épreuves nous attendent encore. Sanglante est la rançon qui libérera l'humanité; mais ces épreuves nous les surmonterons à force de constance et de stoïcisme. *Quelles seront les péripéties de la bataille de demain? Sera-ce sur place que nous abattrons la force allemande ou reculera-t-elle sous notre poussée?* C'est le secret de l'avenir; mais il est une chose que nous pouvons dès maintenant affirmer avec certitude : c'est de la fermeté de nos âmes que dépend notre destin.

***

Ce discours du 7 juillet fut accueilli avec une faveur universelle. « Vifs applaudissements répétés. Acclamations sur tous les bancs », enregistre *l'Officiel*. La presse ne fut pas moins chaleureuse : *l'Action Française*, sous la plume de M. Maurras, lui consacra trois articles, dont le second commence ainsi : « On a devant les yeux ce discours admirable... D'ailleurs, ce n'est pas un discours, c'est un acte » [2]. Quinze jours plus tard, le Sénat, après que sa Commission de l'armée eut passé tous mes actes au crible, se levait tout entier à ma descente de la tribune, et m'accordait sa confiance à l'unanimité. Si je rappelle tous ces détails, on pense bien que ce n'est pas par une puérile vanité. Mais en 1918, une légende fut répandue avec persistance non seulement à travers la France, mais à travers l'Amérique et le monde entier : le 7 juillet 1917, j'aurais proclamé du haut de la tribune que nous ne ferions plus d'offensives, et permis ainsi

1. *Journal officiel* du 15 juin.

2. Un an plus tard, le même journal taxait quotidiennement le même discours de *trahison inconsciente* ou de *semi-trahison* (sic).

à l'Allemagne de jeter sur la Russie ses forces qui faisaient face à l'armée française.

Il me suffit de remarquer qu'au jour même où je parlais, deux puissantes offensives (en sus de celle de l'armée Anthoine) étaient en préparation et une troisième à l'étude, à savoir l'une sur le front de Verdun, une autre sur le front de l'Ailette, la dernière sur Saint-Mihiel et Briey.

Il est vrai que, lorsqu'il s'est agi de préciser, la légende s'est atténuée : j'aurais proclamé qu'il n'y aurait plus de *grandes* offensives, d'offensives à la Napoléon [1]. En bref, sous sa forme la moins déraisonnable, la thèse est la suivante :

« Tandis qu'après mai 1917, les Anglais continuaient à frapper de grands coups dans les Flandres, l'armée française n'aurait plus tenté que de petites offensives, et par surcroît le ministre de la Guerre aurait annoncé publiquement qu'il en serait ainsi. »

Petites offensives, soit, si on juge de la grandeur d'une offensive par ses propres pertes et non par le mal qu'on fait subir à l'ennemi. Mais passons. De tous les grands coups frappés par les Anglais dans les Flandres, un des plus efficaces a été la bataille de Messine : or c'est précisément cette bataille que je préconisais comme type des prochaines offensives.

***

Et d'autre part que se passait-il en réalité sur le front oriental?

Tant que durait la paralysie militaire de la Russie, l'Allemagne avait pu transporter un grand nombre de divisions sur le front occidental et organiser entre l'Est et l'Ouest une noria géante, le front russe servant en quelque sorte de *sanatorium* aux divisions fatiguées par les batailles de France.

C'est ainsi qu'en avril 1917, le nombre des divisions alle-

1. Voici la phrase isolée de mon discours qu'on invoque pour appuyer la légende :

« C'en doit être fini des plans ambitieux et téméraires dont les apparences grandioses dissimulent mal le vide et l'impréparation. C'en doit être fini des conceptions *prétendues à la Napoléon*... qui prétendent disperser et mettre en pièces en quelques jours des armées qui sont, en fait, des nations en armes. »

On remarquera que je ne parle nullement des offensives à la Napoléon, mais des offensives ambitieuses *prétendues* à la Napoléon, comme celle du 16 avril.

mandes sur le front franco-britannique s'élevait à 151 et atteignait même 152 en juin, soit 25 de plus qu'au temps de la bataille de la Somme.

Mais quand deux armées russes s'ébranlèrent et dispersèrent les contingents autrichiens délabrés, force fut bien à l'Allemagne de parer le coup et de retirer du front occidental quelques divisions sans les remplacer.

Combien?

Quatre en juillet et une *cinquième* plus tard.

Autrement dit, jamais, à partir d'avril 1917, le nombre des divisions allemandes présentes sur le front franco-britannique n'est descendu au-dessous de 147, soit au minimum une vingtaine de plus qu'au temps de la bataille de la Somme.

Ce dont on peut s'étonner, c'est que, devant l'offensive résolue de Kerenski, les Allemands n'aient rappelé que quatre divisions. Ils en eussent rappelé davantage s'ils avaient su n'avoir rien à redouter de l'armée française.

Malheureusement, l'ardeur des deux armées russes s'éteignit comme un feu de paille. Leur offensive n'était qu'un sursaut suscité par l'éloquence de Kerenski et qui ne pouvait durer. Dans la seconde quinzaine de juillet, dès le premier choc, l'offensive allemande de Galicie effondre les troupes russes qui refusent de combattre et fuient, ce qui ne surprit aucun de ceux qui connaissaient leur état matériel et moral. La prévision du général Pétain se vérifiait. Réduite désormais à la défensive purement passive, la Russie, malgré la résistance honorable de Riga, allait cesser, chaque jour davantage, de compter sur l'échiquier militaire européen, jusqu'au jour où elle en disparaîtra complètement par la paix de Brest-Litowsk.

On peut dire que l'impuissance de la Russie était définitive lorsque le 31 juillet, après dix-huit jours d'une préparation d'artillerie sans précédent qui força quatre divisions ennemies à se retirer avant la bataille, les troupes anglaises donnèrent l'assaut à la crête de Paschendaële, assaut puissant et magnifique, mais très coûteux, contre un ennemi presque inébranlable; assaut qui devait se renouveler les mois suivants, constamment appuyé par les brillantes attaques de l'armée Anthoine, sous les ordres du maréchal Haig. Ces attaques firent l'admiration de nos alliés par leur sûreté et

les résultats qu'elles obtinrent presque sans pertes. Les 20 et 21 août, l'armée de Verdun commandée par le général Guillaumat reprenait d'un coup le Mort-Homme et la cote 304 : ce fut une des victoires les plus parfaites de cette guerre, et dont la méthode dépassa encore en maîtrise celle de Messine. Le 20 octobre, tandis que les Anglais et l'armée Anthoine progressaient sensiblement du côté de Paschendaële, la VIe armée, sous les ordres du général Maistre, enfonçait la ligne de Hindenburg sur un front de 12 kilomètres, et une profondeur de 7, et dépassant le fort de la Malmaison et la forêt de Pinon, s'en allait border le canal de l'Oise. Nos pertes, dans cette opération, étaient inférieures au total (8 000) des prisonniers allemands du premier jour.

Ces deux offensives de Verdun et de la Malmaison nous rapportaient comme gains de terrain et comme prisonniers autant que la grande offensive de rupture du 16 au 22 avril.

Le bénéfice de ces victoires ne se mesurait pas seulement au terrain gagné et au mal fait à l'ennemi, mais à l'ascendant conquis par nos soldats, à leur confiance dans les nouvelles méthodes de combat, à l'entente complète entre les états-majors et les officiers de troupes comme entre les diverses armes. Jamais l'état moral de l'armée ne fut plus élevé qu'en octobre 1917 : c'est ce qui lui a permis d'*encaisser* sans faiblir les coups durs de mars et de mai 1918.

Mais quel que fût l'allant des armées franco-britanniques, l'usure de l'armée allemande[1], dès lors qu'elle incombait au seul front occidental, ne pouvait être suffisamment rapide pour venir à bout de l'ennemi en 1917. C'est ce que nos deux grands chefs avaient prévu dès le mois de juin. La période que nous venons de décrire n'est donc qu'une période transitoire : mais où nous mène-t-elle? Quelle est au fond la politique de guerre du Haut Commandement Foch-Pétain? Les événements qui précèdent n'en sont que des manifestations fragmentaires : quels en sont les dessous, les idées directrices, les buts? C'est là ce que je voudrais maintenant expliquer.

1. Le maréchal Haig, dans son rapport du 1er janvier 1918, estime que d'avril à décembre 1917, quarante divisions fatiguées ont été remplacées par quarante divisions fraîches, venues de Russie, sans compter les milliers de soldats transportés individuellement sur le front franco-britannique pour combler les vides.

***

Nous sommes à la fin de mai 1917. L'armée française traverse une crise grave, l'armée russe semble très malade. En tout cas, il faut tout prévoir comme si elle ne devait plus reprendre ses forces.

Un espoir se lève à l'horizon : l'Amérique est entrée en guerre. Mais que vaudra son concours militaire?

Le 15 juin, le général Pershing arrive à Paris. D'accord avec le général Foch, je lui réclame un million de soldats américains d'ici un an. Ils nous sont promis pour le 1er juillet 1918, et un autre million ensuite et plus encore si c'est nécessaire. Tant en France qu'en Angleterre, nous ne sommes guère que trois à y croire, le général Foch, le général Pétain et moi. Au continent russe défaillant va se substituer un autre continent d'au delà des mers.

Mais une période redoutable est à traverser : celle où la Russie n'est plus qu'une apparence chaque jour plus fragile, et où l'Amérique n'est pas encore là.

Et durant toute cette période, dès que l'armée française a retrouvé sa santé, une question se pose, à mesure que la Russie décline : « Faut-il attaquer sans attendre les Américains tandis que l'armée russe est encore une façade qui retient devant elle une fraction des divisions allemandes? ou faut-il attendre les contingents américains, au risque d'avoir à faire face momentanément à la totalité des forces allemandes, si la Russie s'effondre avant que l'armée des États-Unis puisse entrer en ligne? »

C'est la seconde alternative qu'adopte résolument la politique de guerre Foch-Pétain.

Un principe et une date dominent cette politique.

Le principe : ne point commencer la grande offensive *indéfinie*, l'offensive libératrice, avant d'avoir sur l'ennemi la supériorité définitive en hommes et en moyens d'action.

La date : juillet 1918, époque où la soudure des effectifs doit être réalisée par la présence d'un million d'Américains et qui sera l'échéance commune assignée à tous nos programmes de fabrication.

En 1917, la façade russe, même immobile, gênait l'*offensive*

de l'ennemi (en l'empêchant de jeter la totalité de ses forces sur notre front), mais non sa *défensive* contre les armées franco-britanniques; car son front d'Orient n'était pour l'armée allemande qu'une lointaine mais inépuisable réserve.

Si donc notre offensive était prématurée, en admettant même (hypothèse peu vraisemblable) bu'elle rompît le front retranché de l'ennemi, l'heure viendrait où celui-ci, retrouvant la supériorité, nous attaquerait sur une ligne inorganisée, non choisie par nous, offrant à la manœuvre allemande des flancs et des poches, et nous paierions cher notre témérité.

Bien souvent, j'ai entendu le général Pétain décrire ainsi, à l'avance, le mode de contre-attaque qui devait châtier en fait l'offensive de Ludendorff. Que de fois — la dernière à Rapallo en novembre 1917 — le général Foch, à propos de l'effondrement du front russe, m'a dénoncé la chimère dangereuse d'une grande offensive générale, suivant de quelques mois celle du 16 avril, dans l'état de nos divisions d'attaque!

Soyons reconnaissants à nos deux grands chefs d'avoir, par leur inébranlable patience, évité à nos armées le sort des armées de Ludendorff.

***

Voici donc la politique de guerre Foch-Pétain.

Le million de soldats américains promis nous assurera pour le 1er juillet 1918 la supériorité définitive en effectifs.

Quatre plans de fabrication devront nous assurer pour la même date la supériorité définitive en moyens d'action.

1° Un programme d'aviation de chasse suivi d'un programme d'aviation de bombardement, faisant de nous les maîtres de l'air;

2° Un programme d'artillerie lourde rapide, calculé pour doubler ce matériel;

3° Une commande de 2 500 petits tanks (suivie d'une commande supplémentaire de 500) : c'est la claire vision de Pétain qui les avait imposés malgré l'avis de la plupart des officiers d'état-major;

4° Une énorme commande d'obus toxiques et d'obus fumigènes. Ces derniers étaient destinés à masquer d'un nuage

l'avance des tanks : leur emploi contribua puissamment au merveilleux succès des petits tanks en juin et juillet 1918. Quant aux obus toxiques, les Allemands nous avaient révélé, à la bataille de Verdun, la redoutable et durable efficacité des obus à l'*ypérite* qui, agissant sur le personnel, permettaient de réduire de sept jours à trois heures les préparations d'artillerie. Je donnai aussitôt des ordres pour l'étude de la fabrication industrielle et à dose massive du produit; mais la mise au point ne fut complètement terminée et les commandes passées qu'après que j'ai eu quitté le gouvernement.

Ces programmes s'inspiraient de toutes les leçons douloureuses du 16 avril : nécessité de la maîtrise de l'air, de la destruction des retranchements souterrains et des coupoles blindées, de la protection contre les mitrailleuses par les tanks, des préparations rapides en vue de la surprise, etc.

***

Mais une telle politique de guerre à longue échéance ne pouvait être menée à terme qu'à condition de s'appuyer sur une politique économique qui lui fût adaptée. La soudure du blé n'était pas moins essentielle que la soudure des effectifs, ainsi que le ravitaillement de la France en matières premières. Enfin, le blocus de l'ennemi pouvait et devait être hermétique. D'où, comme corollaire de la politique de guerre, une politique « des vieilles classes », une politique du *fret*, une politique du *blocus*. Comme la politique militaire, elles furent menées par le gouvernement en étroit et constant accord avec le général Foch et le général Pétain.

Ce n'est pas tout. L'effondrement du front ennemi dans les Balkans devait être un élément essentiel de la victoire. La décision inflexible du gouvernement, la fermeté de M. Jonnart, représentant des puissances, l'audace et la célérité des mesures prises par le général Sarrail aboutirent enfin le 12 juin 1917 à l'abdication de Constantin, dans des conditions hérissées de difficultés et qui seront dites un jour. Ce ne sera pas un des chapitres les moins curieux de l'histoire de cette armée d'Orient, si méconnue, comme son chef, comme ce magnifique soldat qu'est le général Sarrail, qu'une

ingratitude sans nom a récompensé jusqu'ici de ses éclatants services.

Mais point de digression. Ce que je veux dire seulement, c'est que, dès l'été 1917, tout un ensemble de mesures était adopté, de concert avec l'Angleterre, pour que l'armée grecque fût en état de combattre en 1918 avec les alliés. On peut dire que, le 12 juin 1917 fut décidé le sort du front balkanique des empires centraux.

Ainsi, dès le début de l'été 1917, tous nos organismes militaires, économiques, diplomatiques étaient réglés sur le même rythme, tendus, orientés vers le même but, vers la même date : juillet 1918. C'est cette politique que j'exposais, dans ses grandes lignes, à la fin de juin 1917, devant la Commission de l'armée du Sénat. Et son président, M. Georges Clemenceau, résumant le débat concluait brièvement :

C'est entendu. Il s'agit de tenir un an. Dans un an, il y aura un million d'Américains en France, et on pourra marcher.

***

Toute politique de guerre comporte des risques. Le danger de celle-ci, c'était une Russie complètement défaillante avant que l'Amérique pût intervenir efficacement. Cette perspective inquiétait naturellement le gouvernement, et certains de ses membres eussent volontiers penché pour une prochaine offensive d'ensemble. A ces impatients, le général Pétain, impassible, opposait sa formule familière : « J'attends les Américains et les tanks. »

Mais un million d'Américains pourraient-ils traverser l'Océan et atteindre nos côtes infestées de sous-marins ennemis? Les marins, tant Anglais que Français, se partageaient entre deux écoles : la protection isolée et la protection par convoi. Préconisée par l'amiral Lacaze, cette dernière l'emporta. Ce fut un grand soulagement quand le 6 juilllet le premier convoi débarqua à Brest sans avoir perdu un homme, ni un fusil. Mais cet heureux événement eut bientôt, hélas! comme contre-partie l'effondrement du front russe.

La seule parade *immédiate* à la disparition désormais presque certaine du contrepoids russe eût été la paix avec

l'Autriche. C'est pourquoi, ignorant d'ailleurs les pourparlers du Prince Sixte et leur échec, j'autorisai (avec l'adhésion de M. Ribot) le Deuxième Bureau à tenter en août du côté de Vienne un sondage, par l'intermédiaire qu'on lui proposait, le comte Revertera, familier de l'empereur Charles. Mais la tentative se heurta immédiatement au refus catégorique de céder Trieste à l'Italie; et d'ailleurs, il en ressortait avec évidence que l'Autriche était trop intimidée par l'Allemagne pour oser se séparer d'elle. Peut-être si on l'avait battue, eût-elle cédé à la nécessité. C'est pourquoi, à la même date, M. Lloyd George proposait aux alliés une puissante offensive contre l'Autriche. Mais la résistance formelle des experts britanniques et du maréchal Haig et l'avis défavorable des Italiens, qui estimaient que la saison serait trop avancée quand l'opération serait prête, coupèrent court à ce projet.

Quant à l'Allemagne, en dépit des légendes, jamais aucun personnage qualifié n'avait fait entrevoir (au contraire) la moindre concession en Alsace-Lorraine, ni même la libération sans condition de la Belgique[1].

***

Telle était la situation quand je pris le pouvoir, le 13 septembre 1917.

Fallait-il attendre? Fallait-il jouer le tout pour le tout? Mon cabinet était à peine formé que la redoutable alternative donnait lieu à deux graves et longues délibérations du Comité de guerre.

M. Doumer fut le porte-parole des partisans de l'offensive immédiate. Les effectifs alliés sur le front occidental dépassaient 4 500 000 hommes contre 2 700 000 Allemands, soit un avantage pour nous de 1 800 000 hommes. Dans ces conditions, comment hésiter?

Mais à la seconde délibération, le mémorandum lucide et logique présenté par les deux grands chefs rallia l'unanimité du Comité de guerre. En voici une brève analyse :

1. Le 9 octobre, le chancelier Kuhlmann déclarait au Reichstag : « A cette question : l'Allemagne peut-elle faire relativement à l'Alsace-Lorraine une concession quelconque à la France, nous répondons : Non, jamais. » (*Tempête d'applaudissements prolongés.*)

Effectifs. — La comparaison entre les effectifs globaux des armées adverses — 4 500 000 contre 2 700 000 — était frappante, mais simpliste, et ne résistait pas à un examen approfondi[1]. Elle ne tenait compte ni des différences des armées et de leur structure propre, ni de leur répartition sur le front, ni de l'âge des troupes et de leur valeur offensive, ni des 1 500 000 prisonniers et déportés employés derrière le front à des travaux qu'effectuaient chez nous des territoriaux.

Elle ne tenait pas compte de l'immense réservoir de divisions et d'hommes que constituaient pour l'ennemi ses armées du front Est devant une Russie inerte, ni des ressources considérables en soldats à mobiliser ou à endivisionner que recélaient les dépôts et les ateliers allemands tandis que nous étions à bout.

Nos pertes définitives en juin 1917 (morts, prisonniers, réformés) dépassaient largement *deux millions d'hommes*[2], atteignant principalement nos jeunes hommes de vingt à trente-deux ans. De ceux-là, il n'y avait plus un homme sur trois qui fût encore vivant et présent dans les tranchées.

La seule comparaison qui eût un sens était celle des effectifs réellement combattants en présence. En fait, sur le front franco-belge, les alliés (Français, Anglais, Belges et Portugais) avaient, par rapport aux Allemands, une supériorité d'environ 100 000 fusils. Sur le front français proprement dit, 104 divisions françaises faisaient face à 103 divisions allemandes.

Matériel. — En juillet 1917, notre artillerie lourde était inférieure à celle de l'ennemi. Nos chars d'assaut étaient en nombre insignifiant. Nous n'avions ni obus toxiques comparables aux obus à ypérite, ni obus fumigènes.

Moral. — Après l'offensive manquée d'avril et ses effets, toute offensive d'ensemble entamée prématurément et qui n'eût pas pleinement réussi aurait provoqué à nouveau, mais à un état bien plus aigu et cette fois peut-être irrémédiable, la crise dangereuse qu'avait traversée l'armée en mai et juin 1917.

1. Si nous avions eu réellement une telle supériorité numérique, comment excuser les ordres du Haut Commandement qui, en mai, rappelèrent au feu, après quatre jours de repos, des unités très éprouvées auxquelles on avait promis long repos et permissions?

2. Par rapport aux effectifs des classes annuelles, les pertes définitives de l'Allemagne sur tous les fronts n'atteignaient pas la moitié des nôtres.

En définitive, tenant compte de tous les enseignements de la guerre et de toutes les conditions présentes, le Haut Commandement estimait que, pour ne pas recommencer les fautes du 16 avril, notre offensive ne pourrait être déclenchée que sur un front de 35 à 40 kilomètres. La surprise et la rupture étant sûrement impossibles, nous serions réduits à une bataille d'usure de plusieurs mois comme celle des Anglais dans les Flandres. Nous aurions récupéré une bande de terrain, détruit 30 à 35 divisions allemandes; mais nos pertes eussent été au moins égales, et tandis que, pour les raisons indiquées, les Allemands eussent, sans grande difficulté, comblé leurs vides, nous aurions dû supprimer plusieurs divisions à une époque où les Anglais réduisaient, à l'intérieur de chaque division, le nombre des bataillons de 12 à 9.

Ainsi donc, dans le second semestre de 1917, une offensive où la France eut engagé toutes ses forces ne pouvait nous donner la victoire décisive, ni empêcher l'effondrement du front russe; bien loin de prévenir la ruée de toutes les forces allemandes qu'il fallait prévoir le jour où la Russie serait hors combat, elle l'eût vraisemblablement rendue mortelle, — à moins d'une paix blanche (*ou pire*) consentie auparavant! La seule politique qui pût nous conduire à la victoire se résumait ainsi : poursuivre inlassablement l'exécution de nos programmes de fabrication; préparer la coopération des forces américaines; continuer à affaiblir l'ennemi matériellement et moralement par des attaques « de bon rendement » comme celles de juillet et d'août, qui rendaient à nos troupes la confiance et l'inébranlable solidité nécessaires pour leur permettre d'accomplir leur rude tâche de 1918.

Telles étaient à la fin de septembre 1917 les conceptions du Haut Commandement auxquelles le gouvernement se rallia unanimement. La victoire de la Malmaison en fut, vingt jours plus tard, comme une illustration.

***

Je suis entré dans ces détails pour montrer d'une façon lumineuse que la politique de guerre suivie après le 15 mai 1917 fut la politique préconisée par le général Foch et le général Pétain pour des considérations purement militaires.

Aux heures graves de 1918, quand les Allemands menaçaient Villers-Cotterets, cette politique a été l'objet de violentes attaques. On a dénoncé cette *immobilité néfaste* de nos armées imposée par le gouvernement qui « ligotait nos généraux » et avait fait sortir la guerre « de l'actualité » (*sic*). On a parlé d'une « crise d'hystérie humanitaire », qui aurait retardé de dix-huit mois la victoire. On peut juger du bien-fondé de ces accusations.

Pendant les années 1918 et 1919, une propagande systématique et infatigable a décrit à travers le pays et à travers le monde l'état désespéré de la France en novembre 1917, sous le ministère Painlevé : les grands chefs paralysés, la sédition sévissant sur tout le front, l'intérieur démoralisé, la trahison s'étalant à ciel ouvert par la faiblesse ou la complaisance du gouvernement, les centres ouvriers en proie à l'émeute, etc. Mais le 17 novembre 1917 un sauveur s'était dressé, avait libéré les généraux, pris la trahison à la gorge, rétabli instantanément la discipline au front, l'ordre à l'intérieur; et au bout de quelques semaines[1] (*sic*), après des déboires momentanés et que les fautes antérieures rendaient inévitables, la grande offensive victorieuse commençait.

Que certains folliculaires dont c'est le métier mettent leur nom au bas de telles extravagances, soit! Mais j'ai, sur ma table, deux publications, entre beaucoup d'autres, signées l'une d'un historien candidat à l'Académie française, l'autre d'un député bien connu de l'Alsace, et où les choses sont contées de cette façon.

On vient de voir ce que vaut la légende des *grands chefs entravés*.

Quant aux mutineries du front, il y avait *plus de quatre mois* qu'il n'en était plus trace quand M. Clemenceau a pris le pouvoir.

La légende des *désordres intérieurs* n'est pas plus fondée. *Jamais*, durant les huit mois où je suis demeuré au ministère de la Guerre, il n'y a eu d'émeutes dans les centres ouvriers. Il est exact qu'à un certain moment des troubles graves ont éclaté dans le bassin de la Loire : incendie d'une

1. La rupture du front anglais eut lieu le 21 mars 1918, celle du front de l'Aisne le 27 mai.

mairie, occupation prolongée des usines par de véritables soviets, etc. Mais cela se passait en plein ministère Clemenceau à la suite d'une mesure d'*autorité*, l'envoi au front d'un secrétaire de syndicat, qu'il fallut d'ailleurs laisser rentrer triomphalement, avec cortèges, drapeaux rouges et fanfares.

Quant aux affaires de trahison, je me bornerai à dire ceci : j'ai eu, pendant mes deux mois de présidence, le triste *record* des arrestations et des scandales à liquider, presque tous legs d'un passé souvent lointain (affaire Duval, affaire Bolo, affaire Monnier, affaire Turmel, affaire Mata Hari, affaire Lenoir-Desouches, etc.).

Les responsabilités que j'ai dû prendre alors, je les évoque sans joies. Je ne suis pas de ceux qui s'en parent comme d'un titre de gloire. Mais j'ai rempli sans faiblesse tout mon devoir.

Mon principe fut de laisser à la justice une indépendance absolue en lui communiquant toutes pièces et tous renseignements susceptibles de l'éclairer. Je n'ai cherché ni à couvrir, ni à atteindre qui que ce soit. J'estime qu'il n'est pas de pire abaissement pour un régime que de faire de l'administration de la justice un moyen de gouvernement ou de terrorisme.

Et qu'il me soit permis de le constater : dans toutes les affaires graves qui ont entraîné une condamnation pour *intelligence avec l'ennemi*, c'est moi qui ai permis à l'instruction d'aboutir ou qui l'ai provoquée.

Pour ne parler que de l'affaire Bolo, qui a suscité contre moi de si odieuses campagnes, c'est moi qui, d'accord avec M. Ribot, ai *imposé*, à la force du poignet, l'envoi de commissions rogatoires en Amérique, d'où sont sorties les seules preuves solides de la culpabilité. Et ces preuves une fois acquises, c'est moi qui ai fait arrêter Bolo immédiatement : ce fut même un de mes premiers actes de Président du Conseil.

Mais c'est là un sujet qui excède le cadre de cet article. Il appelle pourtant la lumière; et je me réserve de le traiter un jour à part et à fond.

Ici, je ne veux apporter qu'une constatation relative au moral de l'intérieur. Il est des gens qui ont répété si souvent, après coup, que ce moral en octobre 1917 était détestable, qu'ils ont fini par le croire. En réalité, le pays restait calme

et résolu. Ce qui risquait de le troubler, c'étaient les outrances de certains polémistes, qui, pour servir leurs ambitions ou leur parti, boursouflaient des scandales isolés que le gouvernement réprimait avec rigueur.

La méthode qui consiste à crier : « Au feu! » pour faire croire à un incendie et se donner le mérite de l'avoir éteint, est très ancienne : tous les vieux sophistes de l'Agora l'ont pratiquée assidûment.

J'ai dit ce qu'avait été la manifestation du 14 juillet 1917 dans les quartiers les plus populaires de Paris. Mais il est un autre fait qui suffit à marquer l'étiage de l'esprit public avant l'arrivée de M. Clemenceau. Lorsque, le 27 octobre 1917, aussitôt connu le désastre de Caporetto, j'envoyai sur l'heure six divisions en Italie, il n'y eut, ni au front, ni à l'arrière, le moindre indice de récrimination ou d'étonnement. Le sentiment unanime fut qu'il *le fallait* : et pourtant les Allemands n'étaient qu'à 100 kilomètres de Paris.

***

Revenons aux questions militaires, et tout d'abord précisons quelques dates.

C'est le 17 novembre 1917 que M. Clemenceau arrivait au pouvoir. Il y était donc depuis quatre mois accomplis quand le front anglais fut enfoncé devant Amiens, depuis six mois quand le front français fut enfoncé sur l'Aisne, depuis huit mois quand la grande offensive victorieuse commença enfin.

Le 17 novembre, Kerenski était en fuite depuis plusieurs jours, Lenine et Trotzki triomphaient définitivement à Pétrograd. Le front russe n'existait plus qu'en apparence et pour quelques semaines. La ruée allemande était fatale. Fallait-il attaquer? Fallait-il attendre? Plus tragique encore qu'en septembre se posait la redoutable alternative dont dépendait l'avenir du Monde et qu'il fallait peser aux balances du Destin.

Les raisons étaient si fortes dans les deux sens, les conséquences de la décision si graves, qu'elles pouvaient faire hésiter les jugements les plus clairs et les plus fermes volontés. Foch et Pétain restèrent inébranlables. Les plans de fabrication se déroulèrent tels que je les avais arrêtés avec les deux grands chefs et le ministre des munitions, la fabrication

massive de l'ypérite pouvant enfin commencer au début de 1918. Les difficultés formidables de la traversée ayant retardé le transport des divisions américaines, le premier semestre de 1918 fut, comme on le sait, terrible à supporter, et il fallut un instant envisager la nécessité de remettre au début de 1919 l'offensive définitive. Mais par un coup de reins magnifique, les États-Unis, à partir d'avril 1918 triplent, chaque mois, les contingents promis. Ce n'est pas un million d'hommes, mais un million et cent mille hommes, qui sont au rendez-vous en juillet 1918, et sous le commandement suprême de Foch, à l'époque fixée et prévue dès juin 1917, Français, Anglais, Américains, Italiens, Belges et Portugais s'élancent vers la victoire. Sous les ordres de Franchet d'Esperey, les armées de Salonique s'ébranlaient à leur tour, qui allaient effondrer en septembre le front balkanique des Empires centraux.

La politique de guerre qui nous a conduits à la victoire la plus grandiose de l'histoire a été pourtant critiquée, a été pourtant l'objet de violentes critiques. Si, après mai 1917, nous avions continué à attaquer vigoureusement avec toutes nos forces, disent certains stratèges, nous aurions mis l'Allemagne à genoux en trois ou quatre mois, et la guerre eût été gagnée quatorze mois plus tôt. Voilà la thèse.

On l'appuie sur l'usure plus ou moins hypothétique des réserves allemandes, sur le fait par exemple que la 2e division de la garde, écharpée entre le 5 et le 10 mai, et la 28e division, relevée le 18 mai, au lieu d'être mises au repos, étaient jetées sans transition dans des secteurs *tranquilles* de l'Argonne ou de Verdun. Nous, dans ce même mois, nous renvoyions, non pas dans un secteur tranquille, mais en pleine bataille, des unités écharpées cinq jours avant (exemple : le 128e relevé le 10 mai et renvoyé en ligne le 20 mai). A quelle évaluation fantastique de notre usure les Allemands ne seraient-ils pas parvenus, s'ils s'étaient guidés sur le raisonnement précédent?

Mais, avant de discuter, il est intéressant de noter l'évolution des légendes attachées au 16 avril. La première, celle qui se répand, celle qui fait des ravages, c'est le coup de téléphone exigé par une douzaine de parlementaires affolés et qui arrête, le 16 au soir, l'immense bataille de l'Aisne, à l'instant où l'ennemi attèle ses canons pour se retirer derrière

la Meuse. Aujourd'hui, il n'est plus question, ni du 16, ni du 18, ni du 29 avril, ni d'une retraite de l'ennemi imminente et brusquement arrêtée. Laissons donc tomber cette poussière de mensonges. Il s'agit de savoir si, en poursuivant indéfiniment après le 15 mai (date de son départ) les offensives du général Nivelle, on aurait gagné la guerre en trois ou quatre mois.

D'une façon plus précise, la question se pose ainsi : *Dans l'été de* 1917, *le front occidental pouvait-il, à lui seul (ou aidé du faible et éphémère effort dont était capable la Russie), user l'armée allemande assez vite, malgré ses puissantes ressources de reconstitution, pour l'abattre?*

Oui, affirme la thèse que nous avons citée, qui est celle du général Nivelle et de ses partisans et qu'adopte le général Mangin quand il écrit : « L'arrêt de l'offensive était donc sans excuse[1]. »

Il est vrai que dans sa pensée, comme dans celle des partisans de la même thèse, l'arrêt de l'offensive est imputable au gouvernement civil, particulièrement au ministre de la Guerre, qui l'aurait imposé au Haut Commandement.

Mais nous savons que l'arrêt des opérations à la fin de mai, leur non-reprise au début de juin, furent décidés par le Haut Commandement, sur la demande formelle des officiers combattants affirmant qu'*on ne peut plus continuer.*

Nous savons que, durant l'été et l'automne de 1917, l'armée française ne s'est pas engagée avec toutes ses forces dans une nouvelle offensive, parce que le Haut Commandement Foch-Pétain résolvait catégoriquement par la négative la question que j'ai énoncée et que la thèse adverse résout catégoriquement par l'affirmative.

C'est donc l'avis des généraux Foch et Pétain qui serait *sans excuse.* C'est une opinion : je ne pense pas qu'elle rencontre l'assentiment général.

Mais laissons de côté les personnes, n'examinons que les doctrines.

Il est difficile, en pleine bataille, de se rendre compte de ses propres pertes, mais il est presque impossible d'évaluer,

1. C'est du moins la seule interprétation que j'aperçoive de cette phrase; car je n'ai trouvé nulle part, dans le livre du général Mangin, la date à laquelle il place cet « arrêt de l'offensive ». Voir *Comment finit la guerre,* page 144.

même très grossièrement, celles de l'ennemi : c'est plus tard, par des recoupements et des observations multiples, qu'on en acquiert quelque idée, à condition d'y apporter beaucoup d'esprit critique et de jugement et *une volonté impitoyable de ne pas se leurrer*. Toutes les armées, surtout au début, ont une tendance naturelle à s'exagérer considérablement les pertes de l'ennemi : c'est cette erreur qui, en 1916, a fait s'entêter l'armée allemande dans l'attaque de Verdun ; mais notre Grand Quartier a détenu le record de cette illusion en grandeur et en durée. En *1915*, il évaluait encore à 200 000 hommes[1] par mois le total des pertes définitives de l'Allemagne (sur tous les fronts), tandis que le chiffre vrai est d'environ 60 000 hommes. Le 25 avril 1917, le général Nivelle estimait à 200 000 hommes (tués, blessés, prisonniers) les pertes allemandes pour les neuf premiers jours de l'offensive, alors qu'elles étaient très inférieures à la moitié. L'évaluation des pertes ennemies, sur laquelle repose la thèse que je discute, est purement illusoire.

Mais nos pertes à nous, nous pouvons les connaître au bout de trois semaines environ avec précision; et c'est de l'usure *comparée* des deux armées que dépend la conclusion. Et si nous nous trompons du simple au double dans l'évaluation de nos pertes, il est bien évident que la conclusion a chance d'être renversée. Or quelles sont nos pertes pour les dix premiers jours de l'offensive d'avril? J'ai indiqué 33 000 à 34 000 tués, les partisans de l'offensive Nivelle en comptent 15 000, soit 45 p. 100 du premier chiffre. Des deux évaluations, quelle est la vraie? Voilà une question nette, positive, facile à trancher. Si j'ai tort, j'admets que toutes mes affirmations tombent; mais si j'ai raison, que reste-t-il des conclusions adverses?

1. En 1916, ministre du cabinet Briand, j'avais déjà montré combien de telles évaluations étaient exagérées, et le ministre de la Guerre avait mis à la tête d'un bureau spécial de statistique un jeune et éminent mathématicien M. P. Boutroux, fils du regretté philosophe. Celui-ci, par des méthodes sagaces et probantes, était arrivé à la conclusion que le chiffre en question était notablement inférieur à 100 000 hommes; mais le colonel du 2e bureau du Grand Quartier Général lui répondait que son calcul ne pouvait être exact, car « avec ces conclusions », écrivait-il, « l'Empire Allemand serait pire qu'Antée... Je n'ai pas montré votre travail au général en chef, car il serait de nature à le décourager. » Et quelques jours plus tard, il exprimait son vif mécontentement de ce que le général Joffre eût eu connaissance de ce travail par une autre voie.

Or j'ai expliqué déjà, il y a plus de deux ans, l'origine de cette extraordinaire divergence : c'est une statistique officielle du 13 mai, signée Nivelle, où les tués figurent dans une colonne dont le total atteint 15 589. Mais dans le corps du mémoire joint à la statistique, on lit : « Ne sont comptés comme tués que ceux dont la mort est certifiée par deux témoins. » La colonne « *disparus* » de la même statistique porte un total de 20 500, sur lesquels 4 000 environ étaient prisonniers, 3 000 à 4 000 égarés : les autres, plus de 13 000, ne devaient jamais revenir. Les statistiques vérifiées dans les trois mois qui suivent montrent que du 16 au 25 avril le nombre des tués sur le champ de bataille a été de 28 000 à 29 000. A ce nombre, il faut ajouter 5 000 blessés morts de leurs blessures, entre le 16 et le 25, dans les formations sanitaires de l'avant, et que le Grand Quartier avait trouvé le moyen, à l'époque, de ne faire figurer ni parmi les morts, ni parmi les blessés. Et l'on arrive à l'impressionnant total de 33 000 à 34 000 tués.

En octobre 1919, à la tribune de la Chambre, j'ai dénoncé l'audacieux et funèbre tour de passe-passe qui avait permis de vilipender en France et chez nos alliés le gouvernement d'avril 1917, et failli peser sur les décisions militaires de 1918. La persistance d'une si formidable erreur est une preuve de plus de la force d'illusion d'une école qui ne peut se résoudre à tenir compte des faits quand ils contrarient ses principes[1].

J'ai parlé, à plusieurs reprises, au cours de ces pages, du conflit de deux écoles.

A l'une, nous devons certes la mobilité, la vitesse, le mordant de notre infanterie, et un emploi efficace et hardi du 75. Mais elle a cru qu'on pouvait tout faire avec cela, et sa conviction, c'est qu'il n'est pas d'obstacle contre l'élan et contre la foi, et que le seul élément qui importe vraiment en guerre, c'est le fantassin avec son fusil.

1. En mai 1920, le général Mangin écrit (*Comment finit la guerre*, p. 138-139) : « Le 26 août 1917, sir Douglas Haig fut appelé à Paris pour conférer avec MM. Ribot et Painlevé qui lui exposèrent les pertes énormes des armées françaises : 25 000 tués et 95 000 blessés, disaient-ils, alors que les chiffres réels établis à cette date par les états de pertes des armées étaient de 15 000 et 60 000. » Les chiffres des pertes dont nous parlâmes M. Ribot et moi avec le maréchal Haig nous avaient été fournis par le Grand Quartier Général lui-même. Bien loin d'être exagéré, le chiffre de 25 000 tués était hélas! trop faible, puisque le chiffre vrai dépasse 33 000.

L'autre école, tout en gardant à notre infanterie ses précieuses qualités, calcule, sans se duper elle-même, les forces de toute nature en présence et ne demande pas l'impossible aux poitrines humaines. Elle sait, aussi bien que la première, que seule l'offensive donne la décision; mais elle sait aussi qu'une défensive victorieuse vaut mieux qu'une offensive manquée, et elle attend, avant d'attaquer, d'avoir les moyens de vaincre.

Et si la légende mensongère et puérile, d'après laquelle j'aurais, le 16 avril, arrêté d'un coup de téléphone l'immense bataille, est une manière symbolique de dire que j'ai, en mai 1917, substitué pour diriger nos armées la seconde école à la première, cela, oui, Dieu merci, je l'ai fait. A l'offensive aveugle et à outrance, j'ai substitué une méthode de guerre rationnelle qui sait voir les réalités même pénibles, qui ne se leurre pas avec des statistiques truquées et qui nous a menés au but à l'heure fixée par elle, par les moyens qu'elle avait préparés.

La patience inébranlable et la fermeté d'âme du Haut Commandement Foch-Pétain, durant la période ingrate et angoissante des attentes nécessaires, ont seules rendu possible cette histoire éternellement admirable de quatre mois qui s'ouvre le jour de juillet 1918 où le grand forgeron des armées interalliées commença le martèlement ininterrompu et implacable du front ennemi.

A la fin de février 1918, quand l'orage allemand s'amoncelait sur notre front, quand la soi-disant inertie du Haut Commandement faisait l'objet d'insidieuses critiques, j'ai revendiqué devant la Chambre la responsabilité d'avoir placé à la tête de nos armées Foch et Pétain, en disant que ce serait l'honneur de ma vie. A la fin de mai 1918, quand l'invasion ennemie déferlait sur la forêt de Villers-Cotterets, j'ai demandé à mes collègues du Parlement quelques semaines seulement de patience et de constance, avant que fût définitivement châtiée la témérité de Ludendorff.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus du passé, mais de l'avenir. Je souhaite profondément pour mon pays, que, dans l'organisation de la Défense Nationale, il suive les conseils de l'école de la raison et non ceux de l'école de l'illusion.

PAUL PAINLEVÉ

PRISCILLE SÉVERAC[1]

XIV

L'été s'écoula. Les pensionnaires provinciaux, venus à Paris pour quelques jours, et constamment renouvelés, remplacèrent les étrangers qu'attiraient les villes d'eaux et de montagne. Ils s'ajoutèrent aux fonctionnaires sans appartement et aux vieilles rentières sans domestiques qui composaient alors la clientèle stable de toutes les pensions de famille. Aussi, pour les dames Quenelle, n'y eut-il pas de morte-saison. Elles prirent leurs vacances l'une après l'autre, et Priscille Séverac s'en aperçut à peine, car l'absence de Madame ou de Mademoiselle ne changeait pas la mécanique de ses habitudes. La fraîcheur de la sombre lingerie, l'étroitesse de la cour qui bornait sa vue, atténuaient pour elle toutes les sensations de lumière et de chaleur qui accablaient, au dehors, les gens perdus dans les rues vides et brûlantes. Vers six heures, elle sortait pour sa promenade quotidienne. Elle avait coutume de remonter l'avenue de Wagram jusqu'à l'Étoile, et elle s'en allait, droit devant elle, avec cette allure d'automate qui la faisait se heurter aux passants dont l'existence lui était révélée par des chocs subits. Ni les affiches brutalement enluminées des cinémas,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1921, 1er et 15 janvier 1922.

ni les boutiques, ni les petites tables des restaurants qui débordaient sur le trottoir, ni les types divers des promeneurs de ce quartier composite ne retenaient son regard, et elle ne voyait pas mieux Paris qu'elle n'avait vu Venise. Arrivée à l'Étoile, elle considérait l'Arc gigantesque dont elle ignorait l'origine et le caractère symbolique : sous le ciel enflammé, il évoquait pour elle les monuments de Ninive et de Babylone, et le roi Nabuchodonosor qu'elle connaissait beaucoup mieux que Napoléon. Plantée au bord du trottoir, frôlée par les automobiles qui emportaient des dîneurs vers les restaurants du Bois, ahurie par l'énormité et le fracas des tramways et des autobus, elle admirait les gens intrépides qui risquaient la traversée de la place immense, traversée aussi périlleuse — pensait-elle — que celle de la Mer Rouge. Puis, soudain, virant sur elle-même, elle repartait, refaisant en sens inverse le chemin déjà parcouru, et elle regagnait la pension Quenelle.

L'été?... Paris?... Ce n'étaient que de vaines apparences flottant autour de Priscille. Une seule réalité comptait : l'armée de ce Wrangel que le gouvernement français venait de reconnaître comme le véritable représentant de la Russie antibolcheviste. Après Koltchak, après Denikine, il était l'Annonciateur des temps nouveaux, celui qui précédait l'Élu de Dieu, comme l'étoile du matin précède le soleil levant. Dans les journaux que Priscille achetait, elle ne lisait que les articles concernant la Crimée et la Pologne. Ses écrits étaient pleins d'allusions à la victoire de Wrangel, liée, croyait-elle, au « pas décisif » de la Messagère. Pendant qu'elle reprisait les torchons de madame Quenelle, dans le jour avare qui lui venait par reflet, elle contemplait mentalement l'image singulière du monde qu'elle avait formée avec les souvenirs de ses lectures, en dépit de la géographie et de l'histoire. Entre la France dont Priscille concevait à peu près la forme et l'inconcevable Russie, s'étendait une vague Europe grouillante de peuples armés, où l'Allemagne, bête écrasée à demi mais non détruite, dressait sa tête hideuse. Au delà, c'était le pays de l'hiver éternel, le royaume de l'Antechrist vêtu de rouge. Là, s'élevait la « bête bolchevique », plus terrible que l'autre, « qui avait des cornes comme

l'agneau et qui parlait comme le dragon ». Elle séduisait les habitants de la terre, en leur promettant le bonheur dans l'égalité de tous par la justice; et elle les obligeait tous à porter sa marque sur leur front. « Et personne, en ce pays, ne pouvait acheter ni vendre. » Autour de l'Europe, il n'y avait plus, jusqu'à l'Amérique lointaine, que les ténèbres et les grandes eaux; et dans le ciel spirituel, invisible aux yeux humains, sept anges sonnaient de la trompette.

Ainsi, la pauvre servante vivait en esprit, avec le Voyant de Patmos, parmi les fléaux et les tonnerres, et quand elle s'arrachait à la contemplation du monde surnaturel, elle apercevait, en un lieu sombre, l'homme douloureux que tous croyaient mort. Était-ce dans une prison, dans une caverne sous la terre, dans une cabane au fond des bois, dans une chambre d'une misérable maison faubourienne? Priscille ne pouvait exactement déterminer le caractère de l'asile que l'Humilié avait choisi. Elle ne distinguait pas très bien les choses qui l'entouraient, mais elle le voyait, lui, dont elle connaissait si bien le visage, lui, dont le portrait colorié était toujours devant ses yeux. Il ne portait plus l'uniforme chargé d'épaulettes et de croix; il n'avait plus ces cheveux châtains et cette barbe châtaine qui prêtaient, par leur nuance douce, tant de douceur à ses yeux bleus. Son vêtement était celui d'un pauvre homme; sa barbe et ses cheveux étaient tout blancs; son visage maladif montrait l'empreinte de souffrances abominables, et ces longues rides, ces plis, ces boursouflures qu'on voit sur la figure des vieillards qui ont beaucoup pleuré. Cependant il ne pleurait plus; il avait usé toutes ses larmes. A cette évocation d'une ombre qui était pour Priscille aussi vivante qu'elle-même, la Messagère tressaillait de compassion. Elle lâchait l'ouvrage qui glissait de ses doigts à ses genoux et elle couvrait sa face de ses mains... Oh! que vienne le jour de la rencontre! Que ce corps souffrant soit pieusement soigné, que cette âme crucifiée soit guérie, que la prophétie s'accomplisse aux deux extrémités du monde, en Russie par le moyen de Wrangel, en France, par le moyen de Priscille Séverac!... Dieu est le maître de l'heure et son heure arrivera bientôt, disait la voix... Priscille, rassérénée, reprenait son travail, et tout en

comptant les fils de la toile que l'aiguille traversait, elle chantait sur le rythme d'un psaume :

L'homme rejette — Dieu choisit,
L'homme abaisse — Dieu élève,
L'homme confond — Dieu distingue,
L'homme abandonne — Dieu protège,
L'homme méprise — Dieu honore.

L'homme l'a abaissé, mis dans le noir cachot, sa tombe,
Dieu vient, comme un bouclier autour de lui.

L'homme l'a abaissé jusqu'à la mort,
Dieu l'élève, le désignant à l'avance :

Chef des Armées, généralissime,
Flèche polie du Dieu des cieux,

Investi de sa puissance [1].

Les premiers échecs de Wrangel, à l'automne de 1920 affectèrent Priscille sans ébranler sa foi. Plus fermement que jamais, elle attendait le jour fixé dans le ciel pour l'ineffable rencontre.

Un samedi d'octobre, elle allait sortir quand la vieille madame Quenelle entra dans la lingerie.

— Priscille, — dit-elle, — vous me rendriez service si vous mettiez la lettre que voici à son adresse.

— Je serai trop contente d'obliger Madame, — répondit Priscille en prenant la lettre, — mais je ne sais pas bien me conduire dans Paris. Si Madame veut m'expliquer...

— Il n'est pas besoin de grandes explications. Vous connaissez le Parc Monceau?

— Non, Madame.

— Est-ce possible?...

— Je crains de m'égarer; c'est pourquoi je borne mes pas à l'avenue de Wagram.

— Vous n'êtes pas curieuse de nouveautés! — fit madame Quenelle. — L'avenue de Wagram vous suffit?

— C'est le monde extérieur, Madame. Il ne m'intéresse pas.

— Le Parc Monceau vous intéresserait. Il y a des arbres,

1. Textuel.

de l'eau, des fleurs, et des bancs où l'on peut s'asseoir. Allez vous y reposer, après avoir porté ma lettre chez mon amie qui habite une rue toute voisine du Parc.

— J'irai volontiers, Madame. Il y a si longtemps que je n'ai vu la campagne! Des arbres, de l'eau, des fleurs, oh! quel rafraîchissement pour l'esprit! Le Parc?...

— Monceau... Retenez bien ce nom, parce que vous semblez distraite, ma bonne Priscille.

— Je m'y appliquerai, Madame.

— La maison de mon amie est tout près de là, en face de l'église russe. Pour y aller, vous suivrez la rue de Courcelles, puis... Mais vous ne m'écoutez pas!

Les yeux bleus de Priscille scintillaient, élargis, sous leurs paupières battantes.

Elle dit comme en rêve :

— L'église russe...

— Oui, l'église aux clochers dorés. Elle est aisément reconnaissable. Donc, en face, au numéro...

— Je demande pardon à Madame... Ces deux mots : « l'église russe », m'ont frappée... Une église russe à Paris? Les Russes s'y rendent-ils pour les offices?

— Naturellement, ils s'y rendent. L'église a été faite pour eux; ils y sont chez eux. L'église, c'est un morceau de la Russie.

Priscille, qui était debout, s'assit, les jambes fauchées par l'émotion.

— Un morceau de la Russie!... Et je ne le savais pas!...

La vieille madame Quenelle avait l'oreille dure et la vue basse. Sans remarquer le trouble de Priscille, elle continua :

— Vous pourrez visiter cette église, si cela vous plaît; mais vous êtes protestante, et vous ne comprendrez pas facilement un culte qui tient les saintes images en grande vénération.

— Cela n'a pas d'importance, Dieu éclairera son peuple quand il l'aura sauvé.

Cette fois, madame Quenelle mit son lorgnon sur son nez et considéra Priscille avec étonnement :

— Son peuple?

— Le peuple russe...

— Dites plutôt le peuple du diable! — s'écria la vieille dame indignée.

Comme les Bridain, comme beaucoup d'autres rentiers français, elle avait subi, très durement, la répercussion de la faillite russe. Et elle se rappelait les histoires épouvantables que certains proscrits — ses pensionnaires — lui avaient racontées.

Priscille ne protesta pas. Le moment n'était pas venu de révéler à madame Quenelle la présence d'une messagère prophétique dans sa lingerie.

L'idée de l'église russe obséda Priscille pendant qu'elle descendait la rue de Courcelles et se répétait mentalement les indications verbales qu'elle avait reçues. En elle s'approfondissait le silencieux abîme où, bientôt, la pensée divine allait devenir une voix. Le phénomène mystique s'annonçait par une espèce de transe. A la fois agissante et spectatrice de son action, Priscille vivait une vie double, son esprit se mouvant dans le rêve et son corps dans le monde réel. Boulevard de Courcelles, une automobile faillit l'écraser. Pour éviter le monstre métallique, elle se jeta sur un tri-porteur dont le conducteur en casquette l'insulta copieusement. Elle n'entendit pas les injures de cet homme; elle ne sentit pas les gouttes de pluie tiède qui tombaient du ciel mauve et doré. A chaque pas qu'elle faisait, un pan de l'univers, un fragment du passé croulaient derrière elle, et devant elle se déroulait dans une gloire la perspective indéfinie des temps qui allaient venir.

Elle se vit, marchant dans une petite rue sur un pavé encore humide qui réverbérait le ciel orageux du soir et devenait un pavement de jaspe, de cristal et d'or pur. L'odeur de l'automne s'exhalait des jardins touffus que pressaient des grilles. Les maisons étaient belles. Il n'y avait point de boutiques vulgaires, point de marchands poussant des voitures. Les automobiles glissaient, sur le pavement précieux, ainsi que des bêtes domptées. Et tous les passants s'en allaient vers l'église. Et tous étaient Russes. Et le regard de Dieu les couvrait tous.

L'église était dans un jardin, l'église d'or, parmi les arbres

d'or, sous le ciel d'or. Ses dômes et ses clochers bulbeux annonçaient l'architecture de la Jérusalem nouvelle. Dans l'espace qui précédait cette église, des hommes et des femmes attendaient quelque chose. Priscille se trouva parmi eux. Elle attendit avec eux, et leur langage étranger lui fut un enchantement. Des portes s'ouvrirent. Les gens montèrent les marches du parvis. Priscille monta derrière eux, inaperçue.

En d'autres temps, sa répulsion de calviniste pour un culte extérieur et sensuel, l'eût chassée de cette église; mais un délire d'enthousiasme se déchaînait en elle qui assourdissait sa raison. Tout ce qu'elle avait imaginé, à travers Isaïe, Ézéchiel, Daniel et Jean, elle le découvrait dans cette caverne d'or, dans ces jeux de la lumière sur les pierreries et les peintures, dans ces lampes suspendues, dans cette muraille orfévrée, barrière mystérieuse cachant le trône en feu de l'Agneau. Ignorante des arts et des littératures, elle s'était inconsciemment saturée de la vieille poésie orientale que le calvinisme a dépouillée de ses violences barbares et de ses fastueuses couleurs, pour en extraire une moralité. L'église catholique lui rappelait Rome et le pape; l'église orthodoxe lui fit comprendre le temple de Salomon, et son austérité protestante ne fut pas scandalisée par les aspects d'un édifice qu'elle interpréta dans un sens biblique. Sa haine pour les « images taillées » fléchit. Elle ne distingua plus les choses que dans les prestiges de la pénombre. Un brouillard d'encens remplissait l'église obscure et chatoyante. Les figures peintes de l'iconostase, les Vierges noires, le Christ bénissant de la voûte, les deux bouquets de flammes des hauts candélabres dorés, s'évaporaient dans ce brouillard bleu, lourd, immobile, comme dans le mystique élément où le Prophète visionnaire entrevoit ce que l'œil de l'homme ne saurait voir. Soudain, une voix aux sonorités de bronze éveilla l'église assoupie. Un prêtre qui avait de longs cheveux de nazaréen, vêtu d'une robe de velours sombre aux splendides broderies, se présenta devant la barrière d'or, sous les feux rouges des lampes, et commença l'office du soir.

Évaguée dans les hauteurs, l'âme de Priscille entendit la prière d'en bas, la lamentation du peuple exilé.

Elle retomba vers la terre.

Maintenant l'or, les flammes, les parfums, les visions célestes disparaissaient. Priscille ne voyait plus que les êtres de chair et de sang, ses frères en humanité, les Russes agenouillés autour d'elle.

Ils n'étaient pas très nombreux — un petit groupe d'hommes et de femmes, tous divers par l'âge, le type, la condition sociale et qui priaient comme savent prier les malheureux. Ces vêpres du samedi soir, c'était une cérémonie plus intime et plus touchante que les grands offices dominicaux où se retrouve toute la colonie russe, et ceux qui étaient là n'étaient pas venus, à cette heure crépusculaire, pour voir et pour être vus. Un sentiment de douleur émanait de ces silhouettes perdues dans l'ombre, penchées ou prosternées, et ce sentiment envahissait Priscille, se concentrait en elle, la faisait douloureuse de toute cette douleur. Il lui semblait que son cœur était gros des angoisses de ces inconnus, que leurs larmes appelaient ses larmes, qu'elle était, avec eux, comme eux, une exilée et une errante. Tremblante de tendresse, elle sentait une force s'en aller d'elle et les posséder tous... Il y avait, auprès d'elle, un jeune homme à la mine rustique, vêtu d'une blouse militaire sans insignes. Sa tête rasée, ses grosses pommettes, une expression à la fois pieuse, puérile et farouche, lui donnaient l'air d'un païen sauvage nouvellement converti. Plus loin se tenaient deux jeunes filles qui multipliaient les signes de croix; une femme coiffée d'un fichu; un vieillard élégant, aux favoris de magistrat; un autre vieillard squelettique, sans linge et chaussé de souliers éculés; enfin une dame âgée, encore belle, au visage meurtri, au manteau râpé, aux boucles d'oreilles étincelantes, sous le bord d'un chapeau déteint. Chacun de ces hommes chacune de ces femmes avait, derrière soi, le souvenir, d'une tragédie; chacun portait un deuil ou une angoisse pire que le deuil; chacun murmurait un nom, évoquait un cher visage et jetait, par-dessus l'Europe, un cri muet dans le vide, vers quelqu'un qui n'avait jamais répondu. Toutes les prières de ces proscrits étaient des appels. « Mon Dieu!... Mon Dieu!... » gémissaient-ils. Et cela signi-

fiait : « Mes enfants!... Mes parents!... Mes frères!... » Dans les demi-ténèbres de l'église, des fantômes se mêlaient aux vivants qui les contemplaient avec les yeux de l'âme — le peuple des absents, aussi vague et plus effrayant que le peuple des morts.

Priscille voyait ce que chacun voyait; elle souffrait avec tous et avec chacun; elle pleurait sur tous et sur chacun.

La voix murmurait tendrement en elle : « Pleure! Jésus a pleuré sur Lazare et il savait que son ami ressusciterait du tombeau. »

D'autres voix, autour d'elle, répondaient, lentes et dolentes, que nul instrument ne soutenait, merveilleusement accordées à l'unisson et pareilles au mélodieux soupir d'une seule bouche angélique :

« *Gospodi! Gospodi pomiliou!*[1]... »

La supplication venait-elle de chanteurs invisibles? Émanait-elle de la matière même de l'église, des murs, des métaux, des lampes ardentes, du pavé, qui participaient à l'immense douleur humaine? Montait-elle du sépulcre ou de l'abîme?

« *Gospodi!... Gospodi!...* »

Une longue note s'éleva, ténue et vacillante comme un fil de fumée. L'atmosphère s'embrasait sourdement. Dans le brouillard plus bleu, presque étouffant, le prêtre aux cheveux de nazaréen faisait les gestes rituels, et la lamentation mourait et renaissait comme le désespoir et l'espérance :

« *Gospodi!... Gospodi!* »

Le jeune homme qui priait à côté de Priscille tomba brusquement sur les genoux, et du front, toucha la pierre des dalles.

XV

Comme elle était entrée en suivant les fidèles, Priscille sortit en les suivant, la dernière après le dernier Russe.

La nuit éteignait l'or des clochers bulbeux, et la pluie

1. Seigneur! ayez pitié de nous.

d'automne crépitait sur les trottoirs de la rue. Où étaient le pavement de jaspe et l'architecture lumineuse de la Jérusalem nouvelle? De tout ce que Priscille Séverac avait vu et entendu pendant une heure d'extase, il ne restait que ceci : cette rue du Paris moderne, et ces gens qui s'en allaient vers leurs maisons, sans avoir soupçonné la présence de la Messagère.

« Le pas décisif! disait la voix. Le pas décisif!... »

Priscille marchait, courbée comme une très vieille femme.

Elle ne savait plus s'orienter. Elle hésita, retourna sur ses pas, parvint jusqu'au boulevard dont la largeur incommensurable la fit frémir d'épouvante. Après quelques minutes de tergiversations, elle se lança sur la chaussée. Les voitures lui semblèrent grossir fantastiquement. Elle recula. Une chose énorme aux yeux sanglants fut sur elle — et elle étendit les mains, sans crier...

Mais elle fut saisie comme par les serres d'un aigle et se retrouva sur le trottoir. La chose, qui était le tramway de l'Étoile, filait avec un grondement de foudre.

Quelqu'un parla, dans une langue inconnue. Priscille, hagarde, et secouée de frissons, crispait ses faibles mains sur le bras aux muscles durs qui l'enveloppait encore.

Elle balbutia :

— Monsieur... je vous remercie.

Et elle reconnut, à la lueur d'un bec de gaz, la figure sauvage et naïve, aux grosses pommettes, de l'homme qui l'avait sauvée.

— Vous, pas Russe? — dit-il, étonné.

— Non... c'est-à-dire... Par le cœur...

Il souriait et ses dents petites et belles brillaient entre ses lèvres charnues.

— Toute l'heure, — expliqua-t-il avec un accent bizarre, en s'appliquant à prononcer les mots difficiles, — toute l'heure, dans ce l'église...

— Oui, j'étais près de vous. Je priais comme vous... Mais je ne suis pas Russe... Seulement, je suis une amie du peuple russe... Vous comprenez?

Il sourit encore et remua doucement la tête.

— Pas Russe? Ça me n'est égal... Mais mauvais courir

quand un peu vieille... Il faut rentrer maison, madame, rentrer maison.

Les jambes de Priscille vacillaient.

— Je mènerai... je porterai... — dit le jeune homme. Si maison pas loin...

— Non, pas loin... Avenue de Wagram... Oh! monsieur, vous auriez la bonté...

Le Russe proféra énergiquement :

— Pas bonté!... Ça me n'est égal... Je mènerai. J'ai temps jusque théâtre.

— Théâtre?

— Danse... ballet...

Il prit le bras de Priscille et la soutint, respectueusement, comme si elle eût été sa grand'mère. Elle pensait :

« O Maître!... Quel est celui-là que vous m'avez envoyé? »

Quant au jeune homme, il s'efforçait de traduire ses pensées, dans un français comique et touchant, agrémenté de liaisons imprévues.

— J'ai venu France après guerre, par Caucase... J'ai passé Constantinople... Plus mon famille, plus mon l'argent, plus rien... Beaucoup malheur... Mais ça me n'est égal...

— Vous travaillez?

— Dans vieux souliers...

— Comment?

— Dans vieux souliers pour mettre ça, — répondit le Russe en montrant la semelle de sa chaussure... — Cordonnerier je suis... mais pas assez l'argent, parce que j'ai un ami avec moi... toujours malade... Et pour avoir plus l'argent, je vais ballet, le soir... Français aiment cette la danse de Russie...

— Vous êtes danseur? — s'écria Priscille, un peu offusquée.

— Danseur, le soir; cordonnerier, le jour. C'est parce que mon ami est malade...

— Pauvre garçon! Vous dansez par charité, et non par plaisir.

— Aussi plaisir, madame... Danse très jolie... Russes aiment danser, très beaucoup. Et Russes perdu toute l'argent. Alors, chantent, dansent. Colonel pauvre, prince pauvre,

général pauvre. Pas métier. Moi, soldat, moi pauvre, mais ça me n'est égal! Cordonnerier, danseur...

— Le roi David dansait devant l'arche, — dit Priscille. — Et vous allez donc à l'église avant d'aller danser?

— A cause de pécheurs...

— Qui est pécheur?

— Tous les hommes. Révolution venue à cause de péchés.

— Oui, oui, — fit Priscille ranimée par le bonheur... — Vous parlez selon la vérité... Le monde a été corrompu. La colère du Seigneur l'accable. Il faudra souffrir encore longtemps; mais l'heure de la victoire sonnera, et la Russie sera délivrée...

Le jeune homme faisait effort pour suivre ce discours précipité, haché de soupirs, dont il parut deviner le sens.

— Français pas comme vous, fit-il. Disent : « Fini, fini, Russie! Bolcheviki amis les Allemands. » Et Russes malheureux...

Il haussa les épaules :

— Ça me n'est égal. Révolution finira.

— Soyez-en sûr! — s'écria Priscille, — et croyez que le tsar...

Le jeune homme lui coupa la parole.

— Où est-ce maison? — dit-il, — comme s'il avait hâte de s'en aller.

— A deux pas... Je peux marcher seule, maintenant. Je n'ose pas vous retenir plus longtemps, monsieur... Recevez encore mes remerciements... Dieu qui connaît mes pensées vous bénira... Un jour, vous saurez... Mais je dois vous dire au moins mon nom... Je m'appelle Priscille Séverac, je suis une paysanne, une domestique, l'humble servante de Dieu... Et vous, ne me direz-vous pas votre nom?

— Féodor Ivanovitch.

— Comment?

— Féodor Ivanovitch, — répéta le cordonnier-danseur en tendant la main à Priscille... Je en vais, madame... Adieu... Bonsoir... Pluie tombe trop beaucoup. Rentrez dans maison.

— Et vous?

— Ça me n'est égal.

Il toucha sa casquette militaire et s'en alla, d'un pas souple et balancé.

Au seuil de la maison, Priscille le regardait s'éloigner, sous la pluie, et elle ne s'apercevait pas qu'elle serrait encore dans sa main la lettre écrite par madame Quenelle à une certaine personne qui habitait rue Daru — et dont elle avait oublié l'existence!

XVI

Celui qui m'a envoyé Giorgio Nera pour me conduire et me protéger à Venise, m'a envoyé pour me conduire et me protéger à Paris, ce jeune Russe si remarquable par sa piété — écrivait Priscille, le lendemain du jour mémorable. — *J'éprouve une réelle tristesse à ne pouvoir retracer exactement son nom que je n'ai pu retenir, car cet excellent jeune homme prononce assez mal le français. Et j'accuserais ici ma mauvaise mémoire — qui m'a couverte de confusion devant madame Quenelle — si je n'avais la certitude de retrouver bientôt mon sauveur, lié aux desseins de Dieu sur sa servante. Oui, ce Russe, dont le nom est analogue à Victor, autant que je m'en souvienne, m'aidera, je le sais, à faire* le pas décisif. *Il a été, près de moi, comme l'ange Raphaël auprès du jeune Tobie. C'est par lui, sinon avec lui, que s'accomplira la promesse relative au tsar. Alors, ceux qui pleurent seront consolés, et il n'y aura plus d'églises et de cultes divers, mais une seule église, un seul culte, sur la terre pacifique, l'union de tous les enfants de Dieu, vainqueurs de la Bête, et qui adoreront l'Éternel* en esprit et en vérité.

Et quelques jours plus tard :

15 octobre. — *Sur l'ordre du Maître, j'ai dû changer mes habitudes et le but de ma promenade quotidienne. Il m'a dit : « Tu n'as rien à faire sur l'avenue de Wagram. Ma volonté te ramène désormais dans les environs de l'église russe. Tu ne seras pas obligée d'entrer dans cette église. Il suffira que tu restes à petite distance, afin que* tous *ceux qui passeront dans la rue, pour se rendre à la cérémonie du soir, n'échappent pas à tes yeux. Malgré ta timidité naturelle, tu t'approcheras,* la première, *de celui qui est mon instrument et en qui j'ai mis mes complaisances.*

J'ai obéi. Je me suis tenue près de la grille qui ferme la

cour de l'église. J'ai vu passer beaucoup de gens, mais non point le jeune Russe. Est-il malade? Est-il retenu auprès de cet ami qui partage sa modeste existence? Que ne ferais-je pas pour les secourir?

Il m'est pénible d'ignorer son nom. Son accent, analogue à celui de M. Alexis Pouchkine, le secrétaire de Son Altesse le Grand-Duc, est beaucoup plus marqué et dénature le sens des mots. On devine que ce brave jeune homme n'a pas étudié notre langue. Et comment l'aurait-il fait, étant obligé de gagner sa vie et celle de son compagnon? Je suppose qu'il fréquente peu les Français et se tient, de préférence, parmi ses compatriotes. Quand nous nous retrouverons, je lui offrirai de l'aider, par la simple conversation, à s'exercer dans notre langue, ce qui ne sera pas sans utilité pour lui.

17 octobre. — *La Messagère souffre cruellement lorsqu'elle lit dans les journaux des affirmations offensantes pour le peuple russe* fidèle, *confondu avec une minorité agissante de* traîtres *et de* bandits.

25 octobre. — *Dieu presse la Messagère. « L'heure approche, me dit-il, où tu devras quitter cette maison. Il convient que tu prépares madame Quenelle à l'événement — ignoré de toi — qui entraînera ton départ. Sans rien lui confier de ta mission, explique-lui que tu seras obligée de plier ta tente avant la fin de l'année en cours. »*

30 octobre. — *La Messagère continue d'errer, chaque jour, dans les environs de l'église russe. Elle n'a pas revu son sauveur, mais beaucoup de visages russes lui sont désormais connus, et elle reçoit un grand réconfort de leur voisinage.*

3 novembre. — *Ce matin, madame Quenelle m'a donné une paire de vieilles bottines que j'ai réparées moi-même avec un morceau de cuir et de la colle. Cela m'a fait songer à ce jeune Russe, mon sauveur, qui fait le métier de cordonnier. Je crois* fermement *que je le reverrai bientôt. Il n'est pas revenu à l'église. Peut-être son ami qui paraît être d'une santé délicate a-t-il besoin de sa présence?...*

« *De quoi t'inquiètes-tu? me dit le Maître. Tu sais que je veille sur eux.* Ma main est sur leur maison. *Je t'ai laissé ignorer* son *nom pour que tu le connaisses d'abord en qualité d'*Instrument *et d'*Envoyé. *Pas un cheveu ne tombera de* sa

tête sans ma permission. Cesse donc de te tourmenter toi-même ».

4 novembre. — *Le Maître insiste : « Prépare le message qui sera remis au Tsar par l'intermédiaire du jeune Russe. »*

5 novembre. — *J'ai revu celui que je cherchais! Le Maître nous a menés l'un vers l'autre, comme des enfants que leur Père tient par la main. « Entre dans l'église, me dit-il, et tu trouveras ton guide. » La Messagère est entrée, côte à côte avec une vénérable dame, dans ce lieu magnifique comme le Temple de Salomon. Il était prosterné, en prières. Spectacle bien touchant.*

Après l'office, nous sommes revenus jusque chez madame Quenelle, en parlant de la Russie. Les sentiments de ce jeune homme sont tels que le Maître les avait annoncés. Je ne lui ai point parlé des desseins du Seigneur, mais j'ai vu que son âme serait bientôt prête à recevoir la révélation dans toute sa plénitude.

C'est une maladie de son ami qui l'a retenu si longtemps loin de notre quartier. Je crois que tous deux sont extrêmement pauvres. Que ne puis-je me dépouiller du peu que je possède, en leur faveur!

Dieu qui les a privés du nécessaire leur rendra au centuple les biens perdus.

XVII

Les promeneurs qui s'attardaient au Parc Monceau, par les beaux couchants d'automne, aperçurent quelquefois un couple étrange qui, d'abord, prêtait à sourire et donnait ensuite à penser. Certes, le soldat russe devenu civil, vêtu d'un vieil uniforme sans galons, n'est pas un type exceptionnel dans le Paris d'après guerre où l'on rencontre fréquemment des femmes plus bizarres encore que Priscille Séverac; mais, par leur assemblage, Priscille et Féodor prenaient un caractère fantastique et composaient une énigme vivante que l'on ne pouvait considérer sans étonnement.

D'où venaient ces deux êtres disparates? Quelle sorte de relation existait entre ce jeune hercule blond et cette maigre quinquagénaire à la démarche cassée, aux gestes incertains, à la longue figure jaune sous un chapeau de deuil? Qui eût écouté leur conversation, eût trouvé, dans leurs propos,

la même disparité que dans leur aspect physique. L'un parlait, avec les chantantes modulations des Slaves, un français barbare, sans articles, où les mots avaient des sons et des sens imprévus. L'autre employait ce que les Anglais appellent le « patois de Chanaan », mais sans aucune grandiloquence, à petites phrases courtes et simples.

Depuis qu'elle avait retrouvé le Russe à l'église, Priscille ne vivait plus que pour le revoir. Le temps qui s'écoulait, entre leurs rendez-vous au Parc Monceau, ne se mesurait plus par les heures régulières, par l'alternance des jours et des nuits : c'était une longue rêverie, coupée d'accès fébriles, une attente aussi passionnée que l'attente de l'amour, avec, par moments, cette intensité de désir qui soulève les voyageurs à la fin d'une traversée, lorsque apparaît la terre chérie comme un nuage bleu sur l'horizon. Priscille faisait son travail accoutumé avec une ponctualité automatique, mais son corps seul agissait, son corps seul habitait la maison de madame Quenelle. L'esprit, devançant le jour désiré, vivait toutes les émotions de la rencontre prochaine. Quand arrivait ce jour, Priscille perdait absolument la mémoire de ce qui n'était pas sa mission. Elle laissait l'aiguille piquée dans la toile, la boîte à ouvrage ouverte sur la table, et elle mettait son chapeau et son manteau avec des mains maladroites que le besoin de partir au plus vite faisait trembler.

Féodor Ivanovitch n'était pas toujours bien exact. Il n'avait pas de montre, et ne possédait pas le sens de l'heure. Quand il trouvait Priscille, errant dans l'allée du Parc, en proie à la torture nerveuse de l'espérance, il ne s'excusait même pas. Il disait seulement.

— J'ai plaisir...

Et l'intime satisfaction de son cœur éclairait sa figure puérile.

Il disait aussi :

— Vous, pareille ma maman.

Ce mot de « maman » attendrissait Priscille, mais Féodor se trompait : elle n'était pas une mère pour lui; elle n'était pas une femme, avec les instincts qui viennent de la chair et du sang; elle ne l'aimait ni comme un fils, ni comme un homme. Ils étaient, elle et lui, deux âmes au service

de Dieu, deux âmes qu'unissait une liaison toute spirituelle.

Elle ne pouvait pas lui expliquer cela, et elle prenait, comme il les lui donnait, ses témoignages affectueux, contente de faire du bien à un pauvre garçon sans patrie et sans mère. Elle savait aussi que cette tendresse filiale était un moyen d'action nécessaire pour suppléer aux insuffisances du langage. Féodor subissait le charme de Priscille, comme tant d'autres, — les Bridain, les Pouldu, Giorgio Nera, M. Pouchkine — l'avaient subi, bon gré, mal gré. Il ne semblait pas très étonné que cette pieuse femme lui eût témoigné, spontanément, une affection si chaude et si douce. Ne l'avait-il pas sauvée lorsqu'elle était presque sous les roues d'un tramway! Elle disait que Dieu avait fait un miracle en sa faveur et qu'il en ferait beaucoup d'autres. L'idée du miracle est familière aux primitifs; Féodor Ivanovitch acceptait toutes les interprétations que lui suggérait Priscille, lorsqu'elle parlait de leur première rencontre, de la Russie, d'un sauveur qui viendrait. Tout ce qui était confus, incertain, inachevé, dans cette histoire, ne gênait pas sa raison, car il ne raisonnait guère, et il se résignait, plus facilement que Priscille, à garder en lui, à sentir en elle, quelque chose d'incommunicable.

Elle, cependant, aurait voulu entendre le récit de sa vie, non par vaine curiosité, mais pour y découvrir des correspondances et des « figures », en exerçant son génie prophétique sur le passé. Une conversation logique, en termes précis et clairs, étant impossible, Priscille se contentait de lambeaux qu'elle rajustait malaisément. Elle savait que Féodor Ivanovitch était né du côté des monts Oural; qu'il était fils de pauvres paysans; qu'il avait fait la guerre; qu'il était revenu chez ses parents et s'était caché dans les bois pour échapper aux commissaires bolcheviks; enfin qu'il avait gagné le Caucase et Constantinople « en marchant beaucoup la nuit et presque mourant de pas manger », avec cet ami qui logeait maintenant dans sa maison. Les noms russes qu'il prononçait rendaient ce récit incompréhensible pour Priscille. Elle ne pouvait ni reconstituer, ni placer dans leur cadre et à leur date des événements racontés de cette façon désordonnée et fragmentaire.

Il lui était plus facile de comprendre la vie de Féodor à Paris. Comment il y était arrivé, venant de Constantinople, elle ne le savait pas très bien et tenait ce détail pour secondaire. Dieu l'avait conduit en France comme il avait conduit Priscille en Italie. Rien n'est plus simple. A quoi bon expliquer en détail telles et telles circonstances? Perdu dans l'immense ville, il avait fait métier de débardeur et de déménageur; il avait vendu des fourrures aux terrasses des cafés; et souvent, les poches vides, à jeun depuis le matin, il avait, sans vergogne, demandé l'aumône à des passants qui étaient « ses frères devant bon Dieu ». Enfin, il avait pu s'installer dans une chambre avec son ami. Ils raccommodaient des souliers que leur procurait une œuvre charitable. Et le soir, Féodor allait au théâtre.

Priscille, qui n'avait jamais vu un théâtre, se représentait ce lieu profane comme l'antre de la Bête impure et l'abomination de la désolation. Elle ressentait quelque tristesse à imaginer Féodor Ivanovitch sous la forme d'un baladin! Le jeune homme ne percevait pas cette répugnance. Le théâtre satisfaisait son instinct naturel du rythme et de la couleur. Il dansait comme il aurait bu, avec un goût de sauvage pour l'ivresse et le vertige. Tour à tour, machiniste, choriste, figurant de cinéma, il était engagé, maintenant, dans un music-hall de quartier qui exhibait une troupe russe, « à l'instar des grands ballets »; mais il y tenait un rôle modeste, parce que sa taille et sa corpulence nuisaient à la légèreté de ses pas.

— Je fais paysan, avec chemise rouge et bottes. Jeune fille vient. D'autres paysans vient. Je danse avec les d'autres.

— Où avez-vous appris la danse, monsieur Féodor?

— Dans village, dans régiment. Dimanche, dans caserne, toutes les soldats dansent avec musique du l'accordéon.

Priscille se consolait en pensant aux danses religieuses et guerrières des Israélites.

Un jour, ils étaient assis sur un banc, devant une pelouse d'un vert vif taché de feuilles mortes. Le ciel était limpide et glacé.

Féodor racontait ses peines :

— Théâtre fini. Plus l'argent.

— Comment vivrez-vous? — demanda Priscille.

— Je ferai cordonnerier... Ça me n'est égal! — dit-il en haussant les épaules d'un air insouciant.

Priscille s'accordait avec lui dans un mépris superbe des biens matériels.

— Ayez confiance en Dieu, monsieur Féodor. Il vous aidera, je le sais.

Et elle répéta, par deux fois, avec un ton affirmatif qui surprit le Russe :

— Je le sais, entendez-vous? *Je le sais.*

— Bon Dieu bien loin, — murmura Féodor.

Elle fut scandalisée par ces paroles. Quoi? L'Envoyé proférait une espèce de blasphème, après tant de marques de piété, tant de prosternations et de signes de croix devant les images de l'église?

— Il ne faut pas parler ainsi. C'est très mal. C'est un péché.

— Toute le monde pécheur.

— Justement : il faut que le monde fasse pénitence. Dieu est irrité. Le temps des grandes épreuves va venir pour tous. Les peuples seront broyés comme la paille sous les pieds des chevaux, dans l'aire. Ils seront vannés comme le grain, jusqu'à ce que le vent de la colère divine ait emporté tout ce qui est impur.

Féodor suivait ce discours dont la signification, aperçue vaguement sous les mots compliqués, troublait son âme superstitieuse. Sa volonté de comprendre apparaissait dans ses yeux, pieusement fixés sur Priscille...

Jusqu'à ce jour, elle avait retardé la révélation complète que le pauvre soldat russe n'aurait pas entendue. La Voix qui parlait en elle lui ordonnait d'instruire Féodor patiemment, de l'initier par degrés à la vérité qu'il servait déjà sans la connaître. La différence des langues était l'obstacle, le mur de verre — pas toujours transparent — qui les séparait. Leurs entretiens comportaient des malentendus inévitables quand Priscille et Féodor parlaient de la vie matérielle et quotidienne, cent fois plus graves quand ils touchaient aux idées politiques et religieuses.

— Je sais toutes ces choses, — reprit la Messagère, — comme

je sais, en ce qui vous concerne, que vous et votre ami serez épargnés. Dieu qui vous a déjà sauvés, vous sauvera. Comprenez-vous?

Il inclina la tête.

— Vous avez été bien malheureux, dans la forêt... Vous avez eu faim et soif... Les ennemis vous cherchaient...

— J'étais comme loup... Dormir le jour, marcher la nuit...

— Et votre ami...

— Pareil comme moi... Plus malheureux!... Quand je trouvai, caché dans bois, avec-z-habit paysan, grands cheveux, grande barbe... Il dit : « Tu viens me tuer? » Moi pleurer... jeter sur genoux, dire...

— Dire quoi?...

Un sentiment indéfinissable fit passer comme une onde sur la face enfantine aux grosses pommettes.

— Dire rien! — répondit-il en regardant Priscille par dessous. Soldat perdu comme moi. Nous partir.

Elle eut l'intuition que Féodor se méfiait un peu. Lui qui, dans son jargon, parlait complaisamment de son existence actuelle et surtout de son théâtre, il n'aimait pas parler de cet ami qui vivait avec lui comme un frère.

La délicate Priscille n'eût pas insisté; mais tout à coup, la voix intérieure commanda, et l'obéissance suivit l'ordre, dans un même instant.

— La main du Seigneur s'est étendue sur lui. Son rôle dans l'avenir sera grand. Je le vois, instrument de Dieu, comme moi, comme vous; instrument de la victoire.

Féodor Ivanovitch avait pâli sous son hâle. Il baissa le menton et considéra ses pieds. Puis il proféra quelques mots en russe, mêlés de soupirs.

La main de Priscille Séverac toucha son bras.

— Féodor?

Silence.

— Féodor Ivanovitch, à quoi pensez-vous? Ne sentez-vous pas que la bonté de Dieu vous a choisis — vous, moi... et lui! — pour sauver la malheureuse Russie?

Le ton solennel de Priscille parut émouvoir celui qui fermait son âme comme on ferme, d'un seul coup, un coffre sur un trésor secret.

Il dit, sans regarder Priscille :

— Bien malade...

— Votre ami?

— Trop souffrir... Pauvres connaissent souffrir; tout petits sont malheureux, grands sont malheureux, vieux sont malheureux... Disent : « Ça me n'est égal!... Bon Dieu a voulu comme ça. » C'est habitude de malheur qu'ils ont... Mais quand riche perdre tout, voir famille mourir, méchants hommes les maîtres, riche plus malheureux... Tomber de la chaise, on casse rien! Tomber de toit de la maison, on casse bras, jambes, tête...

Épuisé par ce long discours, il soupira encore et se tut.

— Heureux les pauvres! — dit Priscille.

Elle se recueillit un moment. Des oiseaux s'appelaient pour la nuit, dans les ramures violettes. Une vapeur montait de la pelouse, pénétrait le mince uniforme du Russe et le manteau noir de Priscille. Les passants, plus rares, marchaient plus vite en se dirigeant vers les portes dorées du Parc. On voyait entre les arbres, les lumières des maisons s'allumer une à une.

Priscille Séverac reprit :

— Heureux les pauvres! Plus heureux, les riches devenus pauvres! Celui qui sauvera le monde est pareil à l'homme dont vous parliez tout à l'heure, qui tombe du toit de la maison. Il était le plus élevé de tous; il est le plus bas. Son humiliation est extrême, comme fut sa gloire. Et le monde dit : « Il n'est plus. »

Le Russe, fasciné, regarda Priscille et ne cessa plus de la regarder.

— Féodor Ivanovitch, apprenez la vérité : celui que l'on croit mort, reparaîtra. Le tsar...

Elle baissa la voix :

— Le tsar Nicolas II existe. Je vais vers lui. Il sauvera la Russie et le monde. Et vous aussi, vous allez vers lui, Féodor Ivanovitch. Je le sais.

Féodor était, dans le crépuscule, comme une statue de pierre, impénétrable.

Soudain, il se leva du banc. Sa figure était grise de peur. Il fit quelques pas à reculons, sans détacher ses yeux de Pris-

cille. Puis comme si des fils invisibles venaient de se rompre, brusquement libéré d'elle, il s'enfuit.

XVIII

Elle écrivit, un soir, sur son cahier :

« *Que n'ai-je le don des langues? Que ne puis-je exprimer en russe la pensée de Dieu? Si cette faculté m'avait été donnée, Féodor Ivanovitch aurait compris le bienfait de la révélation que je lui apportais. Il m'aurait écoutée avec joie et reconnaissance.*

Que s'est-il passé dans son esprit? Dès que j'ai prononcé le nom du Tsar, il a manifesté un grand trouble. Et tout à coup, il s'est levé; il est parti, sans un mot... Et depuis, il n'est plus revenu au Parc; il n'est plus revenu à l'église. Chaque jour, je suis allée l'attendre à l'endroit accoutumé. Attente inutile et bien triste.

Lui écrire? Il ne lirait pas ma lettre. Il ne sait pas lire.

Son ami sait *lire. D'après quelques paroles échappées à Féodor, c'est un homme plus instruit et d'une autre condition que son jeune camarade. Il connaît parfaitement le français, puisqu'il donne des leçons à Féodor Ivanovitch. Je présume qu'il a été riche et qu'il a perdu sa famille et ses biens. Ses infirmités le retiennent dans la solitude, et il a, paraît-il, l'absolue volonté de ne recevoir* personne, *pas même* un seul *de ses compatriotes russes.*

J'ai eu l'idée de m'adresser à lui; mais j'ignore son nom. Le Maître me dit : « Attends encore. Je te guide pas à pas. Tu ne vois pas le but, mais il est tout proche. Avant la fin de cette année en cours, tout *sera dévoilé. Qu'importe Féodor Ivanovitch? Il est un instrument que je prends, que je rejette, que je reprendrai, selon mes convenances.* »

18 décembre. — *Jours de grande lassitude physique. Les événements se précipitent. Wrangel accablé par l'Ennemi. Féodor Ivanovitch disparu. O Maître, douterai-je de ta volonté, parce que le fardeau que je porte me semble plus lourd? Non. Ma confiance en* Toi *est inébranlable.*

20 décembre. — *J'ai dit à madame Quenelle que je serais sans doute obligée d'abandonner mon poste dans sa maison. Elle m'a demandé pourquoi et quand je voulais partir. Je lui ai répondu : « Je ne suis pas maîtresse de moi-même. Je ferai selon la volonté de Dieu, qui me conduit. » Cette bonne et généreuse dame a insisté pour me retenir, et, voyant ma fermeté, a montré un regret bien amical de mes modestes services.*

21 décembre. — *Le Maître me presse. Pas un instant de répit. Il me dit : « Hâte-toi! Prépare le message! Tu dois quitter Paris le 31 décembre, mais d'ici là, ta mission sera pleinement accomplie!... » Le 31 décembre... Dans dix jours! J'ai communiqué cette décision du Maître à madame Quenelle. Elle m'a dit :*

« Vous avez sans doute en vue une autre place? »

J'ai répondu non.

Elle m'a dit encore :

« Où irez-vous?

J'ai dit :

« Où Dieu voudra. Je ne sais... ».

Alors, madame Quenelle m'a offert d'augmenter mes gages. Je lui ai expliqué que, mon travail ayant été gêné par l'état de ma santé, Dieu m'interdisait de recevoir une rétribution quelconque pour les dix derniers jours de mon service. Madame Quenelle a dit :

« Comme il vous plaira... Vous êtes une personne à part, ma bonne Priscille. »

Et elle m'a quittée brusquement. Depuis, elle évite d'être seule avec moi.

23 décembre. — *J'éprouve une profonde tristesse en pensant à Féodor Ivanovitch, et le Maître me réconforte :*

« Tu le reverras un jour, me dit-il. Lui et son ami sont liés à toi dans mes desseins. Tu ne comprends pas encore où je te mène. »

24 décembre. — *L'ordre est formel. « Tu iras vers lui dans sa maison, » dit le Maître.*

Je connais son adresse. Rien ne m'est plus facile que d'obéir; rien n'est plus conforme au vœu de mon cœur. Et cependant, cette démarche m'effraie... Je n'ai pas tremblé lorsque je suis partie pour l'Italie. Je suis allée, hardiment, vers Son Altesse

le Grand-Duc. Pourquoi tant d'émotion lorsqu'il s'agit de me présenter chez un homme du peuple, *un pauvre* comme moi?

Le maître affirme que la vérité jaillira de cette rencontre. *Si je savais seulement la langue russe!*

25 décembre. — *J'irai* demain *chez Féodor Ivanovitch. Le message,* renouvelé et complété, *sera terminé cette nuit. Ma fatigue est infinie. Je ploie sous le fardeau, mais mon âme est forte et tranquille.*

XIX

Le tramway s'arrêta et le contrôleur dit à Priscille :

— Descendez là. Suivez la rue à gauche. Tournez à droite. Comptez deux rues et vous y êtes...

Elle remercia l'homme obligeant et resta sur le trottoir, pendant que la voiture s'éloignait.

Était-ce bien Paris, ce quartier si différent de tout ce que Priscille avait connu? Que de villes dans cette ville!

Le ciel gris de pierre, où le vent rabattait des fumées gris de plomb, semblait aussi compact que la masse des bâtisses qui couvraient, sur trois côtés, un immense terrain vague. De l'autre côté, le viaduc du Métropolitain dressait ses arches. Trous mal comblés, bosses galeuses, gravats, tessons, guenilles pourrissantes, lèpres vertes survivant à des jardins, chantiers ébauchés, chaos fétides, ce lieu tenait du dépotoir et du cimetière. Çà et là, des cahutes de chiffonniers. faites de toile goudronnée et de carreaux de plâtre, émergeaient comme des roulottes en détresse. Des écriteaux, fichés sur des pieux, annonçaient des lotissements, et des pistes boueuses, entre des palissades parallèles, dessinaient la forme des voies futures qui avaient déjà leur nom, en lettres blanches, sur des plaques d'émail bleu. Au premier regard, tout cet espace désolé paraissait mort; mais on distinguait bientôt les traces de la vie chétive et sournoise qui le peuplait d'une faune étrange : des chats, des chiens efflanqués rôdant parmi les détritus; des enfants sales jouant avec des chiffons et des boîtes à sardines; trois ou quatre voyous, couchés dans l'herbe, un cheval blanc, dont toutes les côtes saillaient,

une femme, assise au seuil d'une bicoque épluchant des légumes dans un poêlon. Tous ces êtres se confondaient avec les choses, dans une même couleur de misère. La vie semblait froide et raréfiée. Le vent qui emportait tous les bruits donnait l'illusion du silence.

Priscille chercha la rue dont le contrôleur du tramway lui avait parlé! Pouvait-il exister des rues où il n'y a pas de maisons? Perplexe, elle étudia les alentours, et découvrit la plaque indicatrice.

Il lui fallait traverser tout le terrain. Quel voyage!

Elle l'entreprit, appuyée sur son parapluie en guise de bâton, pataugeant dans la boue calcaire qui empâtait ses chaussures. Les voyous, à son passage, levèrent leurs faces blêmes sous les casquettes. Un gamin lui lança une queue de poireau et s'enfuit en ricanant. Un chien jaunâtre sortit d'une des cahutes et courut sur elle avec des abois féroces. Mais la femme noire, au chapeau de crêpe, qui éveillait ainsi la vie hostile du terrain vague, continua de marcher, indifférente, entre les palissades ébréchées.

Elle arriva au bout du terrain et prit vers la droite. Des rues coupaient profondément cette masse de maisons qui limitait l'espace libre. Priscille compta : la première... la seconde... Et elle vérifia le nom inscrit sur la plaque bleue. C'était bien là que demeuraient Féodor Ivanovitch et son ami.

Une rue sinistre, vraiment, bordée de vilaines boutiques, de débits peints en rouge brun, de petits hôtels qui sentaient le crime. Par les fenêtres, Priscille devinait, derrière des rideaux en loques, des chambres hideuses de saleté, où des femmes faisaient la cuisine, où des enfants braillaient, où des édredons écarlates, gonflés sur les lits, donnaient invinciblement l'idée d'une crasse indélébile et d'une invincible vermine.

Dans cette affreuse rue, Priscille Séverac, si propre, si correcte, avec sa robe noire et son chapeau de deuil, avait tout à fait l'air d'une dame, et les indigènes la regardaient beaucoup.

Elle pensait à la pauvreté qu'elle avait connue, austère et douce, et presque riante, dans la campagne charentaise,

ou dans les petites villes provinciales; à la pauvreté qui enrichit l'âme en réduisant les besoins et les désirs du corps, qui ramène à la simplicité primitive et donne tant de prix aux biens que possèdent en commun tous les enfants de Dieu : l'air, le soleil, l'ombre des bois, les fleurs et les fruits sauvages, les bêtes amies, la présence visible et sensible du Seigneur dans la création. Ici, c'était l'enfer des pauvres, l'œuvre de l'homme collaborant avec le démon, l'abîme où pas un reflet divin ne tremble.

Féodor Ivanovitch et son ami — l'inconnu qui avait été riche, l'homme « tombé du toit » — vivaient dans cet enfer!

Seuls, volontairement seuls, parmi le peuple de l'abîme.

Ils ne fréquentaient personne, avait dit Féodor. Ils ne voyaient ni Français, ni Russes. L'ami malade ne sortait jamais de sa chambre. Féodor, pour aller à son théâtre, devait, chaque jour, traverser Paris, à pied. C'était tout un voyage. Il se reposait dans l'église quelquefois, dans le Parc, plus souvent, depuis qu'il connaissait Priscille. Et après le ballet, il refaisait, en sens inverse, le même parcours, des quartiers riches aux quartiers bourgeois, et jusqu'à cette épouvantable ville des pauvres.

« Pourquoi ici et non ailleurs? » — se demanda Priscille. « Hélas! ils n'ont pas eu le choix. Les pharisiens et les princes des prêtres n'accueilleraient pas, dans leurs belles maisons, les publicains et les péagers. Le cœur des riches est si dur qu'ils ne peuvent supporter l'odeur du misérable. »

Elle examina les numéros des portes et vit qu'elle avait dépassé la maison où logeaient les Russes.

Elle revint en arrière et s'arrêta au seuil d'une bâtisse étroite, dont le plâtre noirci se lézardait.

La porte ouverte démasquait un couloir, aux parois peintes en lie de vin, qui sentait l'oignon, le chat et le linge sale.

Priscille s'engagea dans ce couloir et aussitôt une femme s'élança d'une espèce d'antre, en aboyant des mots indistincts.

Priscille salua poliment

— Je prie madame de m'excuser si je la dérange...

— Qu'est-ce que vous voulez? — vociféra la mégère.

— C'est bien ici que demeure monsieur Ivanovitch?

— Comment qu'vous dites?

— Ivanovitch... Féodor...

— Le Russe? Oui, y reste ici. Vous venez pour les souliers?

— Non, madame. Je désire prendre des nouvelles de monsieur Ivanovitch.

— Il n'est pas malade, allez! C'est son copain qui est malade... Lui, y s'en fait pas... Au quatrième, la porte en face...

Priscille ne distinguait pas, dans le noir, la rampe de l'escalier.

— Pas par là!... C'est la cave... Si vous voyez pas clair, faut prendre un lorgnon... Là, vous y êtes.

Et comme Priscille disparaissait dans la sombre spirale glissante, la concierge hurla, d'en bas :

— J' crois bien qu'il est sorti, mais y laisse quelqu'fois la clé sur la porte. Y a pas de sonnette. Vous frapperez.

— Je vous remercie bien, madame, pour le renseignement, — cria Priscille, penchée sur la rampe.

Une réponse assourdie lui parvint :

— Pas d' quoi!

Sur le palier du quatrième étage, Priscille Séverac fit une halte, tout essoufflée et sentant jusque dans sa gorge la palpitation désordonnée de son cœur.

Une clarté blême tombait d'un vitrage. Le palier, carrelé de briques, commandait un corridor obscur. Le robinet d'une prise d'eau laissait choir, toutes les secondes, une goutte qui marquait la fuite du temps, comme une horloge liquide... Tac... tac... tac...

Pas d'autre bruit. Les chambres semblaient inhabitées, à cette heure où les ouvriers sont au travail, et les enfants à l'école.

Il y avait une clé dans la serrure de la porte, en face de l'escalier.

Priscille regarda cette clé et songea que Féodor Ivanovitch devait être absent.

« Il n'est pas allé bien loin. Il va rentrer, puisqu'il n'a pas emporté la clé... Peut-être quelqu'un doit-il venir, « pour les souliers » ... L'ami malade ne peut pas ouvrir la porte... »

Ces pensées se succédaient, comme des images sur un écran, dans l'esprit de Priscille Séverac.

« Si j'entre... Que dira l'ami de Féodor!... Et que lui dirai-je? »

Immobile devant la porte, elle sentait dans tout son être, une répulsion pour cet acte si simple de toucher la clé, d'ouvrir. L'appréhension d'un mauvais accueil suspendait sa volonté. La Messagère de Dieu, la Prophétesse, n'était plus qu'une faible femme, malade de timidité.

Elle eut envie de redescendre la spirale obscure.

Tac... tac... tac... Les gouttes tombaient, et Priscille croyait les recevoir, lourdes comme des larmes de plomb, sur son cœur débile.

Elle appela :

« Maître!... O Maître!... Dirige mes mouvements!... Prends-moi par la main!... Voici que je suis pareille à l'épouse de Loth, changée en statue de sel!... Parle-moi, ô mon Maître! »

Une douceur s'infusa dans ses veines.

« Priscille! dit la voix intérieure... Qu'attends-tu?... C'est le pas décisif... »

Elle frappa du doigt la porte et attendit un signe qui ne vint pas.

Elle frappa encore.

Rien ne répondit, derrière le panneau de bois, mais dans l'âme de Priscille, la voix disait :

« Entre. »

La Messagère fit tourner la clé. La porte s'ouvrit.

Une petite chambre mansardée commandant une autre chambre. Un poêle allumé avec son tuyau de tôle noire. Sur une table, des casseroles, des assiettes, une théière, un pain entamé. Devant la fenêtre, une autre table chargée d'outils. Au mur, pendant à des clous, des chaussures attachées par paires. Un relent de colle et de vieux cuir.

Dans un coin, une veilleuse allumée sur une étagère, devant une icône de cuivre doré; et dans le coin opposé, un programme de théâtre, avec des danseurs rouges, bleus et verts, fixé sur le papier décoloré du mur par une épingle.

Priscille Séverac considérait toutes ces choses.

Elle était comme dédoublée et se regardait agir, avec une lucidité extraordinaire. La voix intérieure se taisait, mais

Priscille la sentait toute prête à parler, et elle n'avait aucunement la sensation de la solitude.

Elle heurta légèrement la table pour avertir celui qui devait être dans la chambre voisine dont la porte n'était qu'à demi fermée. N'entendant rien, elle s'avança jusqu'au seuil de cette chambre.

C'était une mansarde sans cheminée, meublée d'une commode en bois rougi, d'une « toilette » à la glace fendue et d'un petit lit en fer, étroit comme un lit de camp. Un rideau de cretonne obstruait la moitié de la fenêtre, laissant dans l'ombre le lit sur lequel un homme était couché; et dans cette ombre brillait une icône qui représentait une Vierge noire sur fond d'or.

L'homme était habillé, comme Féodor Ivanovitch, d'un ancien uniforme de soldat russe, sans insignes. Son bras levé cachait son visage. Il dormait si profondément que Priscille ne percevait pas le rythme de sa respiration, et son repos avait la majesté de la mort.

Auprès du lit, sur une chaise, une tasse était posée qui avait dû contenir du thé. Le carreau était net et toutes choses en bon ordre, tandis que la chambre précédente offrait un mélange désagréable d'objets divers. Sans doute, Féodor était-il plus attentif au bien-être de son ami qu'au sien propre. Ici, comme là, c'était la pauvreté, mais ici, elle paraissait moins affreuse.

Priscille pensait :

« L'homme tombé du toit... »

Qu'était-il? Un riche, avait dit Féodor. Sans doute, un noble, un seigneur, traqué par les bolcheviks et que le bon soldat avait sauvé. La fraternité du malheur effaçait toutes les différences que la naissance et la fortune avaient mises entre ces deux hommes.

Une compassion tendre et respectueuse retenait Priscille devant l'inconnu qui dormait. Elle éprouvait le même sentiment qu'elle avait connu dans l'église, parmi les exilés en prière. La mansarde n'était-elle pas un lieu sanctifié par la douleur, par la charité, par le dessein du maître qui avait — à leur insu — choisi Féodor Ivanovitch et son compagnon d'infortune?

L'homme endormi fit un mouvement. Son bras glissait, découvrant sa face pâle et paisible.

Il avait des cheveux tout blancs; la moustache et la barbe toutes blanches. Un cerne bleuâtre entourait ses yeux clos dont la paupière inférieure était gonflée. Sa figure détendue dans le sommeil exprimait la bonté, la résignation, une faiblesse tragique, une tristesse infinie.

Figure de martyr survivant au supplice; figure que la mort, une fois, avait touchée et qui gardait, de ce contact, une pâleur aussi terrible que celle de Lazare, lorsqu'il apparut à ses amis, hors de ses bandelettes déroulées.

Et Priscille reconnut celui qu'elle avait tant cherché, à travers le monde.

XX

Elle ne sut jamais combien de temps elle était restée dans cette chambre, les yeux fixés sur le « Tsar » qui dormait toujours. De ce qui se passa en elle, pendant qu'elle le contemplait, de cette extase silencieuse qui la tint comme endormie ou morte, elle ne garda qu'un souvenir indéfinissable.

Elle dit, plus tard :

« Je fus ravie au ciel, comme Élie et Jean. Pour expliquer la béatitude de ce moment, il n'y a pas de mots dans le langage des hommes. »

Un pas, dans la chambre voisine, la fit trembler tout à coup. Elle recula et se mit en travers de la porte, pour protéger de son corps, l' « Homme du conseil de Dieu ».

Un petit garçon au nez pointu, à la peau tachée de son, avait tourné la clé dans la serrure. Il entrait, sans façons.

En apercevant Priscille Séverac, il demanda :

— Les souliers sont-ils prêts?

Priscille ferma la porte de la « chambre impériale. »

— Que dites-vous, mon petit ami?

— Je viens chercher les souliers de papa. Le Russe avait dit qu'ils seraient prêts.

— Je ne suis pas au courant...

— Où qu'il est, le Russe?

Les yeux fureteurs du gamin arrêtèrent leur regard sur la porte fermée

— Il est sorti, — dit Priscille. — Vous reviendrez ce soir.

— Je peux attendre.

— Non, non, — fit-elle, précipitamment. — Personne ne doit rester ici.

— Vous y restez bien.

— Non, non! Je m'en vais!... Descendez avec moi...

Elle était obsédée par cette idée : « *Personne* ne doit pénétrer dans la chambre. »

L'éclat de ses yeux dut inquiéter le petit garçon. Il la suivit, quand elle sortit sur le palier.

— Pourquoi vous emportez la clé?

— La concierge la remettra tout à l'heure à monsieur Féodor. Il ne faut pas qu'on dérange le monsieur qui est malade.

Avec l'enfant, elle descendit la spirale sombre de l'escalier et retrouva la concierge hargneuse.

— Monsieur Féodor n'est pas rentré, dit-elle. Vous serez bien bonne de lui dire que Priscille Séverac est venue.

— Pri..?

— Priscille Séverac. C'est mon nom. Monsieur Féodor me connaît bien... Voici la clé que j'ai prise sur la porte...

— A cause du gosse? Vous avez bien fait. Il veut tout le temps aller chez le Russe, c'est curieux comme une pie... Et l'autre, qui est malade, celui qui ne sort jamais, va-t-il mieux?

— Il dort. Il ne s'est pas réveillé, — dit Priscille.

Elle se hâta de partir, pour éviter les questions de la concierge.

La rue... Les gens qui passent et qui ne savent rien... Le grand ciel gris sur le terrain coupé de palissades... le viaduc du métropolitain... Paris, dans le brouillard, là-bas... Oh! qu'ils sont beaux, parmi les gravats du sol infâme, qu'ils sont beaux, les pieds de la Messagère!

« J'exulterai comme Débora! Je chanterai comme Siméon. Loué, loué soit le Seigneur, l'Éternel, celui qui a fait alliance avec son peuple et qui a rempli toutes ses promesses! »

Elle va, si légère qu'il lui semble voler, la poitrine gonflée d'une sainte allégresse. Elle a envie de clamer sa victoire, de se prosterner, de sangloter; mais ses jambes rajeunies l'emportent. Elle va... elle va...

Le tramway...

Montera-t-elle dans cette voiture? S'éloignera-t-elle de la maison élue? Il le faut, hélas! Mais Priscille sait qu'elle reviendra. Elle monte, et s'assied, la face tournée vers la vitre...

La masse des maisons ouvrières, là-bas... La rue où est *sa* maison...

Tout s'éloigne. Tout s'évanouit.

« Pourquoi, mon Dieu, pourquoi suis-je partie? » gémit tout bas la Messagère.

Et, revenue chez madame Quenelle, dans le cadre familier de sa vie, ayant posé chapeau et manteau et repris son tablier blanc, elle répète encore :

« Pourquoi?... Pourquoi?... »

Elle marche à travers la lingerie, s'arrête soudain, marche encore, regarde fixement sans les voir, la fenêtre ou la cheminée, et tâche d'user l'excitation de ses nerfs, jusqu'à ce qu'elle tombe sur son lit, comme un tas de vêtements vides.

La voix lui parla, toute la nuit, et le lendemain, ce fut l'inévitable dépression nerveuse, la brisure des os, le tremblement des mains, les larmes.

Priscille fit l'effort de se lever, mais à peine vêtue, elle se courba, comme si elle portait un fardeau sur les reins, et force lui fut de rester couchée. Madame Quenelle vint la voir.

— Vous avez pris froid, hier? Vous avez la fièvre, ma bonne Priscille.

— Oh! que Madame ne s'inquiète pas! J'ai eu souvent de ces petites crises, après des émotions ou des fatigues. Demain je serai sur pied.

— Prenez au moins ce cachet de quinine...

— Madame voudra bien m'excuser : je ne dois prendre aucun remède.

— Qui vous en empêche? Un médecin?

— Je n'ai rien à faire avec les médecins. C'est à Dieu de me guérir. Puisqu'il m'emploie, qu'il me guérisse!

— Cependant...

— Je remercie Madame pour le cachet. Si Madame veut bien me permettre de reposer, ce léger malaise se dissipera facilement.

— Mais vous ne serez pas en état de partir le 31!...

Priscille eut un sourire mystérieux.

— Je partirai *précisément* le 31 décembre, et Madame pourra connaître alors les raisons de mon départ, qui sont graves, mais consolantes et fortifiantes pour les âmes fidèles... En vérité, je le dis à Madame, nous vivons des jours solennels.

Elle reposa, dans l'oreiller, sa tête au petit chignon gris, aux yeux luisants, et le sourire extatique demeura sur sa bouche entr'ouverte.

Madame Quenelle alla dire à sa fille :

« Je crois que notre brave lingère est un peu... »

Et elle se frappait le crâne.

Cette journée passée au lit, dans la quiétude, parut trop courte à Priscille Séverac. Dispensée d'agir, de parler, de manger, elle eut le doux sentiment de n'être plus qu'une âme.

Elle était heureuse d'un bonheur tranquille, après la joie exultante de la veille; et elle n'avait aucun étonnement, puisqu'elle n'avait jamais douté de la parole de Dieu. Peut-on s'étonner que la promesse du Tout-Puissant soit accomplie? Le Maître avait dit :

« Tu rencontreras le Tsar, dans l'abaissement et l'humiliation. »

Priscille l'avait rencontré, sous l'aspect d'un pauvre vieil ouvrier, et dans quelle misérable chambre!

Le Maître avait dit :

« Ta mission sera remplie avant la fin de l'année en cours. »

Et la révélation s'était faite le 26 décembre!

L'événement miraculeux — qui eût plongé le monde dans la stupeur et la crainte, si le monde avait pu le connaître! — était aussi simple, pour la Messagère, aussi fatal que le mouvement prévu de la marée ou les phases de la lune.

Priscille Séverac, qui ne vivait pas sur le même plan que les autres humains, ne concevait pas l'extraordinaire. Puisque tout est possible à Dieu, l'homme doit accepter, avec simplicité, tout ce qui vient de lui. La surprise, devant l'action divine, c'est une forme du doute.

Et c'était justement parce qu'elle n'éprouvait aucune surprise que le bonheur de Priscille était si doux. Elle le savourait, comme la récompense attendue après quarante années de confiance intrépide; et, songeant à ces temps terribles qui allaient venir pour la chrétienté, avant le triomphe de l'Agneau, elle s'accordait un jour de repos dans la joie sainte.

Elle, qui vivait tournée vers l'avenir et ne regardait jamais en arrière, elle se plaisait, maintenant, à considérer l'œuvre de Dieu dans sa vie passée. Partout, apparaissaient éclatantes les marques de la prédestination prophétique! Nourrie de la Parole divine, l'enfant élue avait reçu le baptême de la douleur, et le baiser du charbon ardent qui toucha les lèvres d'Isaïe. Au creuset de la souffrance physique, sur l'enclume de la pauvreté, le plomb de sa nature humaine et pécheresse s'était changé en or pur. Elle n'en avait point d'orgueil. Priscille Séverac, en elle-même, n'était qu'un vermisseau chétif. S'il avait plu à l'Éternel de la choisir comme un instrument et de se glorifier par elle, ce n'était pas qu'elle fût meilleure que les autres...

Elle revit la maison de Samuel Séverac, l'assemblée du soir dans la grande salle éclairée par le foyer brûlant, le père lisant à voix haute les visions d'Ezéchiel ou les plaintes de Jérémie; elle revit le pâturage et les moutons paissant, les femmes à la fontaine, les anciens du village assis au seuil des chaumières, tout ce qui représentait, pour la petite Priscille, les vivantes illustrations du Livre. Plus tard, elle avait compris que « le Seigneur, l'Éternel, le Sabaoth des Armées », est un Dieu jaloux, dont la colère plane sur le monde comme un ciel noir chargé de foudre. Elle avait annoncé, sur le mode véhément des vieux Prophètes, la nouvelle tribulation qui allait venir pour « Jacob », mais, sous les fureurs de la Sibylle, persistaient les impressions tendres reçues dans la première enfance, cette fleur de poésie biblique que n'avait pu sécher le souffle brûlant de l'Esprit.

Elle se rappelait aussi comment elle avait eu la révélation de son destin, lorsque de grands maux l'affligeaient et que les médecins — race incrédule! — épiaient les moindres mouvements de son âme. Elle se rappelait toutes les maisons où elle était entrée « comme Israël dans la maison de servitude » et les maîtres qui l'avaient aimée et ceux qui l'avaient méconnue.

Elle avait rendu l'amitié pour l'amitié et l'indulgence pour le mépris. Les bons n'avaient pu la retenir auprès d'eux; les méchants n'avaient pu la faire dévier de sa route, quand le Maître la poussait en avant.

Elle atteignait enfin le but de son dur voyage. Elle entrevoyait une existence nouvelle, qui ne serait pas sans souffrances et sans périls, mais qu'elle vivrait avec l'Élu du Seigneur et dans son ombre. Elle servirait le Tsar proscrit comme Féodor Ivanovitch le servait. Jusqu'au jour désigné pour le grand combat contre la Bête, tous trois s'abriteraient dans les ténèbres des bas-fonds de Babylone, où le couteau des bolcheviks ne saurait pas les atteindre. Combien admirable était la sagesse du Maître! Il avait sauvé le Tsar, par un moyen encore inconnu de Priscille, lors du massacre d'Ekaterinbourg — peut-être avec l'aide de quelque soldat ou de quelque paysan. — Il l'avait protégé contre les fauves, dans la forêt; il avait dirigé vers lui Féodor Ivanovitch, qui, reconnaissant l'Empereur, s'était jeté à genoux... Plus tard, par les soins du Maître, le Tsar et le soldat, devenus frères dans le même danger, avaient pu sortir de Russie et gagner la France. Pourquoi Nicolas II n'avait-il pas déclaré sa présence à sa famille éparse dans les cours d'Angleterre et de Danemark? Pourquoi laissait-il dans le deuil sa mère, sa sœur, ses amis, ses sujets fidèles? Pourquoi cette misère et cet abaissement? — Parce que, pour mériter la victoire, il devait passer par la voie de l'humiliation, afin de sortir, pur, de la mort apparente.

Quand il aurait vaincu la Bête et ramené le règne de la paix, le Tsar, conquis à la vraie foi, voudrait sans doute garder auprès de lui la Messagère. Mais Priscille Séverac, devenue bien vieille et bien cassée, n'accepterait de lui qu'une petite maison, dans un village; et elle mourrait, comme elle était née — paysanne.

Ainsi, la prophétie s'accomplirait.

Cependant, la tâche de Priscille était tracée quotidiennement. Hier, elle avait découvert le refuge du Tsar. Demain, elle retournerait vers l'Empereur et remettrait, en ses propres mains, le message.

Ce message qui contenait toute l'histoire de Priscille, toute l'explication du « plan de Dieu », avec les ordres directs du maître pour l' « Homme de son conseil », était préparé depuis longtemps. Priscille l'avait emporté en Italie. Elle en avait fait une copie destinée au Grand-Duc, et l'original, sans cesse remanié et complété, avait maintenant sa forme définitive. Priscille le serrait dans la vieille Bible noire, avec le portrait de Nicolas II.

La nuit passa, sans que Priscille pût dormir, et le lendemain matin, elle tenta vainement de se tenir sur ses jambes. Il lui fallut se recoucher. Madame Quenelle voulait appeler un médecin. Par complaisance pour sa maîtresse, et pour éviter la visite du docteur, Priscille accepta le cachet de quinine et les tisanes qu'on lui imposa.

La voix qui parlait en elle l'exhortait à la patience.

« Pourquoi te troubles-tu? Rien n'arrive que je n'aie décidé, dans ma sagesse suprême. Ce que tu appelles un mal, peut être un bien. Ma volonté est que tu te reposes. Demain, tu seras guérie, et tu porteras ton message au Tsar. »

Elle dormit tranquillement cette nuit-là.

Et le jour suivant, qui était le 29 décembre, elle s'éveilla avec une sensation délicieuse de rajeunissement. Ses jambes étaient souples. Son sang courait, chaud et vif. Son intelligence avait une lucidité singulière.

Elle prit le message dans la Bible noire et elle contempla, avec une tendresse respectueuse, le portrait du Tsar encadré de petits rubans tricolores, heureuse de reconnaître tous les traits du visage auguste, malgré la décoloration des cheveux. Au-dessous de l'image, elle inscrivit la date de la rencontre.

Après le déjeuner de midi, elle demanda, par déférence, à madame Quenelle la permission de sortir, et elle refit, à travers la ville indifférente, le trajet compliqué qu'elle avait fait une seule fois.

Un vent aigu sifflait sur le terrain vague où les palissades

vibraient. Il glaçait les membres de Priscille, sous ses vêtements trop minces, mais l'Illuminée, insensible au froid, s'en allait comme Moïse vers le Thabor. Le message, caché dans sa poitrine, la réchauffait comme une chose vivante.

Elle retrouva la rue sinistre, la maison au crépi lézardé, et le corridor qui sentait le chat et l'oignon. Sans hésiter, elle commença de monter l'escalier obscur. Elle pensait :

« Féodor Ivanovitch lui a sûrement parlé de moi. Ils savent que je suis venue. Ils m'attendent... »

Une voix cria d'en bas :

— Hé!... Dites donc!... Où allez-vous?

— Je vais chez... chez monsieur Ivanovitch.

— Descendez un peu... Faut que je vous cause.

La concierge glapissante, au bas des marches, faisait des gestes de rappel.

Priscille descendit à regret.

— Ne me reconnaissez-vous pas? — dit-elle. — Je suis la personne qui est venue l'autre jour... Priscille Séverac... Je vous ai dit mon nom.

— Je vous remets bien... Vous êtes venue le jour que le grand blond était sorti, et vous m'avez remis la clé, rapport à un gosse qui voulait entrer chez les Russes. J'ai dit à l'Ivanovitch, que vous étiez venue... et votre nom... et l'histoire de la clé, et tout...

— Et que je reviendrais?

— Et que vous reviendriez. Il a eu un peu de mal à comprendre, parce qu'il n'est pas fort sur le français; mais je sais lui parler. J'ai l'habitude de son patois... Eh bien, ma petite dame, il n'a pas eu l'air enchanté de votre visite.

— Comment?

— Il ne m'a pas confié ses sentiments. C'est une idée que j'ai eue, à voir sa tête... C'est-il pour ça ou pour autre chose, je l'ignore, mais hier, les oiseaux ont déniché...

— Pardon, madame, je ne saisis pas....

— Ils sont partis! — cria la femme. Ils ont déménagé, le blond et le vieux qui est malade... Déménagé, c'est une façon de dire, puisqu'ils étaient en garni, et qu'ils n'avaient, à eux, que leurs habits, leurs outils de travail et leurs bonnes Vierges dorées...

— Et... où sont-ils maintenant? demanda Priscille défaillante.

— Si vous croyez qu'ils m'ont laissé leur adresse!... Ils avaient payé leur mois : ils étaient libres de s'en aller... Je ne les regrette pas... C'étaient des gens bien tranquilles... Mais ces étrangers, on ne sait jamais d'où ça vient et où ça va... Dans le quartier, on commençait à parler d'eux. On les appelait les bolcheviks, parce qu'ils sont Russes...

XXI

Pendant deux jours, Priscille Séverac erra dans la cité des pauvres, parmi le peuple de l'abîme.

Les maisons qu'emplit une populace sordide, la virent passer, maigre et pâle, le dos courbé. Les lanternes rouges des hôtels borgnes, le reflet livide des bars éclairés à l'acétylène, colorèrent fantastiquement ce fantôme noir qui allait, coudoyant le meurtre et la prostitution et regardant l'invisible. Les gens ricanaient à son passage; mais quand ils l'approchaient, tous faisaient silence; ils s'interrogeaient, du regard, les uns les autres — et personne ne risquait un geste offensant.

Elle chercha le « Tsar » disparu, poussée par des impulsions irrésistibles, sûre de le retrouver, et n'essayant même pas de s'expliquer, par des raisons « humaines », la fuite imprévue des deux Russes. Elle ne disait pas : « Une ressemblance a pu m'abuser. L'ami de Féodor n'est peut-être pas le Tsar, mais un homme qui se cache et que ma visite intempestive a effrayé, comme Féodor s'est effrayé de mes paroles... Et d'ailleurs, si l'homme endormi est véritablement Nicolas II, l'idée que sa retraite est découverte et sa personnalité dévoilée, cette idée seule l'obligeait à fuir... Pourquoi aurait-il confiance dans une femme inconnue, qui peut être une espionne sous le masque de la sainteté?... » Ces hypothèses troublantes ne venaient pas à l'esprit de la Messagère. Elle n'admettait pas la possibilité d'une erreur, et d'un mystère qui resterait à jamais impénétrable.

Le soir du deuxième jour, la voix qui parlait en elle, commanda :

« Rentre chez madame Quenelle et fais tes préparatifs de départ. Je t'accorde une trêve pour reposer ton corps et ton âme. Ce qui te paraît inexplicable sera parfaitement expliqué, au jour choisi par moi. Ne possèdes-tu pas maintenant le gage matériel de ma fidélité à mes promesses? N'as-tu pas vu le Tsar, de tes yeux? La première partie de ta mission est terminée. La seconde — qui doit aboutir à la remise du message — commencera bientôt. L'avenir n'appartient qu'à moi. Sache donc vivre au jour le jour et sois persuadée que tout est bien. »

Priscille répondit en son cœur :

« Tout est bien, ô mon Maître! »

Le 31 décembre, elle fit ses adieux aux dames Quenelle. Les domestiques, ses compagnes, pleuraient de la voir partir. Elles avaient fini par aimer cette créature incompréhensible. Toujours prête à se sacrifier pour les autres, elle se fût volontiers nourrie des restes de leur table, et elle eût fait leur travail pour les soulager

— Revenez-nous vite, Priscille!

— Si Dieu veut que je revienne ici, lui-même m'y conduira.

— Quelqu'un vous attend?

— Personne.

— Où irez-vous donc?

— Chez le premier venu. Au village, on me connaît. Toutes les portes s'ouvriront pour moi.

— Attendez encore un jour. Nous fêterons ensemble le premier de l'an.

— Je ne suis pas libre d'attendre ou de partir.

— Nous vous accompagnerons à la gare.

— Inutile. Je dois m'en aller seule. Ma valise n'est pas bien lourde, et sur le boulevard, je prendrai le tramway.

Elle alla dans la lingerie chercher son bagage. La valise n'était pas encore fermée. Entre les vêtements bien pliés, il y avait, dans une enveloppe de papier brun, le cher trésor de Priscille : la Bible, les cahiers manuscrits, le portrait du Tsar.

La Messagère se mit à rêver, un instant. Elle pensait au

soir de son arrivée chez les Bridain, à son départ pour Venise, à tous ces voyages qu'elle avait faits et ferait encore... Elle n'était ni déçue, ni découragée, un peu mélancolique seulement, car la chair est faible.

Déjà les événements prenaient un sens nouveau et favorable. La voix suggérait les interprétations qui rassuraient la conscience de Priscille et qui fortifiaient sa foi. Dieu lui avait montré le Tsar, comme à Moïse la terre de Chanaan. Loué à jamais soit l'Éternel!

— Mais je le sais : *moi*, j'entrerai dans la Terre promise, et j'en cueillerai les fruits.

Elle ferma sa valise, arrangea son chapeau de crêpe sur ses cheveux gris et s'habilla d'un vieux manteau trop large, présent de madame Quenelle. Son porte-monnaie contenait cinquante-cinq francs.

— Je dépenserai bien cinquante francs pour mon voyage. Il me restera cinq francs lorsque j'arriverai à Aubeterre. C'est parfait.

Elle embrassa la cuisinière et la femme de chambre qui voulurent descendre avec elle jusqu'au seuil du vestibule. Le temps s'était adouci. Une foule bruyante se répandait devant les boutiques violemment éclairées. Le ciel bas, recevant la réverbération des feux de Paris, semblait une énorme fumée rougeâtre, étalée sur un volcan.

Priscille regarda cette lueur d'incendie, et elle pensa aux Sept Anges qui tiennent des trompettes d'or. Quand la première trompette retentirait parmi les tonnerres et les fulgurations, la Messagère reviendrait dans la grande ville avec « l'Homme du Conseil de Dieu ».

— Au revoir, Priscille! — dirent ses compagnes.

Elle leur sourit, détourna la tête, et s'en alla, heurtée par les passants, avec son vieux parapluie de coton noir et sa petite valise brune.

MARCELLE TINAYRE

MARGUERITE DE VALOIS

REINE DE NAVARRE, EN GASCOGNE[1]

(Septembre 1578-Février 1582)

La Cour de Navarre, au sortir de Montauban, se dirigea vers Nérac. La reine, sa belle-sœur, Catherine de Bourbon, et leur suite, descendirent la Garonne de Moissac à Agen en six bateaux. Le roi de Navarre avec sa troupe suivait à cheval. Les registres de ses comptes portent qu'il a fait payer demi-teston au batelier, « qui passa la rivière à dix-huit ou vingt chevaux, et un écu sol à une troupe de mariniers », qui, pour le divertir, dansèrent sur le rivage. Le 7 août, dames et gentilshommes étaient réunis à Nérac où ils devaient demeurer longtemps.

Le château était une ancienne forteresse quadrangulaire, flanquée aux quatre coins de tours rondes, entourée de douves profondes et accessible à l'ouest par un pont-levis qu'encadraient deux tours plus petites. Tout autour d'une large cour centrale s'alignaient les ailes de l'édifice, que les d'Albret, dès la fin du XVe siècle, avaient commencé à démolir, pour transformer cette maussade demeure féodale en palais de la Renaissance et l'adapter aux besoins et aux goûts d'une vie nouvelle. L'aile septentrionale est seule encore debout avec sa façade

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1922.

en plein midi, où se découpe tout en haut, sous la corniche du toit, une loggia à l'italienne, dont la colonnade aux chapiteaux finement ouvragés et aux fûts décorés de spires porte des arceaux surbaissés. La Baïse aux eaux maigres, mais claires, contournait le château au sud et à l'est et séparait le jardin du Roi, planté de lauriers et de cyprès, du parc ou, comme on dit, la Garenne, où Marguerite fit tracer, au bord de la rivière, des promenades.

A l'intérieur, de belles tapisseries apportées de Pau masquaient la nudité des murs et animaient les salles et les chambres.

Ce fut en cette demeure princière que la reine de Navarre passa les quelques mois les plus brillants de son règne. Réconciliée avec son mari par ses bons services à Eauze et par les bons offices de Turenne, elle y vécut avec lui en des rapports si amicaux qu'il ne reconnaissait plus pour siens certains mots que le chancelier Pibrac pensait avoir entendus et reçus de sa bouche pour les redire à la reine. Après tant de déplacements et de chevauchées, elle peut, en ce retour de confiance qu'elle s'imaginait durable, s'abandonner à ses goûts de luxe, de représentation et de magnificence. Elle dépense pour les satisfaire plus que ses revenus ; elle emprunte à Pibrac, qui secrètement l'adore, ou sur sa garantie, environ 105 000 livres et elle en est réduite, pour payer ses créanciers, à vendre la maison qu'Henri III lui a donnée à Paris. Elle a les vertus royales et ruineuses de tous ces Valois-Médicis et leur appétit de grandeur et de plaisir.

Elle entretient de ses deniers une Cour telle que la pauvre Navarre n'en connut jamais, plus nombreuse que celle de la première Marguerite, sœur de François Ier, et qui n'a rien de l'austérité de celle de Jeanne d'Albret. Sa suite de trente-trois dames et filles d'honneur s'était encore accrue de l'entourage de Catherine de Navarre, sa belle-sœur. Tous les jours, ce sont bals, concerts ou spectacles.

Elle a ses musiciens ordinaires : deux joueurs de luth, un joueur de musette, trois autres exécutants, six violons, à qui se joignent à l'occasion les violons de la ville de Condom requis à cette fin, sans oublier les chantres de sa chapelle. Le roi de Navarre a un joueur de farces attitré, Nicolas Léon.

Il appelle ou retient au passage les troupes ambulantes de comédiens italiens, et par exemple celle de Massimiano Milanino et Scotiveli qu'il a fait venir pour distraire la reine mère et sa femme, et une autre de Paul de Padoue, qui joue devant lui plusieurs comédies.

La jouissance de ces plaisirs inconnus ou retrouvés, la vue de tant de femmes, dont beaucoup étaient jeunes et belles, et de celle surtout qui les effaçait toutes, étant, c'est le froid Montaigne qui parle, de « ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez qu'on voit parfois reluire comme des astres soubz un voile corporel et terrestre », tant de perfections admirées, et le charme ressenti en passant au hasard des rencontres, maintenant offert et savouré tous les jours, achevaient d'amollir les capitaines et les gentilshommes du roi de Navarre. Ils se montraient « aussi honnestes gens que les plus galants » que la reine eût vus à la Cour de France, « et n'y avait, continue-t-elle, rien à regretter en eux sinon qu'ils estoient huguenots ». Les passions qui avaient déchiré le pays avaient fait place à d'autres. « De cette diversité de religion, il ne s'en oyoit point parler, le roy mon mari et madame la princesse sa sœur allants d'un costé au presche et moy et mon train à la messe, en une chappelle qui est dans le parc ; d'où comme je sortois, nous nous rassemblions pour nous aller promener ensemble, ou en un tres beau jardin qui a des allées de lauriers et de cyprès fort longues, ou dans le parc que j'avois faict faire, en des allées de trois mille pas qui sont au long de la rivière ; et le reste de la journée se passoit en toutes sortes d'honnestes plaisirs, le bal se tenant d'ordinaire l'apres-disnée et le soir. »

Tout n'était pas innocent en cette idylle ou du moins ne le resta pas longtemps. Henri de Bourbon en était encore avec Fosseuse aux petits soins, la première étape du voyage au royaume du Tendre. Il contribuait en dons de confitures de Gênes, « d'abricots et de poires de safran apportées de Tours », de pâtes d'Italie, de boîtes de dragées, aux collations des filles d'honneur, mais il privilégiait de massepains, dont il semble qu'elle fut très friande, sa toute mignonne favorite platonique. Il faisait verser à son père, Pierre de Montmorency, baron de Fosseuse, une somme de

cent quatorze écus « pour certaines bonnes et justes raisons ». Hé ! oui.

A la Cour de Nérac il ne se parlait que d'amour. Sully, lui-même, le grave Sully avait, dit-il, « une maistresse comme tous les autres ». Mais que veut-il dire par là, ce mot au XVIe siècle désignant plutôt une dame qu'on servait en tout respect et tout honneur. Aussi n'est-on pas obligé d'entendre le passage si connu de d'Aubigné au sens méchant qu'il y met : « La reine de Navarre apprit au roi son mari qu'un cavalier estoit sans âme quand il estoit sans amour et l'exercice qu'elle en faisoit n'estoit nullement caché, voulant par là que la publique profession sentist quelque vertu et que le secret fust la marque du vice. » L'amour, inspirateur des hautes pensées et des nobles sentiments, c'est la thèse même du Banquet qu'elle lisait dans le commentaire de Marsile Ficin, traduit par Guy Le Fèvre de la Boderie, sous le titre de *l'Honneste Amour*, et qu'il lui avait dédié (1578). Ce livre qui est une adaptation aux idées chrétiennes d'un dialogue de Platon, elle l'a pratiqué et goûté jusqu'à s'en assimiler l'essence et à en copier presque textuellement des passages. Il représente l'idéal d'amour pur rêvé par Marguerite, et où elle n'a pas atteint ou pu se maintenir, tirée en bas par la partie matérielle de sa nature ou, comme elle aimerait à le faire croire, par les sollicitations grossières des âmes auxquelles la sienne s'appariait. Mais il lui resta de ce commerce même indirect avec l'esprit le plus élevé du monde antique et de cette conception, encore spiritualisée par l'interprétation chrétienne, une hauteur de sentiment, des aspirations et une attitude morale qui contrastent avec les abandons de sa vie passionnelle. Cette grande amoureuse est l'un des écrivains les plus chastes du XVIe siècle. Même dans les déclarations les plus ardentes de sa correspondance et dans la seule page sensuelle qu'elle ait écrite, — si, comme il est probable, *la Ruelle mal assortie* est son œuvre, — il n'y a pas un mot qui choque la pudeur et, qui, pour traduire le trouble du corps, ne soit du langage de l'âme. Ce souci des bienséances féminines qu'elle tenait de sa mère, ennemie des « lascivetés » a été fortifié encore par ce traité de *l'Honneste Amour*, qui a donné à l'usage du monde et à l'exemple maternel le support

d'une doctrine. En son autobiographie, où la peinture des sensations s'offrait comme d'elle-même, et avec abondance, elle n'a jamais voulu exprimer que les sentiments avec une telle recherche de décence et un tel éloignement de ce qui n'est ni noble, ni délicat, ni incorporel, si l'on peut dire, qu'elle mérite d'être regardée comme la première en date des Précieuses.

Son mari avait l'habitude en ses passions de brûler les étapes « à la soldade ». Que cette platonicienne se soit avisée de faire son éducation sentimentale et de lui apprendre les délicatesses de l'art d'aimer, il n'y a pas de quoi surprendre ; toujours elle aima à s'instruire et à instruire. Mais il n'était pas facile de transformer en héros de roman ce Béarnais, gaillard en ses propos, peu recherché en sa parure, impatient en ses plaisirs et qui ne savait « faire deux choses : tenir gravité et lire ». Cependant avec Fosseuse, du moins tant qu'elle fut toute jeune, il se résigna au rôle de soupirant. Marguerite avait, elle aussi, un ou plusieurs serviteurs.

Il est difficile d'imaginer des époux plus accommodants. Ils avaient dès les premiers temps de leur mariage constaté leur incompatibilité d'humeur et s'étaient accordés à vivre sous un régime de tolérance réciproque, elle, dévouée aux intérêts et complaisante aux passions de son mari, lui, indifférent au plaisir qu'elle prenait ailleurs. La seule différence qu'il y eût dans leur conduite, c'est qu'elle, par souci de sa réputation et des convenances, expliquait les liaisons, dont elle ne se cachait pas, comme la pratique avouable d'une « honneste liberté » en une Cour mondaine, tandis que lui se prévalait de ses bonnes fortunes et allait tout d'abord les raconter à sa femme.

Autrefois, à la Cour de France, quand il avait commencé à s'amouracher de Charlotte de Sauve, il avait parlé de cette « phantaisie » à Marguerite, et, dit-elle, — ce qui ouvre un jour singulier sur sa conception de la vie conjugale — « aussi librement qu'à une sœur, cognoissant bien que je n'en estois aucunement jalouse, ne désirant que son contentement ». Le malheur voulut qu'il se laissa persuader par sa maîtresse qu'elle l'était. Erreur bien excusable sans doute : « Nous croyons aisément ce qui nous est dit par personnes que nous aymons », mais qui lui avait fait ce grand tort de l'éloigner

de « la bonne grâce » de cet amant trop crédule, « par la privation de la franchise de quoy il avait jusques alors usé avec moy », et de susciter sa « mesfiance », qui « privant de la familiarité est le principe de la haine ». C'est tout le regret qu'elle a de la première en date de ses infidélités majeures.

Des diverses favorites qu'il eut en Gascogne pendant son séjour, elle ne dit jamais de mal à moins que celles-ci ne lui en fassent. Elle avait tenté de le reprendre et peut-être eut-elle une déception d'amour-propre de n'y avoir pas réussi. Mais elle en prit vite son parti. Elle nomme Dayelle, et c'est tout, et si elle en veut à Rebours, c'est d'être une « fille malicieuse », qui ne l'aimoit point » et, qui, comme auparavant madame de Sauve, lui faisait « tous les plus mauvais offices qu'elle pouvoit ». Elle se dit heureuse, que, durant la maladie de cette maîtresse, son mari se soit attaché à Fosseuse, « qui estoit plus belle et pour lors enfant et toute bonne ». Comment n'a-t-elle pas craint de laisser cette mignonne en proie à un homme dont elle savait le tempérament exigeant ou, si elle se doutait du danger, à quel rôle se prêtait-elle? Sa mère s'était résignée au partage avec Diane de Poitiers, mais elle ne cachait pas à Henri II qu'elle en souffrait. Marguerite, elle, consentait à patronner les inclinations de son mari. Etait-ce manque de sens moral ou rançon des libertés qu'elle s'octroyait? Peut-être les deux à la fois. Elle ne s'émut de la pastorale avec Fosseuse qu'au moment où elle tourna mal pour sa tranquillité.

La renommée de cette Cour se répandit à l'étranger. Plus tard en 1590, quand Henri de Bourbon, devenu roi de France, fut célèbre dans toute la chrétienté comme l'adversaire de l'hégémonie espagnole et comme le plus galant des héros, l'auteur des *Peines d'Amour perdues*, ce Sosie de Shakespeare, mêlant au gré de sa fantaisie poétique la légende et l'histoire, mit en scène un roi de Navarre, le roi de Navarre lui-même, qui décidait avec les grands d'ériger son Conseil en Académie vivant pour l'art et morte à l'amour, mais la belle princesse de France et son cortège de belles dames apparaissaient et soudain c'en était fini des résolutions de renoncement, et des vœux d'austérité. En France, l'opinion n'appréciait pas aussi favorablement cette mascarade sentimentale et phi-

losophique. Henri III colportait avec délices la chronique scandaleuse de l'Arcadie gasconne. Un synode national des Églises réformées, tenu à la Rochelle le 28 juin 1581, fulmina contre les fards, plissures, houpes, lardoires, guiquerolets, *seins ouverts*, vertugadins, et autres inventions diaboliques, qu'il interdisait aux fidèles. C'était avouer l'influence corruptrice de cette Valois-Médicis dans le monde huguenot. Montaigne lui-même, qui était capable de tout comprendre, mais qui dans la pratique de la vie blâmait le zèle, la passion, les hardiesses de pensée et de conduite, tous les excès, même celui de la vertu, comme nuisibles à la santé du corps social, rappelait rudement son infidèle disciple à la sagesse et au bon sens. « Je vous conseille, lui disait-il, en vos opinions et en vos discours autant qu'en vos mœurs et en toute aultre chose la modération et l'attrempance et la fuyte de la nouvelleté et de l'estrangeté. Toutes les voyes extravagantes me faschent [1]. » Et parmi ces voies-là n'est-il pas permis de supposer, outre l'esprit de prosélytisme, attesté par la tentative compromettante de Pau, les galanteries publiquement étalées d'une souveraine savante [2], qui, poursuivant les mêmes études que les hommes, estimait, contrairement aux idées reçues, avoir droit aux mêmes privilèges qu'eux en matière d'amour.

Parmi les amants de Marguerite, il n'est pas douteux, quoi qu'on en ait dit, qu'il faille compter le vicomte de Turenne. Peut-être avait-elle eu tout d'abord peu de sympathie pour ce parent huguenot, le conseiller le plus écouté d'un mari qui se dérobait, et qu'elle savait lui-même fort amoureux de La Verne, une des filles d'honneur de Catherine de Médicis.

1. La Préface de la première édition des *Essais* est datée du 1er mars 1580. Jusque là Montaigne n'a cessé de remanier son œuvre. Il n'est pas possible d'indiquer tous ces changements. Miss Grace Norton s'est particulièrement occupée de fixer la chronologie de la composition de l'*Apologie*. Cf. Pierre Villey, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, II, p. 363-370. Voici une phrase, qui, si elle fait corps avec le reste de la Dédicace, permettrait de placer celle-ci pendant le fameux séjour de la Cour à Nérac, c'est-à-dire à la fin de 1579 ou tout au début de 1580.

2. Savante et précieuse, elle est aussi par surcroît féministe. L'abbé Urbain, qui a réédité quelques-uns des petits écrits de la Reine de Navarre, indique un plaidoyer de Marguerite en faveur de son sexe. On le trouvera en tête des *Fleurs des secrets moraux*, du P. Loryot, 1614. Elle y soutient que la femme « surpasse l'homme en toute sorte d'excellence, de perfection et de dignité ».

Mais après que La Verne fut partie avec la reine mère, elle eut à Eauze l'occasion de le mieux connaître. Comme les femmes de ce temps, elle aimait les vaillants hommes, habiles escrimeurs. Turenne était célèbre comme duelliste depuis sa rencontre d'il y avait quelques mois (17 mars 1579) avec Duras, un grand seigneur catholique, qu'il avait provoqué pour quelques méchants propos. Il le tenait à ses pieds et, sans vouloir l'achever — trait de générosité rare pour l'époque — il lui avait permis de se relever. Puis recommençant le combat, il l'avait fait reculer de plus de soixante pas à la pointe de l'épée, lorsqu'il fut assailli par neuf ou dix serviteurs de son adversaire qui le percèrent de coups, dont vingt-deux lui « tiroirent du sang ». Avec son bras qu'il porta longtemps en écharpe, il pouvait rappeler à Marguerite Bussy d'Amboise, un batailleur forcené, dont elle raconte avec tant de détails les traits de bravoure qu'il n'est pas défendu de croire qu'elle avait eu pour lui plus que de l'admiration. D'Aubigné dit en son *Histoire* que Turenne s'était « embarqué » dans l'amour de la reine de Navarre, et d'autres témoignages prouvent qu'il n'invente pas.

Au commencement de 1580, à Paris, un astrologue italien annonçait que la reine de Navarre courait danger de mort, du 21 au 29 mars, *per conto del honore* (pour des raisons touchant à l'honneur). Le chancelier Pibrac, alors de retour de Gascogne, informé de ce bruit et tremblant pour cette belle jeune reine, dont, malgré ses cinquante ans, il était profondément épris, courut chez le faiseur d'horoscopes et fut tellement troublé des preuves que celui-ci lui donna de sa faculté divinatoire qu'il alla aussitôt prévenir le roi et la reine mère. Henri III et Catherine étaient eux aussi au courant de la prédiction; ils recommandèrent à Pibrac d'avertir Marguerite en temps voulu ; une précaution qu'ils n'eussent pas suggérée, s'ils n'avaient pas eu vent de quelque galanterie. Pibrac, après avoir longtemps hésité, se décida enfin, à l'approche du terme fatal, à écrire à sa souveraine ; il lui conseillait de quitter Nérac, la ville huguenote, deux semaines avant Pâques, qui tombait en 1580 le 3 avril et d'aller faire ses dévotions accoutumées à Port-Sainte-Marie ou à Agen, villes catholiques de l'obéissance du roi son frère.

Mais cet observateur du ciel était cette fois un bien mauvais interprète des choses de la terre. Supposer le roi de Navarre jaloux de sa femme et capable de la tuer de sa main, c'était le fait d'un visionnaire et d'un Italien. Sans penser aux ides de mars, le ménage vivait en bonne harmonie. En février Henri fit cadeau à Marguerite de « deux paires de gants de fleur (?) parfumés, garnis de passemens d'or et d'argent du prix de 36 livres tournois et d'un panache d'oiseau de paradis où tout l'oiseau est, qui est des plus beaux et des plus rares, et qui lui avait coûté 300 livres ».

Même s'il avait ignoré — chose invraisemblable — les amours de Marguerite et de Turenne jusqu'au jour où Henri III lui aurait écrit, comme l'a raconté le premier un historien du XVIIe siècle, Mezeray, que son meilleur lieutenant « caressait » sa femme, il n'était pas homme à s'en émouvoir outre mesure. Il avait en ce moment d'autres soucis. Le colonel général de l'infanterie française, Philippe Strozzi, le porteur prétendu de cette lettre de dénonciation, venait en effet d'arriver à Nérac, le 3 mars, avec un ordre du roi de France, le sommant de restituer les places de sûreté. Mais quel intérêt Henri III aurait-il eu à joindre à son ultimatum une nouvelle qu'il voulait blessante? Si impulsif qu'on l'imagine, il n'allait pas s'aliéner, pour un plaisir de médisance, sa sœur, qui ne lui avait rendu jusque-là que de bons offices et dont le concours lui était plus que jamais nécessaire pour décider son beau-frère à obéir. Au vrai, il n'a écrit cette lettre diffamante que beaucoup plus tard, et, à l'époque où la relate une dépêche de l'ambassadeur florentin du 30 mai, elle s'explique, si elle ne se justifie point, par le désir de se venger des auteurs responsables, ou qu'il croyait tels, d'une nouvelle révolte.

A la fin de 1579 ou au début de 1580, les amants s'étaient d'ailleurs brouillés pour des raisons qu'on ne sait pas. Si l'on pouvait ajouter foi au *Divorce satyrique*, un pamphlet grossier, dont je ne sais comment émousser les précisions pour être intelligible sans blesser l'honnêteté, Marguerite, qui n'avait pas trouvé en Turenne le plaisir qu'elle attendait, aurait congédié ce flasque amoureux, « l'accomparant aux nuages vuides qui n'ont que l'apparence dehors ». C'est alors peut-être que Turenne s'en serait allé à Castres où on

signale sa présence le 11 janvier. Mais le roi de Navarre qui avait plus souci de l'intérêt de son parti que des déceptions de sa femme, l'aurait fait revenir et il aurait imposé une réconciliation. Que cette histoire ait été plus ou moins arrangée et salie par d'Aubigné, l'auteur probable du *Divorce satyrique*, il est certain que Turenne prit le parti de rompre. Il échangea la lieutenance générale de Guyenne, qui le retenait près de Nérac, contre le gouvernement du Haut-Languedoc, qui l'en éloignait. Il voulait — explique-t-il — en vue d'une nouvelle guerre qui s'annonçait prochaine, avoir le mérite ou assumer la responsabilité de ses actes. Il ajoute, et les termes de sa déclaration sont à peser : « J'avais outre cela un sujet qui me convioit à *m'esloigner dudict roy pour m'esloigner des passions qui tirent nos âmes et nos corps après ce qui ne leur porte que honte et dommage.* » Il ne parlerait pas si craintivement, comme d'un grand danger matériel et moral, d'une liaison avec une dame ou fille d'honneur ni des prétentions qu'il aurait, dit-on, laissé voir à la main de Catherine de Bourbon, sœur du roi de Navarre. Non, c'est bien l'aveu discret de ses amours avec Marguerite. Appréhendait-il que le roi de Navarre ne finît par s'émouvoir, non de la faute, mais du scandale, et, à la veille d'une nouvelle guerre de religion, estimait-il qu'il perdroit toute autorité sur les Églises et compromettrait son salut dans l'autre monde, si, lieutenant du chef du parti, il continuait à le tromper, au vu de tous, avec la reine, zélée catholique et sœur du roi de France, l'ennemi des huguenots ? Ce sont probablement ces raisons d'intérêt et de conscience qui le décidèrent à quitter Nérac. Il n'en partit, c'est lui-même qui le dit, qu'après la prise de Sorrèze par les catholiques, qui est du 3 mars 1580, et cette fois pour ne pas revenir. Il a pu voir à Nérac Strozzi, qui y passa tout le mois de mars et les deux tiers du mois d'avril, mais parmi les dépêches que l'ambassadeur extraordinaire d'Henri III apportait, il n'y en avait aucune qui le concernât.

Le départ de Turenne est plus qu'une date dans la chronique amoureuse de Marguerite, c'est le prélude d'une prise d'armes; la plupart des gentilhommes protestants s'en allèrent aussi rejoindre leurs postes de combat. Adieu les fêtes, les concerts, les promenades et les propos galants dans les allées

ombreuses ou le long de la Baïse. La guerre approchait, celle que d'Aubigné a baptisée guerre des amoureux, imaginant en poète que Marguerite et ses dames avaient poussé leurs amants à la bataille pour se venger des bons contes d'Henri III sur la Cour d'amour de Nérac. La reine de Navarre, qu'il suppose furieuse de ces diffamations, aurait appris aux maîtresses de son mari (il en avait donc plusieurs, sans compter la platonique Fosseuse) « qu'elles avoyent en leur puissance la vie de leur maistresse (c'est-à-dire la sienne) et la disposition des plus grandes affaires de la France si bien qu'en se concertant avec elle la paix et la guerre du royaume estoyent entre leurs mains ». « Elle séduisit, dit-il encore, les maistresses de ceux qui avoyent voix au chapistre. Elle mesme gaigna pour ce point le vicomte de Turenne.... » Il se trompe ici d'époque et il exagère. Si les hommes se sont battus de meilleur cœur pour plaire aux dames, ils en avaient depuis longtemps envie. En juin 1579, à l'assemblée de Montauban, comme on le sait par Turenne lui-même, ils avaient résolu d'en appeler aux armes, si on les pressait de restituer les villes de sûreté, au terme fixé par l'accord de Nérac, et « chacun s'employoit (déjà) à se préparer en vue d'un nouveau remuement et à recognoistre des places ».

Pour entraîner la masse, Condé avait pris les devants. Il sortit secrètement de Saint-Jean-d'Angély, traversa Paris déguisé, et alla s'emparer de la forte place de La Fère, (29 novembre 1579), d'où il pouvait entrer en rapports avec l'Angleterre et l'Allemagne protestante. Un mois après, Merle, l'un de ces capitaines « larrons » que la paix ruinait, surprit Mende (25 décembre) « sur l'ordre, racontent ses Mémoires, d'un des principaux chefs de la religion », qu'il n'est pas difficile de deviner. Le roi de Navarre écrivit à Henri III pour s'excuser de cette agression qui n'avait « été faicte de son sceu ni de son consentement ». C'était un « faict particulier dont ceulx de la Religion *en général* portent beaucoup de desplaisir ». Il ne disait pas tous et ne pouvait avouer plus clairement qu'il n'était pas toujours maître de son parti. Même aveu d'impuissance en réponse à l'ordre que Strozzi lui apporta de restituer les places de sûreté... « Je mettray tousjour

peine d'obéir en ce qu'il ira de mon particulier ; seulement estant bien marry que *pour le général* je ne vous puis donner la satisfaction que vous me demandez. »

Naturellement il recommençait à se plaindre des agressions des catholiques et de la désobéissance du maréchal de Biron, mais il n'aurait pas couru les risques d'une révolte s'il n'avait eu la main forcée par les intransigeants.

Soudain, en avril 1580, les chefs huguenots, sans la promesse de concours d'une armée étrangère, contre l'aveu des gens de La Rochelle et de beaucoup d'Églises, malgré la froideur du duc d'Anjou et l'hostilité du gouverneur du Languedoc, Montmorency-Damville, mirent leurs troupes en campagne. Les Mémoires et les lettres de Marguerite prouvent clairement qu'elle n'était pas responsable du conflit. Elle s'était efforcée « de faire réussir les négociations de M. d'Estresse (Strozzi), écrit-elle au roi son frère, selon vostre veulonté que je dessire plus que chose du monde voir satisfaite an ce qui despand du roi mon mari et de moi. » Elle n'avait pas cessé d'avertir la Cour de France de l'aigreur des réformés, « pour y remédier en donnant quelque contentement » au roi de Navarre, en même temps qu'elle remontrait à celui-ci et aux gens de son Conseil « combien peu advantageuse leur seroit ceste guerre, où ils avoient un chef contraire, tel que M. le mareschal de Biron, grand cappitaine et fort animé contre eux, qui ne les feindroit (ne les ménagerait) ni ne les espargneroit, comme avoient fait d'aultres. » Femme du roi de Navarre et sœur du roi de France, elle risquait, quelque décision qu'elle prît en cas de rupture, de déplaire à l'un ou à l'autre. Aussi, quand il en était encore temps, pressait-elle sa chère Sibylle, la duchesse d'Uzès de bien suivre ses instructions « pour l'entretenement de la paix... et pour le contentement et repos de la meilleure de vos amies.... car je ne sais que ce seul moyen pour éviter la guerre que vous savez *combien je l'appréhende et la dois craindre.* » Elle dénonçait à Henri III les remuements et armements de Gramont et de Duras, deux grands seigneurs catholiques. « L'on dit qui l'ont (qu'ils ont) des comitions de M. le Mareschal de Biron et le roi mon mari croit que c'est luy qui leur fait jouer ce jeu pour le désespérer et luy faire prendre les armes, ce qui

(qu'il) ne fera pas et ne sera point dict que ce soit luy qui commanse... estant résolu dandurer jusques à l'extrémité pour faire connaistre sa bonne voulonté à l'antretenement de la paix. » Convaincue que ces provocations se faisaient contre l'intention de son frère, elle le suppliait très humblement de la « faire prontement paroistre à ceux qui lignoret ou la respecte peu ». Elle n'oublierait rien en cette occasion du service qu'il pouvait attendre « d'une très humble servante » qu'il honorait du nom de sa « bonne sœur ». C'était son intérêt comme son devoir. Car outre sa résolution de le servir, elle avait devant les yeux « mile malheurs représentés », qui se préparaient pour elle. « Si la gaire (guerre) est de sorte, Monseigneur, que falloient (manquaient) tous moiens pour la destourner, je n'orois autre recours que prier continuellement Dieu qui (qu'il) me voulut auter de ce monde. » Une lettre du roi de Navarre à sa femme, datée du 10 avril, cinq jours avant la déclaration de guerre, confirme ce qu'elle dit de ses sentiments pacifiques. « Ce m'est un regret extresme, qu'au lieu du contentement que je désirois vous donner... il faille tout le contraire et qu'aïez ce desplaisir de voir ma condition réduicte à un tel malheur. » Parlerait-il ainsi à une complice et pouvait-il signifier plus clairement qu'il entrait en campagne malgré lui et malgré elle?

Jusqu'au dernier moment elle voulut croire à la paix parce qu'elle la souhaitait de tout cœur. « ... Si les huguenots avoient du meilleur, c'estoit à la ruine de la religion catholique, de quoy j'affectionnois la conservation plus que ma propre vie. Si aussi les catholiques avoient l'avantage sur les huguenots, je voyois la ruine du roi mon mari. » L'alternative était si redoutable, qu'elle chercha jusqu'au dernier jour à se faire illusion, écrivant à Paris au chancelier Pibrac « qu'il ne falloit point croire que » ceux de la religion « voulussent prendre les armes ».

Contrairement à son espoir, la guerre éclata et il lui fallut prendre parti. « L'honneur », dit-elle, que son mari lui faisait de « l'aimer » — on a vu ce qu'il faut entendre par là — lui commandait de ne pas l'abandonner. Elle résolut donc de « courre » sa fortune. On peut croire aussi que la prise de Cahors (28-31 mai) y contribua. Ce combat de quatre jours

dans les rues de la ville, d'où le roi de Navarre, ce cadet de Gascogne paillard, railleur, et vantard, « sortit tout sang et poudre » avec un renom de héros, a dû faire impression sur son esprit romanesque. En tout cas, elle se remua beaucoup en juin pour empêcher certaines villes de se déclarer contre lui, promettant aux consuls d'Auch et de Condom de les protéger contre l'attaque et les déprédations des troupes huguenotes, s'ils gardaient la plus exacte neutralité. Fait plus grave, elle n'empêcha pas les gentilshommes de sa suite, mais aurait-elle pu les en empêcher ? d'aller frapper quelques bons coups d'épée en compagnie du roi son mari.

Cependant elle évitait de rompre avec la Cour de France et elle employait la duchesse d'Uzès à maintenir le contact. Elle voudrait faire croire à cette confidente qu'elle assistait, spectatrice résignée, au développement des hostilités. Dans une de ses lettres, elle signalait incidemment la prise de Cahors, mais insistait sur une rencontre possible du roi de Navarre et du maréchal de Biron près d'Agen, en épouse tendre. « Jugez, je vous supplie, en quelle peine, je puis estre, ma Sibille ; si vous plaignez ma douleur, je l'en estimeray moindre. » Elle ajoutait : « Je vous supplie, parlant à la royne ma mère, faites-luy souvenir de ce que je luy suis et qu'elle ne me veuille rendre si misérable, m'ayant mise au monde, que j'y demeure privée de sa bonne grâce et protection. »

Mais elle ne prend pas le deuil. Elle continue à entretenir sa Cour de dames aussi parée que par le passé. Elle fait autant de commandes qu'avant la guerre aux argentiers, aux orfèvres, aux tapissiers, aux couturiers, aux cordonniers. Elle se fait apporter de l'eau prise « sous les moulins de Barbaste », pendant l'été, pour trois bains. Est-ce que l'eau de la Galise, qui alimente ces moulins fameux, a plus de vertu que celle de la Baïse ? Elle achète des robes, des voiles, des soieries, des rubans, une glace de Venise garnie de nacre, or, perles et argent. Elle et ses filles se tiennent prêtes aux jeux de l'amour et du hasard.

Elle avait obtenu du roi et de la reine mère qu'ils commandassent au maréchal de Biron de ne pas approcher de plus de trois lieues de Nérac, à condition que le roi de Navarre

n'y entrât point. Mais il se plaisait tellement parmi les dames, et surtout avec Fosseuse, dont il était toujours plus épris, qu'il allait les visiter souvent, et même une fois il se logea dans la ville avec sa troupe et y demeura trois jours, « ne pouvant se départir d'une compagnie et d'un séjour si agréable ». Biron, qui guettait ce manquement, se présenta un matin devant la place « avec toute son armée en bataille près et à la vollée du canon ». Le roi de Navarre, qui venait d'en sortir, accourut et jeta quelques soldats dans les vignes pour faire front à l'attaque. Il n'y eut pas d'engagement, l'extrême pluie de ce jour ayant noyé la poudre des arquebuses. Seuls deux ou trois gentilshommes de l'armée catholique sortirent des rangs « et vinrent demander des coups de lance pour l'amour des dames ». Biron, en se retirant, fit tirer sept ou huit volées de canon dans la ville « dont l'une donna jusques au chasteau » (12 septembre 1580). Galamment il envoya un trompette à la reine pour s'excuser d'avoir fait son devoir contre le violateur de la neutralité. Mais Marguerite protesta qu'il ne pouvait s'attaquer à son mari sans s'attaquer à elle, qu'elle en était fort offensée et qu'elle s'en plaindrait au roi et à la reine mère. Comment pouvait-elle penser qu'ils lui donneraient raison contre ce fidèle serviteur?

Henri III avait eu quelque peine à croire que sa sœur eût, jusqu'au dernier jour, ignoré les projets belliqueux des huguenots et il avait vivement repris Pibrac, qui, sur l'assurance de sa souveraine, se portait encore garant, à la veille de la déclaration de guerre, de leurs intentions pacifiques. Quand survint la nouvelle que Cahors avait été « prins et sacagé, tous les habitans massacrés et le butin des églises publicquement vendu à Nérac », il manda le malheureux chancelier et, « publicquement au milieu de la basse-court du Louvre, en présence de plus de deux cens gentilshommes », il lui reprocha d'avoir trompé sa confiance, ajoutant : « Les officiers auxquels ma sœur a donné des offices et beneffices dans Cahors ont trahi la ville et receu l'ennemi ; je ne veux plus qu'elle aye ce moyen de me nuire; j'ay ce matin, commandé à mon procureur général, de faire saisir les terres qu'elle a ; et quant à vous, je vous deffends d'uzer de son sceau, ny sceller offices quelconques. » Pibrac alla trouver Catherine, « gisante au lit et

grièvement malade », et lui persuada de faire révoquer la saisie comme préjudiciable à l'honneur de sa fille, « pour ce que les registres du Parlement en demeureroient chargez », et fondée sur ce fait faux que les officiers et les bénéficiers de Cahors avaient été nommés par elle. Mais si Henri III avait été mal renseigné sur les événements de Cahors et la complicité de Marguerite, il ne douta plus de sa mauvaise foi. C'est alors seulement qu'il a écrit au roi de Navarre, et pour se venger, que Turenne était l'amant de sa femme. Il aurait dû, pour être exact, parler au passé.

Biron poussa si vivement les huguenots que Marguerite cria grâce. Elle supplia sa mère d'envoyer en Gascogne son frère, le duc d'Anjou, qui avait essayé de prévenir la guerre et s'offrait à rétablir la paix. L'ancien chef des protestants et des catholiques unis, impatient de rentrer aux Pays-Bas, avait intérêt à réconcilier les partis pour se procurer les soldats nécessaires à son entreprise. Pour des raisons tout opposées, Henri III et Catherine de Médicis l'acceptèrent comme médiateur, espérant l'enliser dans les négociations interminables du Midi et ajourner indéfiniment toute nouvelle bravade à la puissance espagnole. Le duc, assisté de Bellièvre et de Villeroy, les deux hommes de confiance du roi et de la reine mère, se mit facilement d'accord avec le roi de Navarre sur les conditions de la paix (Fleix, novembre 1580). Les protestants étaient autorisés à garder encore six ans les places de sûreté qu'ils avaient obtenues à Nérac.

Mais s'empresseraient-ils de restituer les autres? La Cour de France espérait que le négociateur y userait son temps et sa peine. Marguerite elle-même désirait aussi retenir le plus longtemps possible auprès d'elle ce frère si cher. L'affection qu'elle avait vouée à cet ancien compagnon d'infortune et d'humiliation était si entière qu'elle n'avait pas consenti, quelques avantages qu'Henri III lui eût fait entrevoir, à se déclarer contre lui ou même à le blâmer. Aussi lorsque parurent, sous le règne de Louis XIII, les Mémoires posthumes où elle contait avec tant de complaisance les amours de son mari et cachait si soigneusement les siennes, l'historiographe de France, Scipion Dupleix, qui pensait relever la réputation d'Henri IV en rabaissant celle de Marguerite, alla jusqu'à

publier dans une histoire officielle, entre autres accusations, qu'elle avait pour le duc d'Anjou « une amitié plus que fraternelle ». Mais cet ancien serviteur de la reine, et sa « créature », qui s'excusait de manquer à la reconnaissance par respect de la vérité, déclare naïvement les raisons de cette diffamation systématique et, sans souci de la contradiction, il admet, dans une autre histoire aussi officielle, que les liaisons dont elle a été soupçonnée furent un simple jeu de coquetterie. On voit quelle confiance il faut lui accorder. Il n'est pas croyable que la reine de Navarre, si jalouse de son honneur qu'elle n'a jamais avoué une seule de ses faiblesses, eût crié si haut son amour pour son frère si elle avait été pour lui ce que la nature même ne voulait pas qu'elle fût.

La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés à La Fère, elle de retour de Spa, et lui, accouru de Paris où le roi et les mignons s'ingéniaient à l'humilier, « Je mis peine, raconte-t-elle, de luy donner tous les plaisirs que je pensois luy pouvoir rendre ce séjour agréable : ce qui estoit si bien receu de luy qu'il eust volontiers dict comme Saint Pierre : « Faisons icy nos tabernacles. » Elle emprunte les paroles de l'apôtre au Christ transfiguré sur la montagne pour exprimer le ravissement de son frère et le sien. Mais était-ce la joie seule de s'être retrouvés dont le souvenir, à vingt ans de distance, lorsqu'elle écrivait sa biographie, la transportait d'enthousiasme ? On a supposé qu'elle a vu alors pour la première fois l'homme qu'elle semble avoir le plus aimé, Jacques Harlay de Champvallon.

Elle le revit à Fleix. Jacques de Harlay, sieur de Champvallon, appartenait à cette grande famille, qui, en ses diverses branches, a produit tant d'hommes éminents, magistrats, diplomates, prélats, hommes d'épée. Fils puîné de Louis de Harlay, sieur de Césy, et de Louise Stuart de Carr, une noble dame apparentée à la maison royale d'Ecosse, il avait passé du service d'Henri III à celui du duc d'Anjou, dont il devint le grand écuyer. On ignore la date de sa naissance, mais on sait qu'il mourut très âgé en 1630, et, en supposant qu'il eût à sa mort quatre-vingts ans, il serait né vers 1550. L'Estoile, en 1583, l'appelle le *jeune* Champvallon. Il avait donc à peu près le même âge que Marguerite, née en 1553.

Il était très beau, le plus bel homme de son temps, dit-on.

Que Marguerite appréciât la beauté, il suffit pour le croire de penser à l'admiration qu'elle eut toujours de la sienne. Son livre de chevet, le commentaire de Marsile Ficin sur le *Banquet* de Platon, est la glorification du beau en tant que splendeur visible de Dieu. De la contemplation des belles formes, l'âme s'élève à l'idée de la beauté divine, mais elle commence par elles. Toute sa vie Marguerite a aimé les perfections du corps, et même alors que l'âge eût dû la détourner de comparaisons fâcheuses, elle n'a pas cessé d'adorer le Créateur à travers ses créatures.

De Champvallon, elle ne dit pas un mot dans ses Mémoires, qui s'arrêtent d'ailleurs à l'époque où elle aurait été obligée de le nommer, mais ce n'est pas une preuve qu'elle ne l'a pas aimé, et même beaucoup. Il serait d'ailleurs aussi paradoxal de prétendre qu'elle a commis avec lui le premier de ses manquements, depuis si répétés, à la foi conjugale. Mais, après quelques expériences où elle ne se donnait qu'à moitié, soudain, en ces alentours de la trentième année qu'un des historiens des grandes dames du temps, le comte Hector de La Ferrière, déclare l'âge critique de la vertu des femmes, il semble qu'elle se soit éprise corps et âme et qu'elle ait ressenti pour la première fois une tendresse plus ardente et plus entière, l'amour-passion.

L'histoire est nécessairement sur certains points de détail une science conjecturale. On suppose qu'à Fleix, où le roi de Navarre et le duc d'Anjou étaient réunis pour débattre les conditions de la paix, Marguerite était trop absorbée par les négociations pour s'occuper de Champvallon. Ce serait à Coutras où, après la signature de la paix, la Cour de Navarre et la suite du duc d'Anjou passèrent ensemble tout le mois de décembre (1580) que la reine et le grand écuyer devinrent amants. Mais il n'y en a d'autre preuve que la facilité des rencontres et la fringale de plaisir d'une jeunesse désœuvrée.

A Cadillac, un témoin se produit. Marguerite et le duc d'Anjou y séjournèrent deux mois (24 février-15 mars 1581) dans le vieux château fort des Foix-Candale, en partie restauré dans le style de la Renaissance. Le roi de Navarre, qui était retourné dans ses États, faisait de courtes ou longues apparitions à la cour de sa femme, ne pouvant passer plus

d'une semaine sans voir Fosseuse. C'est dans cette villégiature que Marguerite avait été surprise « en ses privautez » avec Champvallon, et peut-être par d'Aubigné, alors à Cadillac. Cet incident, de quelque façon qu'il l'ait connu, lui a paru si mémorable qu'il le rapporte dans son *Histoire Universelle* et l'on peut croire, sans lui faire injure, qu'il n'a pas gardé jusque-là le secret. En bon huguenot, il détestait la très catholique Marguerite et s'était déjà permis sur ses mœurs de ces brocards cruellement érudits et laborieusement aiguisés dont cette lettrée devait plus que toute autre femme sentir la pointe. Et cependant il s'étonne et presque s'indigne, qu'après ces outrages et la découverte d'un pareil secret, elle ait voulu, pour l'éloigner, l'embarquer dans l'expédition que Catherine de Médicis préparait, pour soustraire le Portugal à l'emprise espagnole.

Mais cette fois il ne calomniait pas celle qu'il diffamait. L'amour, qu'il fut le premier à dénoncer, est, quand les amants se retrouvèrent à la Cour de France, attesté par nombre de contemporains : L'Estoile, Busini, l'agent florentin, Busbecq, l'ambassadeur de l'Empereur, comme aussi par les accusations d'Henri III et le bruit public, que personne n'a jamais démenti. On n'est pas obligé de croire, sur la foi du *Divorce satyrique*, que Champvallon se faisait porter au Louvre dans une malle et que Marguerite, par recherche de raffinement, le recevait « dans un lit esclairé de divers flambeaux entre deux linceuls de taffetas noir ». Mais quand le pamphlétaire s'irrite que la reine de Navarre, dans l'excès de sa passion, appelât ce mignon de couchette « son seigneur et maître » et « son Apollon », il paraît plus véridique, parce qu'il se rencontre ici avec un autre témoin, qui pourrait bien être Marguerite elle-même.

Les lettres de la reine de Navarre à son amant, que Guessard a publiées à la suite des Mémoires, sont mal connues ou même inconnues des historiens de la littérature. Sainte-Beuve, qui, lui, les a lues, se demande si la femme qui a écrit son autobiographie en une langue d'une si pure et si élégante simplicité, était capable — ou coupable — de « la haute métaphysique et du pur Phœbus presque inintelligible » de cette correspondance. C'est qu'il ignorait la source de ce plato-

nisme échevelé. Tout ce que je veux dire après un rapide examen, c'est que les lettres recueillies au XVIIe siècle par Conrart et reproduites par Guessard, ne sont pas toutes adressées à Champvallon et qu'elles ne sont pas, sous la forme où Conrart se les procura, de véritables lettres.

Dans la première, par exemple, après une tirade sur la tendance des amants à rendre l'Amour responsable de leurs peines, l'épistolière raconte très naturellement au bien-aimé qu'elle vient de lui trouver une femme. C'est une veuve, mère de deux enfants, bien dotée et point jalouse, qui désiré être à elle et ne les gênera pas en leurs amours. Celle que sa fille lui avait proposée, mère de famille elle aussi, était d'une humeur jalouse et glorieuse, dépensière, moins riche et moins belle que l'autre. Or Champvallon avait trente ans en 1580 ou 81, l'année où Marguerite se lia avec lui, il était garçon et si jeune, même s'il était veuf, qu'il ne pouvait avoir une fille d'âge à lui donner le conseil de se remarier. Il paraît bien que sa première femme a été Catherine de Bréval, fille de Robert de La Marck, IVe du nom, prince de Sedan et de Bouillon, qu'il épousa en août 1582, au grand désespoir, semble-t-il, de sa royale maîtresse.

Il est question aussi dans cette lettre de la « Banque », où la rivale de tout repos que Marguerite se préparait avait des fonds placés. La « Banque », sans autre précision, c'est à cette époque la Banque de Lyon, un établissement en quelque sorte officiel qui prêtait au roi de France à gros intérêts l'argent de ses actionnaires et celui des déposants. Marguerite faisait valoir aussi que sa candidate parlait « bien italien ». En quoi cette connaissance du beau parler toscan pouvait-elle intéresser Champvallon, alors qu'il ne s'agissait que de trouver une épouse assez complaisante et assez aveugle pour admettre le partage avec la reine?

Le « Désert », les « Saints Pères » et d'autres indications se rapportent mieux à cette retraite d'Usson, où Marguerite passa dix-neuf ans de sa vie et que ses panégyristes, touchés de sa dévotion et fermant les yeux sur des ardeurs moins innocentes, célébrèrent comme un « Tabor ». Le favori à qui elle proposait ce ménage à trois était probablement un de ces nombreux amants d'Auvergne, qu'en cette sorte de

réclusion, elle choisissait de son mieux, dans toutes les classes, peut-être Pomini, Italien ou fils d'Italien, maître chantre à la cathédrale du Puy, élevé par la grâce d'un cœur royal à la dignité de secrétaire et à la noblesse.

Les autres lettres, celles qu'on peut croire destinées à Champvallon, ont été certainement arrangées. Une maîtresse n'écrit pas à un amant de ce style, en découpant à son intention les commentaires de Marsile Ficin. Il y a dans ces épanchements trop de métaphysique sur l'amour, son objet, son origine, sur la Vénus terrestre et la Vénus céleste, et sur l'union de deux âmes amoureuses, si complète qu'elle est un échange, chacun des aimés mourant en soi pour vivre en l'autre et vivant de la mort de l'autre.

Et cependant l'on aurait tort de croire que la correspondance, qui est tout entière de Marguerite (sauf deux lettres de Champvallon), soit un simple recueil d'extraits choisis ou un exercice littéraire. On y distingue les phases d'une grande passion et qui s'accordent très bien avec ce que l'on sait des rapports de la reine avec Champvallon, après leur séparation en Gascogne : désir de l'amant lointain, peines de l'absence, piques, brouilles, trahison, colère et mépris, pardon et réconciliation, appréhension de l'avenir et consentement au sacrifice du plaisir le plus vif pour assurer la sécurité de l'être aimé. En contraste avec la subtilité des doctrines et la préciosité des sentiments, elles se terminent toutes par des déclarations enflammées. « A Dieu, ma vie, je baise un million de fois ces beaux yeux et ces beaux cheveux, mes chers et doux liens. » « Je baise un million de fois cette amoureuse et belle bouche. » « A Dieu, mon beau soleil, à Dieu, mon bel ange, beau miracle de la nature... » « A Dieu, mon tout, ma vie et mon souverain bien... » « Soyez mon seul plaisir, mon seul ange et ma vie. » La formule ne varie guère sauf que quelquefois elle entremêle l'amour platonique et l'autre et les concilie comme elle peut : « Ainsy remplie de cette divine et non vulgaire passion, je rens en imagination mille baisers à vostre belle bouche, qui seule sera participante au plaisir réservé à l'âme. » Ah! pauvre reine Margot! Elle aspire à s'élever au ciel et retombe à terre de tout le poids de son humanité.

Et c'est presque partout que se retrouve cette ardeur

d'admiration et presque dans les termes qui scandalisaient l'auteur du *Divorce satyrique*. « ... A Dieu seule et parfaite beauté qui pourra pour jamais régner dans mon cœur. Je baise un million de fois ses beaux liens, beaux rayons d'Apollon. » Parlant de la souillure que le mot de mariage, prononcé dans sa chambre, y avait laissée : « Elle en a esté, dit-elle, pour certain pollue et n'y oserois plus faire nul sacrifice à Apollon qu'elle ne soit par vous redédiée. »

Aussi peut-on imaginer ce qu'a souffert Marguerite quand elle vit partir cet amant si cher (avril 1581). Après six mois passés à surveiller l'exécution du traité de Fleix, le duc d'Anjou, emmenant son grand écuyer, quittait la Gascogne, en route pour une nouvelle invasion des Pays-Bas, malgré les ordres du roi, son frère, et les remontrances de la reine sa mère. Sa sœur avait d'autres raisons de le vouloir retenir, et n'y ayant pas réussi, elle eut beaucoup de peine à lui pardonner. C'est à ce moment-là qu'il lui échappa de dire, à en croire d'Aubigné, que « si toute l'infidélité estoit bannie de la terre, son frère l'en pourroit repeupler ». Comme elle n'a pas cessé d'aimer et d'honorer ce prétendu félon, ce propos si contraire à ses sentiments peut, s'il est vrai, donner la mesure de l'exagération de sa douleur. Elle renonce aux toilettes éclatantes et revient aux livres, ces grands consolateurs, dont elle a déjà éprouvé en sa prison du Louvre l'action bienfaisante. Elle achète un Plutarque, les *Mémoires* de Du Bellay, les *Discours* de Cicéron, un dictionnaire grec-latin-français, etc. Elle tâche de se concilier Dieu, faisant cadeau aux religieuses du Paravis (près de Port-Sainte-Marie) de dix aunes et demie de treillis noir pour doubler une chasuble ; d'une étole ; d'un phanon et d'un parement d'autel de toile d'argent et de soie noire. Le noir domine comme si la religion elle-même devait prendre le deuil de ses chagrins d'amour.

Son espoir fut dès lors de quitter cette Gascogne où l'année d'avant elle se déclarait si heureuse de vivre. Elle guette du côté de la Cour de France un appel qui lui permette de se rapprocher de Champvallon. « Bien vous dirai-je, écrit Bellièvre à Catherine de Médicis le 1er juin 1581, qu'elle (la reine de Navarre), n'eust jamais plus de désir qu'elle a maintenant d'aller à la Court... » Assurément le changement d'humeur

de son mari l'y poussait, mais combien plus le départ de son amant.

Bien que sa femme se fût compromise pour lui dans la dernière guerre, le roi de Navarre, dont la reconnaissance n'était pas la principale vertu, oubliait tout ce dévouement pour une contrariété sentimentale. Il s'était aperçu, à Coutras et à Cadillac, que le duc d'Anjou tournait autour de Fosseuse, à mêmes fins, à mêmes mauvaises fins, et il avait failli en « vouloir mal » à Marguerite, qu'il pensait faire « de bons offices » pour son frère contre lui. Elle, aussitôt ce soupçon deviné, représenta si fortement au duc la peine où il la mettait par cette recherche qu'il força sa passion « et ne parla » plus à Fosseuse. Mais la jeune fille, « qui aimoit estresmement » le roi de Navarre, raconte toujours Marguerite, lui permit, pour lui ôter la jalousie de ce poursuivant, d'autres « privautez » que celles que « l'honnesteté peut permettre », et elle s'abandonna « tellement à le contenter en tout ce qu'il vouloit d'elle que le malheur fut si grand qu'elle devint grosse ». Dès lors, au lieu d'être l'aimable suivante, qui lui rendait « à l'endroict du roy son mari, tous les bons offices qu'elle pouvoit », elle se conduisit en rivale jalouse et haineuse. En peu de temps, la reine de Navarre connut son mari « tout changé ». « Il s'estrangeoit de moy, dit-elle, il se cachoit et n'avoit plus ma présence si agréable. »

Aussitôt que la Cour fut revenue à Nérac, après le départ du duc d'Anjou, la favorite mit « en teste » au roi de Navarre d'aller aux Eaux-Chaudes en Béarn, sous prétexte de se guérir d'un mal d'estomac, mais, en réalité « pour trouver une couverture à sa grossesse ou bien pour se défaire de ce qu'elle avoit ». Mais il aurait fallu passer par Pau. Marguerite, lors de l'esclandre de la Pentecôte, avait juré et protesté qu'elle ne remettrait jamais les pieds dans ce « petit Genève ». Elle supplia son mari de l'excuser si elle ne l'accompagnait pas aux Eaux-Chaudes, ayant fait serment de n'entrer jamais en Béarn que la religion catholique n'y « fust ». Il insista, elle ne céda point. Finalement il partit avec Fosseuse en compagnie de deux autres filles, Rebours, son ancienne maîtresse, et Villesavin, et de la gouvernante. La Reine alla les attendre à Bagnères-de-Bigorre,

« où, raconte-t-elle, elle versa autant de larmes qu'eux buvoient de gouttes des eaues où ils estoient (8-26 juin 1581) ».

Mais elle exagère sans doute. La lettre qu'elle lui écrivit dès l'arrivée esquisse si joliment les accidents du voyage, les chemins de montagnes, les mulets, « qui, je crois, dit-elle, sont aussi vieux que moi », la société de dames et de gentilshommes, réunis là pour se récréer ou se guérir, et marque d'un trait si précis et quelquefois si malicieux les choses et les gens, qu'elle aurait dû le dégoûter d'une maîtresse incapable de ce style. « Je n'espargne, ajoute-t-elle, ni les violons ni les comedians à se facheux logis pour le rendre agréable. Ils jouèrent hier la tragédie d'Esfigenie (Iphigénie) estremement bien et demain je les ferrai jouer dans un fort beau pré où il y a des arbres... ce qui ne sera Monsieur sans vous y souhaiter. »

Il est vrai qu'elle recevait de Rebours des nouvelles alarmantes. Fosseuse se vantait, si elle avait un garçon, de se débarrasser de la femme légitime et de se faire épouser par son royal amant. Et il n'est pas impossible que le roi de Navarre le lui ait promis, inaugurant l'habitude qu'il eut toute sa vie de promettre le mariage aux maîtresses qui mettaient leurs premières faveurs à ce prix. Aussi Marguerite avait-elle intérêt, pour couper court à ces espérances, à essayer elle-même la vertu fécondante des sources. Aujourd'hui, annonce-t-elle à son mari, « j'en ai beu et espère qu'ele me serviront, sinon à tous mes maux, pour le moins à ce que je desire le plus pour vostre contentement », c'est-à-dire, à lui donner un héritier. Même indication à sa mère. « Je suis aux bains de Banières, où je suis venue pour voir si (s'ils) me seroit si heureux que de povoir faire par moi oguemanter le nombre de vos serviteurs. »

Quand le roi de Navarre revint des Eaux-Chaudes avec son quatuor féminin, il était bien résolu, pour complaire à sa maîtresse, d'imposer à sa femme l'humiliation de repasser par Pau, mais « touché des larmes et des paroles » de la reine, « qui lui disoient ensemble qu'elle eliroit plustost la mort », et sur les représentations de la noblesse présente, « il changea de dessein » et s'en retourna à Nérac.

Marguerite, qui compatissait aux faiblesses du cœur,

voyant que tout le monde parlait de l'état de Fosseuse, offrit à la jeune fille de l'emmener avec elle, dans une maison écartée, jusqu'à sa délivrance. Mais la maîtresse, qui peut-être la soupçonnait de quelque noir projet, cria très haut à la calomnie et tout en colère alla se plaindre à son amant. Lui, qui pourtant devait savoir à quoi s'en tenir, se courrouça fort contre la reine, disant que « sa fille », ainsi l'appelait-il par tendresse, « feroit mentir à tous ceux qui la taxoient ». Il ne lui en coûtait pas de se dédire. Le matin où Fosseuse fut prise des douleurs de l'enfantement, il demanda sans façon à sa femme, après quelques excuses sur ce qu'il lui avait celé, de se lever et d'aller la secourir. « Vous savez, lui dit-il, combien je l'ayme, je vous prie, obligez-moi en cela. » A quoi elle répondit qu'elle l'honorait trop pour s'offenser « de chose qui vinst de lui », qu'elle y allait et ferait comme si c'était sa fille. Elle se leva aussitôt, fit porter Fosseuse dans une chambre à part, et, pour se débarrasser des bavards, envoya le roi avec tout son monde à la chasse. « Dieu voulust, ajoute Marguerite, qu'elle (Fosseuse) ne fist qu'une fille qui encore estoit morte. » C'est un cri de soulagement ; car elle estimait le roi capable d'épouser sa maîtresse, si elle avait eu un garçon.

Il était en son égoïsme exigeant jusqu'à l'indiscrétion. De retour de la chasse, trouvant la reine au lit, où elle s'était remise de fatigue, il la pressa d'aller visiter l'accouchée, comme elle faisait pour ses autres filles, quand elles étaient malades, « pensant par ce moyen oster le bruit qui couroit ». Mais elle refusa nettement de se faire montrer au doigt par cet excès de complaisance. « Il se fascha fort ; » elle lui fit sentir qu'elle ne méritait pas cette récompense. La favorite « le mit souvent, dit-elle, en des humeurs pareilles contre moi ».

Privée de son amant, mal vue de son mari, elle accueillit volontiers les avances d'Henri III, qui lui faisait écrire par la reine-mère de revenir à la Cour. Catherine comptait que sa fille y ramènerait aussi son gendre. Elle ne savait pas ou ne voulait pas savoir les querelles du ménage royal. Peut-être espérait-elle que le roi de Navarre, tant elle le croyait léger et l'appréciait mal, ne résisterait pas à la tentation de suivre

Fosseuse, qui, en sa qualité de fille d'honneur, était obligée de suivre la reine.

Le roi de France faisait même calcul, qui était d'éloigner du Midi le chef du parti protestant. Marguerite voudrait nous faire croire qu'il la rappelait pour la brouiller avec son mari et la rendre à jamais misérable. C'est une explication trop facile des malheurs qui lui survinrent à Paris ensuite de ses fautes. Elle prétend aussi que « les belles apparences de bienveillance » ne la « fesoient poinct tromper aux fruitcs que l'on doibt esperer de la Cour, en ayant eu par le passé trop d'experiences ». Mais si elle avait de si justes motifs de défiance, pourquoi a-t-elle accepté de lui avec tant d'empressement l'argent nécessaire à un voyage en France? Il ne lui convient pas d'alléguer qu'elle se proposait d'y passer seulement quelques mois pour y accommoder ses affaires, c'est-à-dire ses embarras financiers, avec l'espoir que cette absence « servirait comme de diversion pour l'amour de Fosseuse » et que le roi « ne la voyant plus s'embarqueroit possible avec quelque aultre qui ne lui seroit pas si ennemie ». Au vrai, elle cache la principale raison de son départ qui est une raison de sentiment ; elle pèche ici, comme ailleurs, par omission. En dépit de sa haute culture, elle fut toujours l'esclave de ses impulsions. Elle avait quitté la Cour de France, où elle était persécutée et diffamée, pour celle de Navarre, qu'elle rêvait d'égaler à l'autre, et maintenant attirée par un mirage d'amour, elle retournait au théâtre de ses humiliations, sans vouloir réfléchir que le roi son frère, outre les ressentiments du passé, la rendait, pour surcroît de griefs, responsable de la dernière guerre.

C'en était fait. Elle partit de Nérac le 29 janvier 1582 et s'éloigna de la Gascogne en compagnie de son mari, qui s'attardait aux pas de Fosseuse. La reine-mère vint au-devant d'elle jusqu'en Poitou pour voir son gendre et lui « donner asseurance de la volonté et bienveillance du roi ». Mais à La Mothe-Saint-Heraye, où ils se rencontrèrent, elle ne réussit pas à lui prouver qu'il avait intérêt à s'en convaincre par lui-même. Quelque amoureux qu'il fût, il ne consentit pas à dépasser la zone d'influence protestante.

Ainsi disparaissait l'espérance conçue par la reine mère

d'enlever aux huguenots leur chef et de rétablir l'autorité royale dans le Midi. Elle avait trop compté sur les moyens de séduction de sa fille et pas assez estimé l'intelligence de son gendre, Elle le croyait un peu fol et le fait est qu'il l'était, mais seulement en amour. Il était si discrètement fin qu'il ne laissait rien voir de sa finesse. Sa belle humeur, ses gaillardises, l'exubérance de sa nature faisaient illusion. Il ne paraissait occupé que de chasse et des dames. Peu de gens imaginaient qu'en cette ardente recherche de mouvement et de plaisir il y eût place pour la réflexion et le calcul. Mais s'il ne se résignait pas, même dans les délibérations, à rester assis et s'il s'en remettait à ses conseillers du détail des affaires, il intervenait toutes les fois qu'il fallait pour rectifier une erreur de direction.

Marguerite ne fut jamais qu'un instrument aux mains de cet habile homme. Il la laissa faire tant qu'elle défendit bien ses intérêts et adoucit les exigences de la Cour de France. Le rôle qu'elle joua dans les négociations de Nérac et de Fleix, cette grande autorité dont parlent Du Bartas et Montaigne, ce n'était en somme qu'une délégation de son mari pour arracher des concessions à Catherine de Médicis et mieux exploiter l'affection fraternelle du duc d'Anjou. Mais le pouvoir de la mandataire s'arrêtait aux termes du mandat. Quand elle s'attaqua, par zèle catholique, à la législation intolérante du Béarn, au risque de le brouiller avec les réformés de France et de porter atteinte à ses droits souverains, il lui fit signifier rudement de ne pas s'entremettre dans les affaires religieuses de ses États. Elle se le tint pour dit et, pour toute satisfaction, s'accorda celle ne ne plus reparaître dans les pays où le libre exercice du catholicisme était défendu. Il l'inclina toujours plus vers lui, la cajolant si bien ou la laissant si bien cajoler que, catholique fervente, elle prit parti contre les catholiques et permit aux gentilshommes de sa maison de combattre dans l'armée huguenote.

Leur grand désaccord vint d'où on ne l'aurait pas attendu. Il la voulait aussi dévouée à ses plaisirs qu'à ses intérêts. Elle cachait avec soin ses galanteries ; il étalait les siennes. Ce n'est pas assez de dire qu'elle n'en était pas jalouse ; elle s'y montrait complaisante plus qu'il n'eût fallu pour son

honneur ; elle caressait la favorite en titre, entrait dans les confidences, s'étonnait comme d'une disgrâce de n'être plus dans le secret. Mais il ne lui savait pas gré de ses attentions et trouvait toujours que ce n'était pas assez. Il ne l'aimait plus, si, lors de leurs premières rencontres en Gascogne, il l'avait un moment aimée. Les maîtresses avaient toujours raison contre la femme légitime. Aimable de nature, mais brutalement instinctif, et, sous des apparences de bonne grâce, égoïste et impérieux, il était tout à la sensation présente, ardent à la satisfaire, irrité qu'on y pût contredire. En sa passion pour Fosseuse, il n'admit plus de bornes à la condescendance de Marguerite. Sans souci de leur dignité à tous deux, il n'exigea pas seulement que, reine, elle donnât des soins à une suivante en mal d'enfant illégitime; il aurait voulu qu'épouse, elle couvrît sa faute et se portât même garante de son innocence.

Que cette fille de France, hautaine et impulsive, qui se glorifiait d'être fille, sœur et femme de rois, se soit abaissée si longtemps à lui céder en tout, c'est ou bien qu'elle avait, d'après les idées morales de tous les temps et même du XVIe siècle, beaucoup à se faire pardonner ou encore qu'elle s'était ressentie longtemps des persécutions d'Henri III. Elle trouva pendant quelques années soulagement et gloire à tenir une Cour aussi belle que le lui permettait la médiocrité de ses revenus et à jouer à la souveraine. Mais le jour vint où elle se lassa de cette vie monotone, dans une petite ville, aux confins de la Navarre, sans même la consolation, en sa détresse sentimentale, de la sympathie et de la confiance de son mari, à défaut d'amour. En France, elle retrouverait une mère dévouée, son frère très cher, le duc d'Anjou, un Henri III, peut-être plus pitoyable, et, par-dessus tous les autres plaisirs de la Cour, elle se promettait celui de revoir Champvallon.

JEAN-H. MARIÉJOL

MI-LAN

L'Etranger, celui dont la face n'est pas semblable à ta face, apportera le trouble dans ta maison.

I

L'aïeul et sa petite-fille cheminent lentement. Leurs pieds nus s'enfoncent à peine dans le sable fin, tassé, le sable nacré qui garde les seules empreintes des crustacés étranges. Il n'est pas de route tracée sur la plage. Câu-van-Bây s'appuie, d'une main, à l'épaule de Mi-Lan; de l'autre, il porte, pressé contre sa poitrine, un objet rectangulaire, enveloppé dans un lambeau de soie. Sa haute taille est courbée. Sa face maigre a les teintes d'un ivoire patiné par le Temps. Ses yeux « dorment » sous les paupières flétries.

La fille est belle. La brise marine qui plaque sa tunique contre son corps jeune, révèle des lignes charmantes. Son turban de crépon noir enserre un opulent chignon.

Brusquement, le vieillard s'arrête.

— Je suis fatigué, enfant. N'est-il pas, près d'ici, quelque rocher sur lequel nous puissions nous asseoir?

— Un sampan est couché sur la plage. Encore une dizaine de pas, s'il vous plaît, ô Père.

Près de la barque renversée, Mi-Lan laisse glisser à terre la corbeille de joncs tressés qu'elle portait sur la hanche. Elle installe l'aveugle et s'assied à son côté.

Ils sont face à la mer. Le murmure des vagues est à peine

perceptible. Les rayons du soleil frappent, obliquement déjà, les pics de roches roses et moirent la nappe liquide de riches reflets. La jeune fille a rejeté sur ses épaules le chapeau conique en feuilles de latanier, retenu à son cou par un cordon de soie. Elle rêve. Et son rêve est une douloureuse vision : ce matin elle a quitté la case où elle naquit, où son père et sa mère vécurent et sont morts... le familial champ de riz... le village minuscule dont les paillotes basses dominent la mer et s'y reflètent... Elle a dit adieu aux compagnes de son enfance, à celle qu'elle chérit entre toutes : Daï-Liên.

Un usurier, le Chinois A-Trieu, a ruiné l'aïeul par de louches manigances. Il a tout pris dans la fragile maison, tout... jusqu'à la natte où s'étendait le vieillard. Plusieurs hommes n'osant protester, murmuraient. A-Trieu avait alors laissé quelques vêtements et la Tablette sacrée, le « Linh » représentant l'âme des Ancêtres. Compatissantes, des voisines partagèrent leur riz avec les malheureux, puis l'aïeul s'était chargé de la Tablette sainte; Mi-Lan, des hardes. Ils étaient partis. Longtemps, entre la mer et la forêt, Daï-Liên accompagna son amie portant la pesante corbeille. Ce fut enfin la séparation dernière et la marche pénible sous le soleil de feu. Baÿ était las, Mi-Lan était lasse. La route était longue qu'il restait à faire, le voyage plein d'inconnu. La jeune fille songe à cet inconnu, au mystère de l'avenir... Son regard très doux suit la courbe gracieuse de la rade de Mi-qué, se repose avec complaisance sur les pentes vertes qui descendent vers l'eau chatoyante, sur les monts de Marbre aux crêtes fines et fières, nettement découpées dans le ciel de turquoise. Mi-Lan sourit : le charme de la nature splendide et sereine agit sur son âme cependant que le visage du vieillard au regard mort reste tragique.

Soudain la voix de Baÿ s'élève, sanglotante, cassée :

— Le Sage a dit : « Sois bon comme le bois de santal qui parfume la hache dont on le frappe. » Je voudrais pardonner au Chinois qui m'a volé, je ne le puis. Lorsque j'ouvre la bouche, des paroles de malédiction se pressent sur mes lèvres. Dois-je souhaiter, A-Trieu, qu'un jour proche, la tombe de tes Ancêtres soit profanée?

— Père, père! calmez-vous. La tombe de nos Ancêtres sera

rachetée. Je vais à Hué pour cela; à Hué où les femmes et les filles gagnent des piastres en triant le chiendent. Et je travaillerai tant, je travaillerai si bien, que je gagnerai l'énorme somme que nous devons au Chinois.

— Nous ne lui devons pas une aussi forte somme. Quand mon fils mourut, après une longue maladie, et que ta mère — pauvre chère âme de bonté! — suivit son époux dans la tombe, j'avais emprunté trois cents piastres au Chinois. Chaque année, j'ai fidèlement donné ma dîme de paddy. Cette année, la récolte de riz a été insuffisante, le typhon a dépouillé les plants de thé; alors, A-Trieu est venu. Il a réclamé durement son argent, augmenté des intérêts (à un taux énorme!) de huit années. En vain, j'ai protesté contre une telle mauvaise foi. Je n'avais aucune preuve établissant le payement de ces intérêts. A-Trieu a porté plainte devant le tribunal du huyên et le mandarin, grassement payé, a rendu une sentence injuste : ma rizière appartient au Chinois. A lui, sont mes plants de thé; à lui, — ô mes Pères! — sont les tombes des Ancêtres.

Comme si le fardeau d'une telle iniquité s'apesantissait réellement sur ses épaules, Baÿ courba la tête, accablé. Après un moment de silence que Mi-Lan respecta, l'aveugle reprit :

— Jadis, l'Annamite ayant imploré en vain la justice d'un huyên avait une dernière ressource : le Nam-Va. Mais se coucher ainsi à la porte d'un magistrat, attendre de longues journées et de longues nuits qu'il daigne entendre notre plainte, se tuer même en protestant éperdûment est, maintenant, inutile puisque le maire du village est nommé par le Résident français; alors le Français étouffe l'affaire pour ne pas s'attirer les reproches de ses chefs, et notre saint Empereur reste dans l'ignorance de ces actes révoltants.

» Tu es à l'aurore de ta vie, Mi-Lan, tu peux encore t'étonner lorsque tu rencontres l'injustice, le vol, la bassesse ou la méchanceté sur ta route. Hélas! les vieillards, eux-mêmes, ne parviennent pas toujours à la résignation, à la souffrance passives. Mon Père, dont le précieux linh repose contre mon cœur, était arrivé à ce degré de sainteté. Il lisait le livre de la Raison, il méditait les sentences, il élevait son âme avec les poètes antiques, tout en cultivant sa rizière. Il vivait dans la paix,

dans le calme, accueillant comme un hôte envoyé par les Génies, le malheureux qui lui tendait la main. Sa parole était celle d'un honnête homme, nul ne l'eût mise en doute, nul ne se fût avisé de lui demander des papiers comme preuve de sa bonne foi. Ainsi que lui, à cette époque, vivaient presque tous les Annamites. Après le labeur de la journée, le soir amenait les longues rêveries... C'était l'heure des légendes jolies, contées par les vieillards à la peau ridée... On allait prendre son repos le cœur plus léger, l'âme meilleure... La sérénité des saints Bouddhas disparaît de l'Annam : nous avons appris à redouter le lendemain!

» Souvent, le soir, sous les auvents des paillotes, les murmures ou les doléances remplacent la récitation des poèmes, le chant des complaintes... Pourtant, mon enfant, il faut éviter cela. Il faut vivre comme nos pères ont vécu. Il faut rester en contact avec l'âme de nos Ancêtres, c'est l'âme véritable de notre patrie d'Annam... Et ce Chinois maudit me prive de la sépulture de mes Pères! Ah! Mi-Lan, qu'importe la pauvreté! qu'importe la perte de ma rizière, si je puis rentrer en possession des terres sacrées!

— L'exil sera de courte durée, vous rachèterez les tombes... Ne pensez plus à ces choses douloureuses, je vous en prie! Maintenant, Père, vous est-il possible de vous remettre en route? Le soleil va descendre dans la mer et nous ne sommes pas encore à Tourane où nous devons coucher.

Bay se leva. Mi-Lan jeta un regard d'adieu sur le paysage familier, sur la baie scintillante enchâssée dans les frondaisons qui s'assombrissaient: là-bas, à l'extrême pointe de la rade, le village natal était caché dans cette masse de verdure... A cette heure, les jeunes filles emplissaient leurs urnes à la source claire et bavardaient, accroupies sur les mousses... Elles riaient, insouciantes et gaies. Daï-Liên était parmi elles, toute fière de ses dents nouvellement laquées et du bracelet d'argent offert par son fiancé...

Très loin, au large, un grand bateau européen disparut. Le coup de sifflet grêle d'un train invisible arrivant de Faï-fo, fut répété par l'écho lointain. Mi-Lan prit la main de l'aveugle.

Ils traversèrent la plage de sable tiède et s'engagèrent dans un étroit sentier bordé de broussailles épineuses; çà et là,

entre les cycas rabougris et les frêles aréquiers, des paillotes se blottissaient parmi les bananiers. Un enfant traversa le chemin en poursuivant des volailles criardes; des porcs noirs se vautraient dans des flaques d'eau fétide. Sur le seuil des cases, maintenant plus rapprochées les unes des autres, des femmes, assises sur les talons, regardaient passer les voyageurs et s'interpelaient avec des rires de crécelles, sans cesser de mâcher leur bétel.

La nuit était tout à fait tombée lorsque Baÿ et sa petite-fille arrivèrent au fleuve. Sur la rive opposée, Tourane alignait ses maisons, lumineuses dans l'obscurité. Mi-Lan cherchait le logis du passeur parmi les pauvres cabanes noyées de ténèbres. Elle se demandait avec quelque angoisse, si l'homme consentirait à traverser le Song-kaï à cette heure tardive et quel serait le prix de ce service, quand un appel impératif la fit tressaillir :

— Ho! sampanier, ho!... Mau[1]!

La jeune fille se pencha sur l'eau noire et vit, tout au bord de la berge, près des sampans accostés, une silhouette claire d'Européen. Elle eut un instinctif recul.

— Un Français! — dit-elle à mi-voix.

— Ne tremble pas mon enfant, — conseilla l'aïeul (qui tremblait lui-même) — ce Français ne nous maltraitera peut-être pas sans raison et, s'il est bon, il nous permettra de nous accroupir, très loin de lui, à l'arrière du sampan.

Cependant, le passeur se hâtait. Le Français avait levé la tête au moment où le falot du batelier éclairait le visage inquiet de la jeune fille, proche de la face morne du vieillard. Il sourit et questionna en mauvais annamite :

— Veux-tu passer l'eau, vieux grand-père?

Baÿ se troubla. Il hésita quelques secondes avant de répondre d'une pauvre voix enrouée par l'émotion :

— Occidental! nous allons à Tourane.

— Alors, hâte-toi, tu voyageras avec moi.

Ils descendirent la pente raide. La main de l'aveugle pesait sur l'épaule de Mi-Lan, qui indiquait le chemin le meilleur :

— Par ici, Père... posez votre pied plus à gauche... là, tout droit maintenant.

1. Vite!

Le Français était excellent, sans doute, car il poussa la condescendance jusqu'à soutenir l'aveugle qui trébuchait en embarquant.

— Mau! — répéta-t-il.

Le batelier saisit ses avirons et le bateau démarra. Tandis que l'embarcation dansait sur le fleuve, où zigzaguaient les reflets des feux de Tourane, le Français demanda :

— Connais-tu Tourane, aïeul?

Baÿ frémit devant une telle indiscrétion. Il répondit pourtant :

— Je ne connais pas Tourane. J'y vais pour la première fois afin de monter dans la voiture à feu qui court, rapide comme le vent, jusqu'à Hué.

— C'est à Hué que j'habite; puis-je t'y rendre quelque service?

Tout en craignant que le Français ne se moquât de lui, Baÿ conta brièvement comment le Chinois de Faï-fo l'avait ruiné après avoir ruiné tant de cultivateurs de son village et des villages environnants. A Hué, où sa sœur est mariée à un sergent de miliciens, Mi-Lan gagnera des piastres en triant le chiendent. Lorsque la somme sera parfaite, on rachètera la tombe des Ancêtres.

Le Français regardait attentivement Mi-Lan et paraissait s'intéresser au récit du vieillard. Quand le sampan toucha le sable de la rive, il dit :

— Nous voici arrivés. Dois-je t'indiquer la demeure de l'un de tes amis ou t'aider à chercher un gîte pour la nuit? La prochaine voiture à feu partira seulement demain, vers la sixième heure.

— Mon ami, Huyn-dinh-Co habite près du marché.

— Ce n'est pas loin d'ici. Prends cette voie, ta petite-fille ne peut se tromper.

Baÿ et Mi-Lan se confondirent en remerciements.

— Que le calme soit en ton âme, — dit le Français, en imitant drôlement le grave salut du vieillard.

Mi-Lan conduisait son aïeul et regardait autour d'elle. Tourane lui parut une ville considérable où chaque chose devenait un sujet d'étonnement : les splendides constructions

qui semblent affirmer la puissance et la fortune des Européens, les étrangères à visage clair, vêtues si bizarrement, les « coolies pousses » courant torse nu, les importantes boutiques chinoises et les échoppes malabares où s'étalaient les cotonnades. En traversant la rue de Dong-khanh, elle fit ranger l'aveugle au bord de la route pour laisser passer une congaïe violemment parfumée, couverte de soies multicolores et de bijoux. Cette femme marchait, arrogante, en faisant claquer ses sandales. Ses tuniques de gazes changeantes voltigeaient et découvraient sa hanche provocante. Un jeune garçon la précédait, portant un photophore dont la lumière crue attirait l'attention des passants et allumaient les pierreries aux doigts de la femme. Elle fumait avec une gracieuse désinvolture. Quand elle passa près de Mi-Lan, la jeune fille retint, à grand'peine, une exclamation de surprise. Cette congaïe, elle la connaissait... Oui, c'était bien Thi-Sau... Thi-Sau dont la mère vend de la soupe aux coolies! Thi-Sau partie du village depuis moins d'une année... Par quel miracle, Thi-Sau se trouvait-elle — en si peu de temps! — riche au point de se promener dans un appareil aussi somptueux? Mi-Lan allait faire part de sa stupéfaction au vieux Baÿ, lorsqu'elle aperçut une matrone respectable qui crachait de dégoût derrière la congaïe élégante. Les reins grotesquement cambrés, un gamin la suivit en contrefaisant son dandinement lascif. Un milicien jeta une injure grossière en passant. Thi-Sau ne détourna pas la tête.

Alors, confusément, Mi-Lan comprit : ces parures étaient aussi honteuses que brillantes. Elle plaignit Thi-Sau. Elle plaignit la femme miséreuse qui vend, au marché, la soupe aux coolies. Une sentence du Tao-teu-kinh revint à sa mémoire :

— Éloigne le mal de ton esprit et garde ton cœur pur afin de connaître la sérénité.

Elle pensait : la pauvre Thi-Sau aux riches joyaux ignore sans doute ce conseil du Sage, et ce n'est pas tout à fait sa faute, elle ne sait pas lire.

Longtemps avant le départ du train, Baÿ et sa petite-fille étaient en gare de Tourane. L'aveugle portait toujours, avec respect, la précieuse tablette représentant l'âme de son père.

Mi-Lan avait glissé, dans sa corbeille de joncs tressés, quelques victuailles pour la route.

Craintifs, ils s'installèrent dans un wagon de quatrièmes indigènes. D'autres voyageurs vinrent s'asseoir à côté d'eux, chargés de colis encombrants. Un Tonkinois cherchait à caser un bloc volumineux formé de chapeaux immenses. Comme il heurtait ses voisins, chacun se récriait en riant. Les hommes et les femmes fumaient. Une congaïe, dont les lobes d'oreilles étaient distendus par de pesants boutons d'or et qui semblait tirer vanité de son éclatante tunique zinzoline, coudoyait une sordide bà-gia. La vieille femme aux crasseux vêtements, lançait, de temps à autre, un jet de salive, rougie de bétel, qui s'écrasait en flaques, sur le plancher du wagon. Des enfants pleuraient, d'autres dormaient malgré le vacarme. Des boys causaient entre eux et se gaussaient de leurs maîtres européens.

Le train s'ébranla. Une crainte saisit le vieux Baÿ : n'était-il pas inquiétant de voyager avec une telle rapidité dans une aussi diabolique voiture? Il s'intéressa aux conversations de ses voisins et cessa de trembler. La voie longeait la rue et le fleuve. Les bateliers, debout dans leurs sampans, criaient des souhaits et des adieux qui se perdaient dans le fracas de ferrailles. Mi-Lan regardait, amusée, la fuite des jolies demeures occidentales, elles s'espacèrent. Ce fut la mer toute proche, les vols effrayés des canards sauvages, les pentes boisées humides et fraîches. On traversa le col des Nuages. La ligne serpentait en courbes hardies au-dessus des vagues blanches d'écume, s'accrochait à flanc de rocher, franchissait les précipices, traversait la brousse. La jolie lagune de Lang-câu, criblée de soleil, resplendissait telle le bouclier fameux qu'en son ascension glorieuse, Ly-ông-thân laissa choir. Uniformes, les petites stations se succédèrent. Au passage, des congaïes présentaient leurs marchandises : soupe, thé, riz, poissons, fruits et bétel. Enfin, ce fut Hué. A la sortie de la gare, quelques « pousses » offraient leurs services aux Européens affairés. Les boys, obséquieux, se chargeaient des valises. Les voyageurs indigènes se dispersaient et trottinaient à pas menus le long de l'arroyo de Phù-cam ou de la route de Hué. Des poussières dansaient dans la clarté chaude.

II

— Ma maison sera votre maison, Père, et ma sœur Mi-Lan aura, comme aujourd'hui, sa part aux repas de famille.

Mac, qui avait écouté en silence la dolente histoire du vieux Baÿ, offrait, aux exilés, l'hospitalité la plus cordiale. Le doï, gars musclé aux pommettes saillantes, aux yeux vifs, était assis au bord du lit de bambous sur lequel il avait installé l'aveugle.

— Je placerai la Tablette de vos Ancêtres à côté de celle de mes Pères. Ensemble, nous leur rendrons le culte jusqu'au jour où leurs sépultures étant rachetées, vous leur dresserez, de nouveau, un autel dans votre demeure.

— Le Thât tout-puissant te comblera de ses faveurs, ô mon fils. Et je me réjouirai dans l'au-delà de voir, mêlé à ton sang, celui de ma race.

Dans un berceau de rotin, suspendu par une longue corde à une poutre de la toiture, un bébé s'agita. L'aïeul leva un doigt comme pour bénir le fils du doï, et son geste ressemblait au hiératique quyet des idoles bouddhiques. Cependant, Thi-Liêt se précipitait vers son nourrisson et lui donnait le sein. Le jeune Dà ayant achevé son repas, sa mère imprima, au berceau, un mouvement giratoire et l'enfant s'endormit.

Devant les tablettes saintes, des baguettes odorantes se consumaient; la fumée de l'encens animait en les frôlant, les incrustations de nacre. Les femmes s'étaient accroupies près de la natte. Thi-Liêt n'avait pas la sveltesse de Mi-Lan. Elle était petite, ses seins durs tendaient l'étoffe du cai-ao. Ses yeux rieurs, son nez court, ses joues rondes composaient un visage amusant et poupard, visage-type de la femme annamite, mais en cet instant quasi solennel, ce visage était presque grave. Comme pour l'accomplissement d'un rite, Thi-Liêt se leva et prépara la qua-co'i : la boîte à compartiments renfermant le tabac, le bétel, la chaux et la noix d'arec. Elle l'apporta respectueusement devant son mari qui choisit une tranche d'arec, étendit la chaux rosée, et enveloppa le tout dans la plus tendre feuille de bétel. Il présenta la bouchée au vieillard en disant :

— Voici le bétel, ô Père! C'est un grand honneur pour moi de vous l'offrir sous mon toit.

— Merci, mon fils. Je suis heureux de te savoir aussi respectueux des antiques usages. Je craignais — pardonne cette mauvaise pensée — je craignais que, restant en contact avec les Occidentaux moqueurs, tu n'eusses abandonné la foi des Ancêtres.

— Pourquoi, vieux père, cette pensée méchante? Ne peut-on rester fidèle aux séculaires traditions annamites en apprenant à manier le fusil? Ne peut-on servir sa patrie en servant les Français?

— Mon fils, j'ai cru que c'était chose impossible. Oh! je le sais, nous devons plier devant les Européens parce qu'ils sont les plus forts : à éviter les éléphants, il n'y a point de honte! Nous devons accepter les lois étrangères, souvent très dures, les impôts que nos maîtres lèvent en nos provinces, de l'An-Nam-Dât au Nam-Ky-Dât. Oui, nous devons accepter tout cela : mais... je ne puis oublier les horreurs de la conquête, horreurs renouvelées au temps de l'Empereur Tu-Duc... nos villages incendiés, nos pagodons profanés par les soldats blancs... J'ai vu le supplice de deux notables. J'ai entendu bien des plaintes contre nos Maîtres. Souvent, j'ai tremblé de crainte à leur approche...

— Les Européens vous ont-ils maltraité, vieux père?

— Une seule fois. C'était un Occidental rouge et gras. Il marchait rapidement sur deux roues d'acier. Au tournant de la route, il se jeta presque sur moi. Je m'écartai, pas assez vite sans doute, car l'homme sauta à bas de sa machine et me frappa avec violence de ses poings fermés. Cette aventure est lointaine, mes yeux n'étaient pas encore morts, mais je garde toujours le souvenir du regard pâle, brouillé par la colère, que me jeta cet Occidental.

— N'avait-il pas bu, celui-là?

— Peut-être... J'avais très peur, mon fils, et je pense encore qu'il eût été préférable de rencontrer le Seigneur Tigre au détour du chemin que cet homme en fureur... Alors, ô Mac, je te plaignais de servir des Maîtres qu'il est déjà si dur de supporter.

— Un Occidental injuste et méchant ne doit pas vous

donner une aussi mauvaise opinion du caractère français.

— Je t'avoue, mon fils très cher, que j'ai trouvé hier à Tourane un Français compatissant, mais c'est celui-là qui me paraît une exception, non pas l'autre! Pourtant je sais que notre devoir est d'obéir aux Maîtres. Jamais ma voix ne s'élève contre eux. Avec toi seulement, Mac, et... la porte close, je puis montrer ma pensée sans crainte.

— Je suis certain que vous penseriez autrement si vous compreniez mieux les Français. Ils ont le caractère fantasque, il est vrai, mais notre soleil de feu n'est pas fait pour leurs crânes fragiles; notre climat leur est meurtrier. Ils sont énervés parce qu'ils sont malades.

— Pourquoi viennent-ils chez nous, alors?

— Père, il ne faut pas déplorer leur présence sur la terre d'Annam. Ils nous ont débarrassés des brigands sanguinaires; ils ont assaini notre sol et nous ont appris à en tirer des richesses inconnues. Ils ont créé des villes, des comptoirs où les piastres passent de leurs mains dans les nôtres. S'ils lèvent des impôts, c'est pour tracer des routes, jeter des ponts sur les rivières, construire des voitures à feu, des nha-tep dans lesquelles la parole s'entend d'un pays à l'autre et qui transmettent les nouvelles aussi rapidement que la pensée.

— Nos Pères ne connaissaient pas ces choses diaboliques et vivaient heureux.

— Nous pouvons vivre heureux en connaissant ces découvertes.

— Heu, heu... — fit Baÿ d'un air de doute.

Puis il marmotta entre ses dents :

— La race claire ne fraternisera jamais avec les Giao-Chi... mais je m'oublie, ô mon fils! et je récompense bien mal ta piété filiale en te contrariant ainsi. Tu es jeune et mon front se penche vers la terre; nous ne pouvons penser semblablement. Hélas! chacun de tes cheveux marquera, en blanchissant la perte d'une illusion... garde toute ton espérance; elle t'est nécessaire : ta vie est encore un long chemin dont l'espérance est le soleil. Je suis las, laisse-moi dormir.

Mac plaça l'oreiller de rotin sous la tête du vieillard, rabattit l'auvent de la paillote et passa dans la pièce voisine où les femmes, déjà, s'étaient glissées sans bruit.

Elles s'étaient étendues l'une à côté de l'autre sur le lit de camp réservé au repos des époux et parlaient à voix basse.

— Pourrais-je, sœur aînée, trier le chiendent? demandait Mi-Lan.

— Sans aucun doute. Toutes mes voisines y travaillent. D'ailleurs, Mac est l'ami du caï de « méssié » Théclat, le Français qui prépare et vend le chiendent; il te présentera à son maître. Et puis je connais la congaïe de messié Théclat, c'est Cô-Nam.

— Est-il bon ce « messié »?

— Ni bon, ni mauvais. Il crie, il se met en colère comme tous les Européens. Il roule alors des yeux blancs et devient tout rouge. On n'a qu'à se sauver quand il est ainsi, ce n'est pas difficile. Quand il est de bonne humeur, il dit des grivoiseries ou fait des compliments galants. Dans ce cas, il ne faut pas que Cô-Nam l'entende car elle est jalouse et mal élevée; elle insulte les femmes qu'elle croit ses rivales et crache sur leur passage.

— On ne doit pourtant être jalouse que d'un mari aimé?

— Elle aime peut-être le sien.

— Oh! Thi-Liêt! peut-on aimer un Occidental?

— Oui, certainement puisqu'il y a des filles d'Annam qui sont heureuses de devenir leurs épouses temporaires. Ils sont généreux le plus souvent, et donnent à leurs congaïes, des piastres, des coupes de soie, des bijoux. Cô-Nam est heureuse avec messié Théclat. Elle ne fait aucun travail, elle se promène et fume des cigarettes. Elle a un collier de soixante grains d'or qui vaut plus de cent piastres. Et Cô-Ba, l'épouse du mandarin à trois galons, chef de Mac, est encore plus heureuse! Elle a des serviteurs, des bagues françaises ornées de diamants, des pantalons de soie brochée et, pour la saison froide, un cai-ao de velours, doux comme le duvet de la tourterelle. C'est la bà-gia Cai-Boung qui l'a mariée; c'est elle qui marie toutes les filles d'Annam (celles qui veulent épouser un Français). Lorsqu'un messié arrive à Hué, la bà-gia Cai-Boung lui fait visite et, suivant le prix qu'il offre, elle lui présente les jeunes congaïes qui se marieraient volontiers avec lui. Il choisit... Et puis il donne des piastres à la Cai-Boung. Et les congaïes aussi donnent des piastres en recon-

naissance. Aussi, la Cai-Boung est très riche. Elle a fait construire, vers Kim-long, vers Gia-hoï, et même ici sur la route du Nam-giao, de belles demeures qu'elle loue aux Européens à un prix très élevé.

Thi-Liêt s'était assise sur la natte et parlait avec animation. Ses yeux étroits brillaient entre les lourdes paupières. Mi-Lan la regardait stupéfiée.

— Je suis pourtant certaine que tu n'aurais pas voulu d'un étranger comme mari!

— Pourquoi pas? Devenir une cô n'est pas une honte, je pense? Il est des Français qui épousent leurs congaïes pour toujours; elles deviennent alors de vraies madames et leur mari est toujours bon pour elles. L'Occidental qui habite la splendide demeure sur le Phù-cam est ainsi marié avec une Tonkinoise. Il y a plus de dix années qu'il l'a amenée ici. Il n'a jamais pris d'épouses secondes... Il a offert à son beau-père, un cercueil en bois de teck...

— N'es-tu pas plus heureuse, Thi-Liêt, d'appartenir à un homme de ta race? Mac n'est-il pas le meilleur mari?

Thi-Liêt leva les yeux et aperçut le doï debout près de la porte. Elle rougit et se mit à rire en découvrant ses dents laquées :

— Mac est le meilleur mari! — dit-elle.

Et l'époux amoureux sourit tendrement.

III

Le roucoulement des ramiers annonçait l'aube. Dans l'air frais, le tintement des cloches commença : c'étaient des sons clairs, des appels aériens; d'autres coups frappés au loin, semblaient redits par un écho. Puis les chocs se précipitaient, et le son mourait en un descrescendo d'une douceur exquise.

Mi-Lan rejeta l'épaisse moustiquaire et se leva. Elle rajusta ses vêtements, ouvrit l'auvent. Les bambous frissonnaient. Le ciel de tendre saphir était pur, radieusement. Le long de l'arroyo, des sampaniers s'appelaient; leurs rames glissaient sur l'eau ocreuse aux molles vibrations. Une femme, une

batelière chanta. Elle jeta un cri harmonieux; d'autres voix répondirent.

Et la jeune fille, en contemplant le quotidien miracle de la douce Nature, répétait tout bas le verset du Livre sacré :

> Vie : Pleurs et Ténèbres. — Joies et Lumière.
> Après l'adversité, reste le bonheur à espérer.

Mi-Lan sourit : Certes, la vie lui réservait encore beaucoup d'heures de « joies et de lumière »... Une belle aurore n'est-elle pas un gage d'espérance?

A l'entour, le village s'animait. Des femmes partaient au puits de la pagode ou en revenaient. Elles portaient leurs urnes de terre vernissée, suspendues au ganh. D'autres vaquaient aux soins ménagers. Des miliciens passèrent sur la grande route en marquant le pas dans un français fantaisiste :

— Ine, té! Ine, té!

Sur son lit de bambous, l'aïeul dormait. La flamme vacillante d'une lampe à opium agitait des reflets et des ombres sur sa face. Mi-Lan pénétra dans l'étroite pièce servant de cuisine. Thi-Liêt vint l'y rejoindre. Ensemble, elles préparèrent le thé et le riz tandis qu'au dehors, Mac enroulait son turban, ajustait son salacco.

— Bonne journée, frère aîné! — dit la jeune fille.

— Bonne journée, sœur cadette! Que tes doigts soient agiles, et qu'à la nuit tombante, le chiendent, par toi trié, monte à la hauteur de ta hanche.

— Merci, frère. Que les mandarins galonnés qui te commandent aient la parole douce comme du miel.

Lorsque Mac eut disparu au détour de la route; Thi-Liêt s'assura que l'aïeul dormait. Elle s'approcha de sa sœur dont elle dénoua le lourd chignon. Tout en lissant les cheveux d'ébène, elle dit avec mystère :

— Mi-Lan, as-tu remarqué un « messié » français, jeune, très élégant?... Hier, il s'est promené sur la route...

— Non, je n'ai rien vu de semblable.

— Oh! où avais-tu les yeux? Quand tu es partie au travail, il était à l'ombre des gommiers. Ta camarade Thi-Môi n'a pas manqué de lui lancer des œillades...

— Moi, je ne l'ai pas vu.

— Eh bien, s'il revient aujourd'hui, regarde-le.

— Pourquoi sœur aînée, dois-je regarder cet Occidental?

— Parce que tu lui plais peut-être...

— Ai-je besoin, Thi-Liêt, de plaire à un Européen? Et puis, tu fais erreur.

— Je ne fais pas erreur. Ce Français est celui que tu rencontras à Tourane, et la Cai-Boung m'a dit...

— Thi-Liêt! tu parles à cette femme!

— Elle est venue après la sieste, tandis que l'aïeul était allé respirer l'air frais au bord du fleuve. Elle m'a dit qu'elle avait remarqué ta beauté et que tes dents n'étaient pas encore laquées.

— En quoi cela l'intéresse-t-elle? et pourquoi, ô sœur, as-tu écouté la Cai-Boung?

— La Cai-Boung est très polie. Elle m'a offert des cigarettes et du bétel parfumé. Elle s'est accroupie à côté de moi, sur la natte. Elle a caressé mon petit Dà tandis qu'il s'amusait avec le collier de grains d'or qu'elle porte sur son cai-ao lilas; alors elle m'a dit qu'il est bien triste de te voir travailler du matin au soir pour gagner si peu d'argent quand tu pourrais, sans peine, devenir riche tout à coup. Pouvais-je ne pas l'écouter? Elle dit la vérité, cette femme...

— Thi-Liêt!

— Voyons, petite sœur, tu es venue à Hué pour gagner des piastres. Ne veux-tu pas racheter la tombe des Ancêtres? Combien de temps mettras-tu pour économiser la somme nécessaire? Compte bien : tu gagnes à peu près vingt « cents » par journée de travail, soit une piastre tous les cinq ou six jours. Il faudra donc voir s'écouler plus de quatre automnes avant que les trois cents piastres ne soient accumulées dans le coffre de camphrier. Es-tu certaine que... l'aïeul sera encore vivant à une date aussi lointaine?

— Oh!...

— Nous t'aiderons suivant nos moyens, Mac l'a promis... Mais ce sera très long encore! Tandis que si tu devenais l'épouse du Français, tu pourrais racheter, non seulement les tombes, mais la rizière.

— Je m'étonne de t'entendre parler ainsi, sœur aînée. Par-

donne-moi, mais il me semble que ce n'est pas le langage d'une bonne Annamite. Crois-tu donc que je pourrais me marier provisoirement avec un être qui n'est pas de ma race? et que l'aïeul accepterait les piastres gagnées de cette façon?

— Je ne suis pas une bonne Annamite! ô dieux! Il ne faut pas penser semblable chose, sœur cadette... Et tu ignores si l'aïeul n'accepterait pas avec reconnaissance ce... sacrifice.

— Je ne le crois pas. Veux-tu que je lui parle?

— Non, il repose. Réfléchis d'abord. Et, tu sais, ce Français, est beau. Je l'ai vu. Il a des yeux ardents et des dents saines. Tel un palmier, son torse est droit. Et souple avec cela! L'échine du seigneur Tigre ne l'est pas davantage. Ne serais-tu pas heureuse de partager la couche d'un homme aussi bien doué?

Gênée, Mi-Lan abaissa ses longs cils sur ses joues dorées. Elle ne répondit pas. La jeune femme la regarda, les prunelles coulées aux coins des yeux et dit très vite :

— Ta coiffure est terminée. Voici Thi-Môi qui part à l'atelier, demande-lui conseil.

— Elle serait ravie d'une telle aubaine, Thi-Môi, ajouta Thi-Liêt à voix basse, et ma sœur est une sotte. —

Une grange au bord du Phù-cam, c'est l'atelier. De la toiture, de longues toiles d'araignées pendent. Les congaïes sont alignées devant leurs peignes et bavardent en travaillant. Elles délient les paquets de chiendent, préparé d'une façon sommaire par ceux qui l'ont récolté. Elles peignent les brins par poignées et reforment les paquets solidement. Par degrés, à côté de chacune, la pile des paquets s'élève. Un caï circule entre les bancs et surveille le travail. Dans la cour, les coolies emballent à la presse le chiendent trié. On entend la voix du Maître invectivant grossièrement les hommes qui commettent quelque maladresse.

Plusieurs enfants, portant sur la hanche un frère ou une sœur plus jeunes, entrèrent dans le hangar. Les mères tendirent le sein à leur dernier-né et se remirent à l'ouvrage. Une jeune fille commença une complainte, l'histoire de la guerrière de Cu'u'-chan. Les congaïes terminaient chacune

des phrases que psalmodiait la chanteuse, par cette interjection gutturale :

— Ho, khouan! ho, khouan!

Triêù-An avait les mamelles longues, longues de trois pieds.

— Ho, kouan! ho, kouan!

Elle les attacha dans le dos afin de tirer plus parfaitement de l'arc, puis elle monta sur un éléphant.

— Ho, houan! ho, houan!

Un éléphant haut comme une colline, un éléphant aux défenses acérées.

— Ho, kouan! ho, kouan!

Et Triêù-An se mit à la tête des brigands, des brigands armés et couverts de masques hideux.
Et son arc se brisa, alors elle prit une lance et se jeta dans la mêlée.
Elle combattit comme une furie.
Et le Chinois poltron, le Chinois repassa la Porte d'Annam.

— Ho, kouan! ho, kouan! — reprenait le chœur des congaïes.

— Mi-Lan, pourquoi ne chantes-tu pas? — demanda Thi-Môi, la rieuse — es-tu malade?

— Je ne suis pas malade.

— Alors, tu rêves à ton amoureux.

— Je n'ai point d'amoureux.

— C'est un grand malheur, sais-tu? Moi, j'en ai trois et je ne sais celui que je préfère.

Les voisines riaient. Mi-Lan pensait : « La journée s'avance et je n'ai guère gagné plus de quatorze « cents ». Le chiendent était, aujourd'hui, particulièrement cassant et mauvais. Quand le caï va passer il me traitera peut-être de paresseuse... Pourtant, j'ai travaillé avec ardeur. Mes yeux se troublent, mes doigts sont humides de sueur... Thi-Liêt disait, ce matin qu'il faudra, au moins quatre années d'un pareil labeur pour amasser trois cents piastres, et que l'aïeul... ô dieux! pourquoi Thi-Liêt m'a-t-elle parlé ainsi? Si l'aïeul mourait maintenant, avec quel chagrin son âme joindrait-elle celles des Ancêtres?

» Épouser un Français est au-dessus de mes forces, vrai-

ment... Et cette Caï-Boung qui m'attendait à la sortie de midi... sera-t-elle là ce soir... tout à l'heure? Je revois encore le sourire mielleux de ses lèvres fardées. Ses yeux perçants me fascinaient comme la prunelle du serpent fascine l'oiseau. Mes compagnes admiraient son ombrelle à dentelles, sa ridicule ombrelle européenne, ses sandales brodées de perles... Cette femme me cause une insurmontable répulsion... Cinq cents piastres... Le Français donnerait cinq cents piastres, d'abord ... et des bijoux d'or... et tous les mois, beaucoup de piastres encore... Oh! combien je préférerais un mari de ma race! un mari point grossier comme les coolies, un mari qui connût les saints caractères, et qui le soir, devant les étoiles, réciterait les poèmes de l'Annam tandis que je bercerais son fils aîné! Mon père était ainsi et ma mère fut heureuse. La mort même ne les sépara point. L'amour d'un Français ne doit pas être semblable à celui-là. Je ne connais ni les usages, ni le langage des Français. Si mon amie Daï-Liên était ici, je lui demanderais conseil. Elle est sérieuse. Thi-Môi est une écervelée, pourquoi Thi-Liêt veut-elle que je lui parle de ces choses graves? Ma sœur a parfois d'étranges idées... Je suis certaine que les ancêtres n'exigent pas un sacrifice aussi dur. »

IV

— Vénéré père, — dit Mac, — voici mon oncle Hanh-Kiên venu pour vous visiter; et celui-ci est Hanh-Phuoc, son plus jeune fils. C'est l'interprète d'un riche marchand de bois. Tous deux sont lettrés et seront heureux de vous écouter parler, ô père!

— Qu'ils soient les bienvenus!

Baÿ déposa sa pipe à opium sur le plateau, repoussa l'oreiller de rotin propice aux rêveries, s'assit sur la natte et pria les nouveaux arrivants de prendre place à ses côtés.

Han-Kiên avait un rude visage semblable à celui de son neveu Mac, mais ses cheveux grisonnaient. Phuoc était un bel adolescent aux lèvres fines. Il portait avec distinction la transparente tunique de « tia-tau », cette légère soie dont se vêtent les lettrés.

La conversation s'engagea à propos d'un vers du Tuy-Kiêu.

Le soleil descendait à l'horizon. Devant la porte, Mi-Lan tenant le petit Dà sur ses genoux, chantait, à mi-voix une ronde enfantine :

Con méo, con méo, con méo!
Ai day may trio chang day em tao? [1]

Dà battait des mains. Le joli visage de la jeune fille reflétait le doux incarnat du crépuscule et, par la baie largement ouverte, Phoc regardait Mi-Lan...

— Frère aîné, — disait Hanh-Kiên, — ne veux-tu pas profiter de la caresse de la brise? Ecoute! elle chante et fait vibrer les feuilles des bananiers...

— Allons respirer le souffle de la nuït naissante, mon frère, notre sommeil sera peuplé de meilleurs rêves.

Ils s'étaient installés sous l'auvent relevé et continuaient d'échanger leurs pensées. Au delà de Nam-Giao, les gongs des pagodes résonnèrent; d'autres battements moins lointains leur répondirent, saluant la nuit proche et chassant les esprits méchants. Graduellement, cuivres et bronzes se turent. Des tubéreuses parfumaient l'air. Baÿ cita le divin Nguyên-Hiep :

« Les fleurs et leur douceur, le soir, excitent l'odeur des souvenirs. »

Puis il parla du passé de l'Annam, du passé imprécis et légendaire, fastueux et terrible. Il mêlait l'histoire aux mystères sacrés.

Quelques filles, ses compagnes de travail, s'assirent auprès de Mi-Lan; plusieurs garçons vinrent; des enfants s'accroupirent à l'entour. Et depuis, chaque soir, devant la case de Mac le milicien, les gens du hameau s'assemblaient. Le vieux Baÿ, dans son langage imagé contait...

Il contait les multiples incarnations du bouddha Huyên-Vu transformé, tantôt en conquérant magnifique, tantôt en bonze guérisseur. Il parlait des esprits diaboliques, innombrables et divers, qui errent par les nuits sans lune, tels que cet étrange Doc-Cuoc, originaire de Quang-yen ne possédant

1. « O chat, ô chat, ô chat! Qui t'a appris à grimper sans l'apprendre à mon petit frère? »

qu'une moitié de corps, Doc-Cuoc expert en la subtile science magique. L'aïeul vantait les charmes et la fidélité de la princesse Tiên, fille du « roi Hung » :

— Tiên était belle... si belle que le soleil s'arrêtait dans le ciel afin de la mieux contempler quand elle allait à la lagune baigner son corps ravissant... —

D'autres fois, il s'apitoyait sur le malheureux Lê-Sat recevant du roi Thâi-Tong le cadeau sinistre « un sabre, une coupe empoisonnée, un cordon de soie pourpre... » ou bien, il vouait à la vengeance des divinités infernales Dinh le sanguinaire qui charmait ses loisirs en faisant cuire et manger les gens qu'il déclarait à tort coupables d'un crime.

Baÿ connaissait aussi des fables spirituelles qui provoquaient de fréquents accès de gaieté chez les auditeurs attentifs.

Plus belliqueux, Hanh-Kiên retraçait les épisodes les plus merveilleux des luttes antiques contre le Chinois, l'héroïsme des Ancêtres. Alors Mac, qui avait combattu les farouches compagnons du Dé-Tham, narrait quelques détails de la chasse au brigand :

— Nous étions dans la vallée, on savait que l'ennemi était proche, mais on ne voyait rien que la brousse autour de soi, « mon yeutenant » monta sur une paillote. Il n'avait pas encore porté la lunette à ses yeux que... pan! il roulait en bas de la cahute. Les bambous craquèrent sous le poids de son corps, un grand jet de sang m'inonda la figure. Il était mort. Ah! malheur! Et les cuivres sonnèrent la charge... Allez, c'est beau, la charge! Quand on l'entend, on se sent des ailes aux talons. Les marsouins hurlaient et bondissaient comme des ma-qui. Nous les avons suivis, nous sautions les palissades enfin découvertes. Les balles bourdonnaient à nos oreilles comme un essaim d'abeilles... Des rangs entiers s'effondraient, car les brigands tiraient juste, mais on avançait quand même, on passait sur les cadavres, on trouait des poitrines... Le soleil n'était pas encore caché derrière la colline que nous étions dans le fortin. Je fus nommé sergent le lendemain.

Le vieux Baÿ hochait la tête, et l'on ne savait pas exactement s'il admirait ou désapprouvait le soldat et ses chefs

français. Les femmes frissonnaient d'horreur. Thi-Liêt avait pour ces trembleuses, des regards qui semblaient dire :

— Vos maris n'auraient pas fait cela, ils sont bons, tout au plus, à casser des cailloux le long des routes, ou à diriger un sampan. Moi, je suis l'épouse d'un héros,... d'un héros qui porte le salacco et dont la manche est galonnée d'argent!

Han-Kiên, parfois aussi, priait le jeune Phuoc de réciter quelque poème, Phuoc, de sa mélodieuse voix, déclamait les versets désignés ou des stances à la gloire des combattants pour faire plaisir à son cousin Mac le guerrier.

Et Mi-Lan extasiée contemplait le beau garçon à la voix suave, au front pâle, qu'un reflet de lune inondait de clarté...

Longtemps après le départ des hôtes de son aïeul, lorsque dans la nuit tout à fait noire, la jeune fille rêvait, étendue sur sa natte, la jolie vision charmait encore son esprit et chassait le sommeil de ses paupières... Sans que cette douce image disparût, l'obsédante pensée revenait lancinante, telle une douleur un instant oubliée : Dois-je suivre les conseils de Thi-Liêt? Dois-je épouser le Français?

Elle se rappelait avec quelle grâce coquette, la Caï-Boung avait agité la main pour l'appeler... et quels regards jaloux lui avaient lancés ses compagnes à cette invite... et les compliments de la femme sur ses dents « ravissantes comme la perle de Tang-Lac », sur ses lèvres, « pourpres ainsi que la fleur de l'hibiscus », sur ses yeux d'étoiles, sur sa peau claire... Une flamme montait à ses joues alors... Sa gorge était devenue sèche, subitement.

La Caï-Boung disait combien un mari serait heureux de posséder un semblable trésor et que — si ce mari était français — il donnerait de l'or, beaucoup d'or en échange de cette beauté offerte. En parlant, la Caï-Boung gesticulait. Les gemmes de ses bagues accrochaient des rayons de soleil. Deux fois, Mi-Lan éblouie, avait dû baisser ses paupières. La femme l'avait quittée avec des protestations de dévouement, d'amitié. Rentrée à la maison, Mi-Lan avait trouvé Thi-Liêt en colère, le petit Dà pleurant, et l'aïeul tristement couché sur le lit de bambous. Sa face lui parut plus émaciée, le pli des lèvres exangues avait plus d'amertume. Un grand découragement s'était apesanti sur l'âme de la jeune fille tout à coup.

Phuoc était venu et il avait semblé que la sérénité du paradis entrât avec lui. Dà avait tendu ses mains innocentes, Thi-Liêt ne criait plus et l'aïeul sourit en reconnaissant la voix du jeune homme. Il l'avait appelé et prié de préparer quelques pipes d'opium. De ses doigts effilés, Phuoc avait saisi la longue aiguille d'acier. Méthodiquement, il la plongeait dans le pot de porcelaine craquelée. Quand il l'en retirait une gouttelette tremblait à son extrémité; avec soin, le jeune homme cuisait ensuite l'opium qui se dorait, brunissait au contact de la flamme. Il chargeait la pipe menue et la présentait à l'aveugle qui aspirait la divine fumée. Un grand calme s'épandait sur sa face soudain rassérénée.

Cette scène familiale n'était-elle pas l'image du bonheur? Fallait-il renoncer à cette douce vie? épouser un étranger aux habitudes inconnues ou choquantes?

Dans la nuit noire, Mi-Lan frémissait à cette pensée... puis soudain, avec émoi, elle se souvint de la caresse des grands yeux de l'adolescent lorsqu'il avait à la prière de l'aïeul, récité les vers magnifiques :

« O mon amie! vous êtes belle comme la fleur du lotus qui, toute fraîche, entr'ouvre ses pétales au milieu du jour...

» ... Loin de vous, une seule journée me semble longue comme trois automnes. »

Quelle tendresse vibrait dans la voix du jeune homme! Vraiment, l'épouse élue par Phuoc sera bien heureuse et chérie des Génies. Ah! que ce fût elle, Mi-Lan et la vie ressemblerait au chemin symbolique « tapissé de mousses, embaumé par le parfum des fleurs les plus suaves, ombragé de palmiers où nichent les phénix, oiseaux de bonheur ».

Devenir la femme de Phuoc... Jamais encore, Mi-Lan n'avait pensé que ce fût chose possible. N'était-elle pas l'aînée? Phuoc était si jeune! Pourtant Hanh-Kiên n'a-t-il pas parlé, hier, de lui donner une compagne? Qui sera-t-elle? Peut-être Thi-Môi? Peut-être — Phuoc est si beau! si distingué! — la fille du riche marchand de bois dont il est l'interprète? Elle, Mi-Lan, sera l'épouse du Français rencontré à Tourane, de l'Occidental qui agit avec bonté mais dont le regard semble railler. A cet homme, elle donnera la beauté admirée par la Caï-Boung. Cette beauté se fanera. Le Français

versatile et fantasque répudiera sa femme comme on jette, loin de soi, une fleur que l'on a cueillie, qui vous a charmé un instant, mais qui s'est flétrie, hélas!

Chaque jour, Thi-Liêt affirme que les Ancêtres exigent ce sacrifice, qu'il est criminel de ne pas écouter les ordres venus de l'Au-delà; que les aïeux se vengeront cruellement de l'affront fait à leurs restes mortels, que la malédiction s'étendra à tous les membres de la famille.

Le vieux Baÿ doit connaître la volonté des Génies avec plus de certitude que Thi-Liêt. Mi-Lan demandera son avis... après que seront annoncées les fiançailles de Phuoc.

Peu à peu, le sommeil alourdissait les paupières de la fille. Les grillons bourdonnaient. Un termite rongeait une solive avec un grincement de scie. Mi-Lan voyait s'ouvrir devant ses pas, le merveilleux chemin tapissé de mousse... quels délicieux parfums répandaient les fleurs éclatantes! L'ombre des palmiers lui semblait fraîche... Les ailes déployées d'un couple de phénix agitaient l'air léger et caressaient sa joue... Phuoc tenait sa main... La voix de l'aimé était tendre, toute proche!

— O mon amie! vous êtes belle comme la fleur du lotus...

Mi-Lan s'endormit.

CL. CHIVAS-BARON

(A suivre.)

LE DERNIER ÉTÉ[1]

III

Les ombres légères du passé qui remplissent en foule les journées d'un vieillard avaient rarement assiégé aussi peu les yeux du vieux Jolyon que dans les soixante-dix heures qui le séparaient encore du dimanche; à leur place, c'était l'ombre de l'avenir, avec le charme de l'inconnu, qui offrait ses lèvres. Le vieux Jolyon ne s'agitait plus maintenant; il n'allait pas voir le tronc d'arbre renversé parce qu'elle *venait déjeuner*. La perspective de ce repas lui apportait une merveilleuse certitude, qui chassait un monde de doutes, personne ne manquant un repas, sauf pour des raisons majeures. Le vieux Jolyon fit mainte partie sur la pelouse avec Holly. Elle tenait la batte, pendant que lui, jetait les balles de cricket, se préparant ainsi à rendre le même service à Jolly pendant les vacances. La petite fille n'était pas une Forsyte, mais Jolly en était un — et dans la famille Forsyte, la première place et la batte de cricket reviennent aux hommes, jusqu'à ce qu'ils y renoncent et atteignent l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Le chien Balthazar assistait à la partie et se couchait sur la balle dès qu'il le pouvait. Un petit domestique à la figure ronde comme la lune attrapait les balles. Le temps passait et pourtant chaque jour semblait, au vieux

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1922.

Jolyon, plus long, et plus radieux que le précédent. Le vendredi soir il prit une pilule pour le foie, car son côté lui faisait assez mal; ce n'était pas du côté droit, mais n'importe, aucun remède ne vaut celui-là. Si quelqu'un lui avait dit qu'il avait pris à la vie un intérêt nouveau, et que ce genre d'intérêt ne lui valait rien, il aurait eu pour réponse un de ces fermes regards de défi du fond de ses yeux gris fer, qui semblaient dire : « Je connais mes affaires. Mêlez-vous de ce qui vous regarde. » Il avait toujours été comme cela et il continuerait.

Le dimanche matin, pendant que Holly était à l'église avec son institutrice, il alla passer l'inspection des plates-bandes de fraises. Accompagné du chien Balthazar, il examina chaque pied minutieusement et réussit à découvrir deux douzaines au moins de fraises bien mûres. Se baisser le fatiguait et un vertige le prit, tandis que le sang lui montait à la tête. Après avoir placé les fraises dans un plat sur la table du déjeuner, il se lava les mains et se baigna le front d'eau de Cologne. Devant son miroir, il se trouva maigri. Quel échalas il avait été dans sa jeunesse! Être svelte, voilà qui était bien; il ne pouvait supporter les gens gras, mais tout de même ses joues à lui étaient peut-être bien maigres. Irène arrivait par le train de midi et demi et devait venir à pied, par la route qui passait à la ferme de Drage, en entrant par l'extrémité du taillis. Après avoir regardé dans la chambre de June si l'eau chaude était préparée, il partit à sa rencontre lentement, car le cœur lui battait. L'air embaumait, les alouettes chantaient et on pouvait apercevoir la grande tribune d'Epsom. Quelle belle journée! C'était sans doute, par un temps pareil, cinq ans auparavant, que Soames avait amené là-bas le jeune Bosinney pour regarder le site avant de commencer à bâtir. June le lui avait dit souvent, c'était le jeune Bosinney qui avait tout de suite trouvé l'emplacement exact de la maison. Tous ces derniers jours, le vieux Jolyon avait beaucoup pensé au jeune homme, comme si son ombre hantait vraiment la scène de ses derniers travaux, courant la chance de la rencontrer, elle : Bosinney, le seul homme qui eût possédé son cœur, celui auquel elle s'était donnée de tout son être avec ivresse. A son âge, bien entendu,

on n'imaginait plus ces choses-là, mais une vague souffrance l'agitait, comme le fantôme d'une jalousie impersonnelle; et aussi un sentiment plus généreux de pitié pour cet amour si tôt perdu. En quelques pauvres mois, tout avait été fini! Oh mon Dieu! Il regarda sa montre avant d'entrer sous bois — midi un quart seulement — encore vingt-cinq minutes à attendre! Il tourna le coin du chemin, et alors il l'aperçut, exactement à l'endroit où il l'avait vue la première fois, assise sur le tronc d'arbre; il comprit qu'elle avait dû venir par le train précédent, pour pouvoir rester là, seule, deux heures au moins. Il avait manqué deux heures de sa compagnie! Quel souvenir pouvait bien lui rendre ce coin si cher? Elle lut sur son visage ce qu'il pensait, aussi tout de suite elle lui dit :

— Pardonnez-moi, mon oncle, c'est ici que j'ai su pour la première fois...

— Oui, oui, l'endroit est à votre disposition, tant que vous voudrez. Mais vous avez une figure de Londres; vous donnez trop de leçons.

Il se tourmentait qu'elle eût à donner des leçons, des leçons à une bande de jeunes filles qui tapotaient des gammes avec leurs doigts épais.

— Où les donnez-vous?

— J'en donne surtout dans des familles juives, heureusement.

Le vieux Jolyon eut un sursaut; à tous les Forsyte, les Juifs font l'effet de gens douteux et d'étrangers.

— Ils aiment beaucoup la musique, et ils sont très aimables.

— Il ne manquerait que ça, qu'ils ne le soient pas.

Il prit le bras d'Irène — son côté lui faisait toujours un peu mal à la montée — et dit :

— Avez-vous jamais rien vu d'aussi joli que ces boutons d'or? Ils ont poussé comme ça en une nuit.

Les yeux de la jeune femme semblaient réellement voler à travers le champ, comme des abeilles à la poursuite des fleurs et du miel.

— Je voulais vous les montrer, je n'ai pas laissé mettre les vaches à paître.

Puis, se souvenant qu'elle était venue pour parler de

Bosinney, il lui indiqua l'horloge au-dessus des écuries :

— Je suppose qu'il ne me l'aurait pas laissé mettre là; il n'avait pas la notion de l'heure, si j'ai bonne mémoire.

Mais elle, en pressant son bras contre le sien, au lieu de répondre, se mit à parler des fleurs, et il comprit que c'était pour qu'il ne crût pas qu'elle venait uniquement à cause de son amant perdu.

— La plus belle fleur que je puisse vous montrer, — lui dit-il d'un ton triomphant, — c'est ma petite chérie. Elle va être de retour de l'église à l'instant. Il y a quelque chose en elle qui me fait songer un peu à vous.

Il ne lui sembla pas singulier de tourner ainsi la phrase, au lieu de dire : « Il y a quelque chose en vous qui me fait songer à elle. » Ah! la voilà qui arrivait.

Suivie de près par l'institutrice française, d'un certain âge, dont l'estomac avait été détraqué vingt-deux ans auparavant pendant le siège de Strasbourg, Holly accourut vers eux, en passant sous le chêne. Elle s'arrêta à quelques mètres pour caresser le chien Balthazar. Elle faisait cela pour se donner l'air de ne songer à rien d'autre. Mais le vieux Jolyon qui savait à quoi s'en tenir, dit :

— Eh bien! ma chérie, voici la dame en gris que je vous ai promise.

Holly se redressa et leva les yeux. Il les observa toutes les deux d'un air malicieux. Irène sourit, Holly passa d'un regard d'interrogation à un sourire timide, puis à une expression plus grave. Elle avait le sentiment de la beauté, cette enfant; elle savait ce qu'il en était! Il observa avec plaisir le baiser qu'elles échangèrent.

— Madame Heron, mademoiselle Beauce. Eh bien, mam'zelle, le sermon était-il intéressant?

Maintenant qu'il n'avait plus beaucoup de temps à vivre, la seule partie du service religieux qui pouvait encore l'intéresser était celle qui se rapportait au monde, c'est-à-dire le sermon. Mamzelle Beauce tendit une main arachnéenne et gantée de chevreau noir — elle avait vécu dans les meilleures familles — et, dans son visage maigre et jaunâtre, ses yeux un peu tristes semblaient demander : « Êtes-vous bien élevé? » Chaque fois que Holly ou Jolly faisaient quelque

chose qui lui déplaisait — ce qui n'était pas rare — elle leur donnait en exemple les petits « Tayleurs » et disait, en roulant les *r* : « Jamais les petits Tayleurs ne feraient une chose parrreille; ce sont des enfants bien élevés. » Jolly détestait « les petits Tayleurs ». Holly se demandait comment elle leur était tellement inférieure. « Drôle de corps, cette petite bonne femme », se disait Jolyon en pensant à mademoiselle Beauce.

Le déjeuner fut réussi; les champignons qu'il avait ramassés lui-même sous la bâche, les fraises choisies, et une autre bouteille du vin de Steinberg lui remplirent le corps d'un parfum tout éthéré... et de la certitude d'une petite poussée d'eczéma pour le lendemain. Après le déjeuner ils prirent leur café turc sous le grand chêne. Il vit sans regret mademoiselle Beauce se retirer pour écrire sa lettre dominicale à sa sœur, qui avait jadis compromis son avenir par l'absorption accidentelle d'une épingle; événement cité journellement en exemple aux enfants pour les inciter à manger lentement et à digérer ce qu'ils mangeaient. Au bas de la pente gazonnée, étendus sur une couverture de voyage, Holly et le chien Balthazar se taquinaient et se caressaient. A l'ombre, le vieux Jolyon, les jambes croisées, savourait voluptueusement son cigare, tout en regardant longuement Irène assise sur la balançoire. Une silhouette grise, fine et légère, se balançant vaguement; quelques taches de soleil par-ci par-là, des lèvres entrouvertes, des yeux noirs et doux sous des paupières légèrement baissées. Elle avait l'air heureux; sûrement cela lui faisait du bien de venir ainsi le voir. L'égoïsme de la vieillesse n'avait pas encore entièrement prise sur lui puisqu'il trouvait encore du plaisir à celui des autres. Il se rendait compte que ce qu'il désirait, même très vivement, n'était pas tout au monde.

— C'est tranquille ici, — dit-il. — Il ne faut pas venir si vous trouvez ça ennuyeux. Mais quel bonheur de vous voir! Le visage de ma petite chérie est le seul, à part le vôtre, qui me fasse plaisir à regarder.

A son sourire, il comprit qu'elle ne dédaignait pas d'être appréciée et il en fut rassuré.

— Ce n'est pas une blague, — dit-il. — Je n'ai jamais

fait de compliments si je ne les pensais pas. En somme je ne me souviens pas d'avoir exprimé mon admiration à une femme, sauf à la mienne autrefois; mais dans le mariage les femmes sont si bizarres...

Il resta silencieux, puis reprit brusquement :

— Elle s'attendait à me l'entendre dire plus souvent que je ne l'éprouvais; voilà ce qui en était.

Le visage d'Irène refléta un trouble mystérieux, et craignant de l'avoir peinée, il se hâta d'ajouter :

— Quand ma petite chérie se mariera, j'espère qu'elle rencontrera un homme qui connaisse le cœur des femmes. Je ne serai pas là pour le voir. Le mariage met trop de choses à l'envers. Je ne veux pas qu'elle ait à lutter contre cela.

Et, se rendant compte qu'il n'avait fait qu'aggraver ses propos, il ajouta :

— Ce chien-là, il faut toujours qu'il se gratte.

Un silence suivit. A quoi pensait-elle, cette jolie créature dont la vie était gâchée, pour qui l'amour était fini et qui cependant était faite pour l'amour? Un jour peut-être, quand il ne serait plus là, elle retrouverait un compagnon, moins déséquilibré que ce jeune homme qui s'était fait écraser. Ah! mais son mari?

— Est-ce que Soames ne vous tourmente plus jamais? — demanda-t-il.

Elle secoua la tête. Son visage s'était subitement fermé. Malgré toute sa douceur, il y avait en elle quelque chose d'irréconciliable. Et ce fut comme un aperçu sur le caractère inexorable des antipathies entre les sexes, qui se fit jour dans son esprit. Il appartenait à la civilisation du début de la période victorienne — tellement plus ancienne que celle de sa vieillesse — et il n'avait jamais songé à ces choses primitives.

— C'est une consolation, — dit-il. — On peut voir la grande tribune d'Epsom aujourd'hui. Voulez-vous que nous fassions un tour?

Il la conduisit à travers les parterres de fleurs et le verger; contre le grand mur extérieur, les pêches et les brugnons poussaient, exposés au soleil. Il lui fit visiter les étables, la serre des vignes, les couches d'asperges et de champignons,

la roseraie et le kiosque d'été; et la mena même dans le potager pour voir les minuscules petits pois que Holly aimait tant à sortir de leurs cosses avec son doigt, pour les ramasser ensuite de sa langue dans la paume de sa petite main brune. Il lui montra bien des choses merveilleuses, tandis que Holly et le chien Balthazar gambadaient en avant ou revenaient de temps en temps pour qu'on fît attention à eux. C'était un des après-midi les plus heureux qu'il eût jamais connus, mais cela le fatiguait et il fut heureux de s'asseoir dans la salle de musique et de se laisser offrir le thé. Une petite fille, grande amie de Holly, était venue, — une enfant blonde aux cheveux courts comme ceux d'un garçon. Et, à distance, les petites filles s'amusaient, sous l'escalier, sur les marches et dans la galerie. Le vieux Jolyon réclama du Chopin. Elle lui joua des études, des mazurkas, des valses. Au bout d'un moment, les deux enfants s'approchèrent tout doucement et restèrent immobiles devant le piano, écoutant, leurs têtes brune et blonde penchées en avant. Le vieux Jolyon les regardait.

— Montrez-nous comment vous dansez, vous deux.

Timidement, avec un faux départ, elles commencèrent. Et puis, plongeant et tournant, sérieuses, pas très adroites, elles passèrent et repassèrent devant sa chaise, aux sons de la valse. Il observait à la fois les petites danseuses et le visage de celle qui jouait, souriante, tournée vers elles. Il pensait : « Il y a des éternités que je n'ai vu un aussi joli tableau. » Une voix s'écria :

— *Hollii! Mais enfin — qu'est-ce que tu fais-là — danser le dimanche! Viens donc!*

Mais les enfants s'approchèrent tout près du vieux Jolyon, sachant qu'il les protégerait; ils levèrent les yeux vers ce visage, qui était décidément enchanté.

— Tant vaut le jour, tant vaut l'œuvre, mam'zelle. C'est à moi qu'il faut s'en prendre. Allons, trottez, mes petites, allez goûter.

Quand elles furent parties, suivies du chien Balthazar, il regarda Irène avec un éclair de malice dans les yeux.

— Eh bien, voilà! Sont-elles assez gentilles? Avez-vous des petites parmi vos élèves?

— Oui, trois, et deux d'entre elles sont des amours.

— Jolies?

— Ravissantes.

Le vieux Jolyon soupira; il avait une prédilection insatiable pour les tout petits.

— Ma « petite chérie », — dit-il, — adore la musique, elle sera musicienne un jour. Vous ne me donneriez pas votre avis sur son jeu, je suppose?

— Mais si, naturellement.

— Vous n'aimeriez pas...

Il n'osa pas ajouter « lui donner des leçons ». L'idée qu'elle en donnait lui était désagréable, pourtant cela lui fournirait l'occasion de la voir régulièrement. Elle quitta le piano et s'approcha de sa chaise.

— J'aimerais beaucoup, mais il y a... June. Quand reviennent-ils?

Le vieux Jolyon fronça le sourcil.

— Pas avant le milieu du mois. Qu'est-ce que ça fait?

— Vous m'avez dit que June m'avait pardonné; mais elle n'a pu oublier, mon oncle.

— Oublier, il faudra bien qu'elle oublie, si lui le veut!

Comme pour répondre, Irène secoua la tête.

— Vous savez bien que c'est impossible; on ne peut pas oublier.

Toujours ce malheureux passé! Il dit, d'un air vexé, et comme pour couper court à tout :

— Eh bien, nous verrons.

Il lui parla pendant plus d'une heure des enfants et de mille petites choses jusqu'au moment où la voiture avança pour la ramener chez elle. Et quand elle fut partie, il retourna s'asseoir et il resta là à se passer la main sur le visage et le menton, en rêvant de la journée.

Ce soir-là, après le dîner, il alla dans son cabinet de travail et il prit une feuille de papier. Il resta quelques instants sans écrire, puis il se leva et demeura debout, immobile, devant le chef-d'œuvre des *Bateaux de pêche hollandais au coucher du soleil.* Il ne pensait pas au tableau, mais à la vie. Il allait laisser quelque chose à Irène dans son testament; rien n'aurait pu à ce point remuer les calmes profondeurs

de la pensée et du souvenir. Il allait lui laisser une partie de sa fortune, de ses aspirations, de ses actions, de ses qualités, de son travail, de tout ce qui avait fait cette fortune. Il allait lui laisser aussi une part de tout ce qui lui avait manqué dans la vie, tandis qu'il avait marché droit et ferme vers son but. Ah! Qu'est-ce qui lui avait manqué? les *Bateaux de pêche hollandais* faisaient une vague réponse. Il traversa la pièce jusqu'à la baie, tira le rideau de côté et l'ouvrit. Une brise s'était levée et une feuille de chêne de l'année précédente —échappée par miracle aux balais des jardiniers — se traînait le long de la terrasse en pierre, avec un petit bruissement qui cliquetait dans le crépuscule. A part cela, tout était très calme au dehors, et il sentait l'odeur des héliotropes arrosés de frais. Une chauve-souris passa. Un oiseau fit retentir son dernier cri. Et juste au-dessus du chêne, la première étoile brilla. Faust, dans l'opéra, avait troqué son âme contre quelques années nouvelles de jeunesse. Idée morbide! Aucun marché de ce genre n'était possible; c'est là qu'était la vraie tragédie! Pas moyen de se rendre jeune à nouveau, ni pour l'amour, ni pour la vie, ni pour quoi que ce soit. Rien d'autre à faire que de jouir de la beauté, de loin, tant qu'on le pouvait, et puis de lui léguer quelque chose dans son testament. Mais combien? Comme s'il ne pouvait se livrer à ce calcul devant la paisible liberté de la nuit champêtre, il se retourna et se dirigea vers la cheminée. Ses bronzes préférés y étaient placés : une Cléopâtre avec l'aspic contre son sein; un Socrate; un lévrier jouant avec son petit; un homme fort enrênant des chevaux. « Ceux-là durent, » pensa-t-il, et une angoisse lui traversa le cœur. Ils avaient mille ans de vie devant eux!

« Combien? » De toutes façons, une somme suffisante pour la préserver de la vieillesse avant le temps, pour empêcher le plus longtemps possible des rides de se creuser sur son visage et des fils gris de ternir l'éclat de sa chevelure. Il pouvait avoir encore cinq ans à vivre. Elle aurait alors bien dépassé la trentaine. « Combien? » Dans ses veines, elle n'avait pas une goutte de son sang. Fidèle à la tenue de sa vie depuis quarante ans et davantage, depuis qu'il avait fondé cette chose mystérieuse, une famille, une pensée le mettait en

garde : « Pas une goutte de son sang, aucun droit à rien. » C'était donc un luxe, son idée! Une folie, une faiblesse, une lubie de vieillard, tombé en enfance. Son véritable avenir reposait en ceux qui étaient de son sang et en qui il revivrait après sa mort. Il se détourna des bronzes et demeura en contemplation devant le vieux fauteuil en cuir vert, dans lequel il était resté assis à fumer tant de centaines de cigares. Et soudain, il lui sembla la voir là, assise, vêtue de sa robe grise, parfumée, douce, gracieuse, ses yeux sombres levés vers lui. Mais quoi? Elle ne tenait pas vraiment à lui, elle était toute à son amant perdu. Mais elle était là, bon gré, mal gré, et elle lui donnait de la joie par sa beauté et par sa grâce. On n'avait pas le droit de lui infliger la société d'un vieillard, pas le droit de l'inviter à faire de la musique, pas le droit de l'admirer sans lui offrir une récompense. Le plaisir se paye en ce monde! « Combien? » Après tout, la fortune était considérable, ce petit legs ne priverait ni son fils, ni ses trois petits-enfants. Il avait tout gagné lui-même, presque jusqu'au dernier sou. Il pouvait bien en disposer comme bon lui semblait et s'accorder ce petit plaisir. Il retourna à son bureau. « Eh bien, je vais le faire », pensa-t-il. « Qu'ils pensent ce qu'ils voudront; je vais le faire », et il s'assit. « Combien? » Dix mille, vingt mille? Combien? Ah, si seulement, avec son argent, il pouvait acheter un an, un mois de jeunesse! Cette pensée le fit tressaillir et il écrivit rapidement :

Mon cher Herring,

Préparez-moi, je vous prie, un codicille ainsi conçu : « Je laisse à ma nièce Irène Forsyte, née Irène Heron, nom qu'elle porte à présent, quinze mille livres, libres de tous droits. »

Croyez à mes sentiments dévoués.

Jolyon Forsyte.

Après avoir cacheté et timbré l'enveloppe, il retourna à la fenêtre et respira profondément. Il faisait nuit, mais beaucoup d'étoiles brillaient maintenant.

IV

Il s'éveilla à deux heures et demie. C'est l'heure, comme il en faisait l'expérience depuis longtemps, où toute pensée fâcheuse inspire une terreur folle. Il savait aussi par expérience qu'un second réveil plus normal, vers huit heures du matin, montrait l'inanité de ces folles appréhensions. Ce matin-là, la pensée qui prit une force soudaine fut que s'il tombait malade — chose qui n'avait rien d'improbable à son âge — il ne verrait plus Irène. De là à se rendre compte que tout serait fini au retour d'Espagne de son fils et de June, il n'y avait qu'un pas. Comment pourrait-il justifier ce désir d'avoir la compagnie de celle qui avait volé — à cette heure matinale, on ne mâche pas les mots — le fiancé de June? Le fiancé a disparu, mais June est une petite personne entêtée avec le cœur chaud, mais la tête dure comme du bois. Et c'est vrai, — elle n'est pas de celles qui oublient. Et vers le quinze du mois prochain, ils seront de retour. Il lui restait à peine cinq semaines pour profiter de ce nouvel attrait de l'existence... ou du moins des jours qu'il avait encore à vivre. L'obscurité lui révélait dans son absurde clarté la nature de son sentiment : l'admiration de la beauté, la soif de voir ce qui enchantait ses yeux. Bien déraisonnable, à son âge. Et pourtant, quelle autre raison invoquer pour demander à June de supporter ce douloureux rappel du passé, et comment empêcher son fils et sa belle-fille de le trouver bien étrange? Il en serait réduit à aller en cachette à Londres, ce qui le fatiguait, et la plus légère indisposition le priverait même de cela. Il était couché, les yeux grands ouverts, serrant les dents à cette perspective. Il se traitait de vieux fou, tandis que son cœur, tantôt battait très fort, tantôt semblait s'arrêter tout à fait. Il vit l'aube éclairer les fentes des volets, il entendit les premiers cris et les gazouillements des oiseaux, le chant des coqs, avant de se rendormir. Quand il se réveilla il se sentit las, mais l'esprit calmé. Aucune nécessité de se tracasser avant cinq semaines, une éternité à son âge! Mais cette terreur matinale avait cependant laissé sa trace et légèrement enfiévré la volonté de celui qui en faisait toujours

à sa tête. Il la verrait aussi souvent qu'il le voudrait ! Pourquoi ne pas se rendre à Londres faire le codicille chez son avoué, au lieu de lui écrire; peut-être aimerait-elle aller à l'Opéra? Il irait par le train; il ne voulait pas que Beacon, le cocher, rît encore sous cape, derrière son dos. Les domestiques sont si bêtes; il y a bien des chances, pensait-il, pour que mes gens soient au courant de toute l'histoire d'Irène et du jeune Bosinney. Les domestiques savent tout et soupçonnent le reste. Il lui écrivit dans la matinée :

Ma chère Irène,

Je suis obligé d'aller en ville demain. Si vous voulez passer un moment à l'Opéra, venez donc dîner tranquillement avec moi...

Mais où? Il y avait dix ans au moins qu'il n'avait dîné quelque part à Londres, sauf à son cercle ou dans des maisons particulières. Ah! cette espèce de nouveau restaurant près de Covent Garden...

Envoyez-moi un mot demain matin à l'hôtel Piedmont pour me dire si je puis vous y trouver à sept heures.

Affectueusement vôtre,

Jolyon Forsyte.

Elle comprendrait bien qu'il voulait simplement lui faire un peu plaisir; l'idée qu'elle pourrait deviner ce désir obsédant qu'il éprouvait de la voir lui était instinctivement désagréable. Il ne convenait pas qu'un homme aussi âgé prît tant de peine pour aller vers la beauté et surtout la beauté chez une femme.

Le lendemain, le voyage, bien que court, et la visite chez l'avoué le fatiguèrent. Il faisait chaud, et, après s'être habillé pour dîner, il s'étendit sur la chaise-longue de sa chambre pour se reposer un peu. Il eut sans doute une espèce d'évanouissement, car il revint à lui. Se sentant mal à l'aise, avec quelque peine, il se leva pour sonner. Mon Dieu, il était sept heures passées! Et il n'était pas prêt, elle serait forcée d'attendre! Mais soudain le vertige le reprit et l'obligea à

retomber sur le canapé. Il entendit la voix de la femme de chambre lui disant :

— Monsieur a sonné?

— Oui, venez ici.

Il la voyait mal, les yeux obscurcis par un nuage.

— Je ne me sens pas bien, je voudrais des sels.

— Oui, Monsieur.

La voix de la femme de chambre avait une intonation d'effroi. Le vieux Jolyon fit un effort.

— Ne partez pas. Dites à ma nièce... une dame qui attend dans le hall... une dame en gris... Dites que monsieur Forsyte n'est pas bien... la chaleur. Il regrette beaucoup, et s'il ne descend pas tout de suite, qu'elle ne l'attende pas pour dîner.

Quand elle fut partie, il pensa faiblement : « Pourquoi ai-je dit une dame en gris? Elle est peut-être en tout autre chose. Des sels! » Il ne perdit pas connaissance cette fois; cependant il ne sut pas comment Irène se trouva debout auprès de lui, lui faisant respirer les sels, et lui glissant un coussin derrière la tête. Il l'entendit dire anxieusement :

— Mon cher oncle Jolyon, qu'est-ce qu'il y a?

Il se rendit vaguement compte d'une douce pression de ses lèvres sur sa main. Ensuite, il respira profondément les sels, leur découvrit soudain de la force et éternua.

— Ah! dit-il, ce n'est rien. Comment êtes-vous venue ici? Descendez dîner. Les billets sont sur la table de toilette. Je serai remis dans un instant.

Il sentit sa main fraîche sur son front, respira un parfum de violettes, et demeura partagé entre une certaine joie et l'idée bien arrêtée de se remettre.

— Tiens! vous êtes bien en gris, — dit-il. — Aidez-moi à me relever.

Une fois debout, il se secoua.

— Qu'est-ce qu'il m'a pris de me trouver mal comme ça?

Et il alla très lentement vers la glace. Quelle mine de déterré il avait! La voix d'Irène, derrière lui, murmura :

— Il ne faut pas descendre, mon oncle; il faut vous reposer.

— Jamais de la vie! Un verre de champagne me remettra bientôt d'aplomb. Je ne veux pas que vous manquiez l'opéra.

Mais le trajet à travers le corridor fut malencontreux. Quels tapis il y avait dans ces palaces modernes, si épais qu'on y trébuchait à chaque pas! Dans l'ascenseur, il remarqua l'air préoccupé d'Irène, et il dit avec une ombre de malice :

— Je suis un drôle d'hôte.

Quand l'ascenseur s'arrêta, il dut se cramponner au banc pour l'empêcher de glisser sous lui, mais après le potage et un verre de champagne il se sentit beaucoup mieux, et commença de se réjouir de ce malaise qui avait mis tant de sollicitude dans sa manière d'être avec lui.

— J'aurais aimé vous avoir pour fille, — dit-il soudain, et épiant le sourire de ses yeux, il continua :

— Il ne faut pas vous ensevelir dans le passé à votre âge; il sera bien temps quand vous aurez le mien. Vous avez une bien jolie robe; elle est d'un style qui me plaît.

— Je l'ai faite moi-même.

« Ah! une femme capable de se faire une jolie robe n'a pas perdu le goût de vivre », se dit-il.

— Sachons profiter du beau temps et finissez votre verre. Je voudrais voir des couleurs à vos joues. Il ne faut pas gaspiller sa vie; ce n'est pas bon. C'est une nouvelle actrice qui joue Marguerite ce soir, souhaitons qu'elle ne soit pas trop grosse. Et Méphisto! je ne puis rien imaginer de plus affreux qu'un gros bonhomme dans le rôle du diable.

Mais, après tout, ils n'allèrent pas à l'Opéra, car en se levant de table le vertige le reprit et elle l'obligea à rester tranquille et à se coucher de bonne heure. Quand il se sépara d'elle à la porte de l'hôtel, après avoir payé la course jusqu'à Chelsea, il se rassit un moment pour savourer le souvenir de ses paroles : « Vous êtes trop bon pour moi, mon oncle. » Dame! Qui ne le serait! Il aurait voulu rester en ville encore un jour pour la mener au « Zoo », mais deux jours de sa compagnie à lui l'ennuiraient à mourir. Non, il fallait attendre jusqu'au dimanche; elle avait promis de venir. Ils arrangeraient les leçons de Holly, ne fût-ce que pour un mois; ce serait toujours quelque chose. Ça ne plaira pas à cette petite mademoiselle Beauce, mais il faudra bien qu'elle s'en accommode. Et, aplatissant son vieux chapeau claque contre sa poitrine, il se mit en quête de l'ascenseur.

Il se fit conduire à la gare de Waterloo le lendemain matin, luttant contre l'envie de dire : « Menez-moi à Chelsea. » Mais il avait trop le sentiment de la mesure. De plus, il ne se sentait pas encore très vaillant, et ne voulait pas courir le risque d'un nouvel écart, celui de la veille au soir, loin de chez lui. Et puis, Holly l'attendait, ainsi que ce qu'il lui rapportait dans sa valise. Elle n'était certes pas intéressée sa « petite chérie », elle était toute tendresse. Et alors, avec le cynisme un peu amer des vieillards, il se demanda un moment si ce n'était pas par un sentiment intéressé qu'Irène le supportait. Non, ce n'était pas son genre non plus. Si elle songeait à quelque chose, ce n'était guère au beurre à mettre dans les épinards, elle n'avait pas le sentiment de la fortune, pauvre petite! Et, d'ailleurs, il ne lui avait pas soufflé mot du codicille et ne comptait pas le faire. A chaque jour suffit sa joie.

Dans la victoria qui vint à sa rencontre à la gare, Holly retenait le chien Balthazar, et leurs caresses lui furent une fête. Il passa toute la fin de cette belle journée chaude et presque tout le lendemain à se reposer à l'ombre, heureux et paisible, tandis que le soleil, qui longtemps s'attardait, faisait ruisseler de l'or sur les pelouses et les fleurs. Mais le jeudi soir, pendant son dîner, solitaire, il commença à compter les heures; soixante-cinq heures à attendre avant de pouvoir aller encore à sa rencontre dans le petit bois et remonter à ses côtés à travers champs! Il avait eu l'intention de consulter le docteur au sujet de son évanouissement, mais assurément le bonhomme lui prescrirait de prendre du repos, et d'éviter toute fatigue et toute émotion. Et le vieux Jolyon n'avait pas l'intention de se laisser entraver, ni de se laisser découvrir une infirmité, si toutefois il en avait une. Il ne pouvait pas s'offrir ce luxe-là, à son âge, surtout avec cette nouvelle raison de vivre. Il évita soigneusement d'y faire allusion dans ses lettres à son fils. Ça pourrait les faire revenir dare-dare! Il garderait le silence : jusqu'à quel point songeait-il à ne pas gâter le plaisir des autres, ou à ménager le sien? Il ne se le demanda pas.

Ce soir-là, dans son cabinet de travail, il venait de finir son cigare et s'assoupissait lorsqu'il entendit le bruissement

d'une robe et eut l'impression d'un parfum de violettes. Ouvrant les yeux, il la vit, vêtue de gris, debout devant la cheminée tendant les bras. Chose curieuse : tandis que ses bras semblaient ne rien tenir, on eût dit qu'ils entouraient le cou de quelqu'un, et son cou à elle était renversé, ses lèvres ouvertes, ses yeux clos. Elle disparut aussitôt et il ne vit plus que la cheminée et les bronzes. Mais les bronzes et la cheminée avaient disparu pendant qu'elle était présente, il n'était resté que le foyer et le mur. Ébranlé, tourmenté, il se leva. « Il faut que je prenne un remède, » pensa-t-il. « Je dois avoir quelque chose. » Le cœur lui battait trop vite, il avait une sensation d'asthme à la poitrine. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit pour avoir un peu d'air. Un chien aboyait au loin, un des chiens de la ferme de Drage, sans doute, au delà des taillis. Une belle nuit calme, mais noire. « J'ai dû m'endormir, » songea-t-il. « Ç'est ça. Pourtant, j'en jurerais, j'avais les yeux ouverts! » Un bruit pareil à un soupir sembla répondre.

— Qu'est-ce que c'est? — dit-il vivement. — Qui est là?

Portant la main aux côtés pour calmer les battements de son cœur, il sortit sur la terrasse. Quelque chose de feutré se sauva en courant dans l'obscurité. « Hou! » C'était ce grand chat gris. « Le jeune Bosinney était comme un grand chat, » pensa-t-il. « C'était lui tout à l'heure qu'elle... qu'elle... était en train... Il la tient toujours. » Le vieux Jolyon marcha jusqu'au bord de la terrasse, et plongea les yeux dans l'obscurité; il discerna à peine le poudroiement des marguerites sur la pelouse dont l'herbe n'avait pas été coupée. Aujourd'hui ici-bas, et disparus demain! Et la lune qui se levait, la lune qui voyait tout, les jeunes et les vieux, les vivants et les morts, et qui s'en souciait comme de cela! Bientôt ce serait son tour. Pour un seul jour de jeunesse, il donnerait ce qui lui restait à vivre. Et il retourna vers la maison. Il pouvait voir les fenêtres de la chambre de Holly là-haut. Sa « petite chérie » était endormie. « Pourvu que ce chien ne l'éveille pas. Ah! qu'est-ce qui nous fait aimer, et qu'est-ce qui nous fait mourir! Allons, il faut que je monte me coucher. »

Traversant la terrasse dont les pierres se cendraient au clair de lune, il franchit le seuil de la maison.

V

A quoi un vieillard peut-il bien passer son temps, sinon à songer à un passé bien rempli? A faire cela, on ne s'agite ni ne s'échauffe : ce n'est que le reflet du pâle soleil d'hiver. La frêle enveloppe peut supporter ce doux battement des dynamos de la mémoire. Le présent, il doit s'en méfier, et l'avenir est à éviter. Abrité sous l'ombre épaisse, il doit suivre le rayon de soleil qui rampe à ses pieds. S'il fait un soleil d'été, qu'il n'aille pas s'y exposer, le prenant pour l'été de la Saint-Martin! Ainsi, sans doute, il déclinera doucement, lentement, imperceptiblement, jusqu'à ce que la nature impatientée l'étreigne à la gorge, qu'il suffoque et rende l'âme un beau matin à l'aube, avant que le monde ne s'anime; et sur sa tombe on inscrira : « Il est mort comblé d'années. » Oui! s'il suit ces principes avec régularité, un Forsyte peut encore se survivre longtemps.

Le vieux Jolyon avait conscience de tout cela et pourtant il avait en lui quelque chose qui dépassait tous les principes des Forsyte. Car il est écrit qu'un Forsyte n'aimera pas la beauté plus que la raison; et que sa santé passe avant tout. Et ces jours-là, quelque chose palpitait en lui, dont chaque battement usait la frêle enveloppe. Sa raison le lui disait, mais elle savait aussi qu'il ne pouvait arrêter le battement, et que, même s'il le pouvait, il ne le ferait pas. Et pourtant, si on lui avait dit qu'il vivait sur son capital, il vous aurait foudroyé du regard. Non, non, un homme ne vivait pas sur son capital; ça ne se faisait pas. Les conventions du passé ont toujours plus de réalité que les faits du présent. Et lui, à qui la pensée de vivre sur son capital avait toujours été anathème, n'aurait pu supporter l'idée d'appliquer à son propre cas un jugement aussi grossier. Le plaisir est sain; la beauté bonne à voir; ah! revivre dans la jeunesse des jeunes!... et que faisait-il d'autre au monde?

Méthodiquement, comme il l'avait toujours fait, il régla sa vie. Le mardi, il allait en ville par le train; Irène venait dîner avec lui et ils allaient à l'Opéra. Le jeudi, il se faisait conduire en ville, et, remisant le gros cocher et les chevaux,

il la retrouvait dans les jardins de Kensington, reprenant la voiture après avoir quitté la jeune femme, et rentrait chez lui pour dîner. Il laissait entendre simplement qu'il avait des affaires à Londres ces deux jours-là. Le mercredi et le samedi, elle venait donner des leçons de musique à Holly. Plus il prenait de plaisir à sa compagnie, plus il apportait de scrupule à n'être pour elle qu'un vieil oncle naturellement aimable. Non, rien d'autre, même en pensée... Car, après tout, il y avait son grand âge. Et pourtant, si elle était en retard, il se mourait d'inquiétude. Si elle manquait de venir, ce qui arriva deux fois, il avait un regard triste de vieux chien, et il en perdait le sommeil.

Et ainsi un mois passa, un mois d'été dans les champs et dans son cœur, avec la chaleur de l'été et la fatigue qui en résulte. Qui aurait pu croire quelques semaines auparavant qu'il envisagerait le retour de son fils et de sa petite-fille avec une sorte de crainte! Il y avait une si délicieuse liberté dans ces quelques semaines de beau temps, un regain de l'indépendance dont jouit un homme avant de fonder une famille. Et cette nouvelle intimité avec un être qui ne demandait rien et restait toujours un peu une inconnue, gardant en elle l'attirance du mystère! Les fleurs avaient des couleurs plus vives, les parfums et la musique et le soleil prenaient une valeur vivante, ils n'étaient plus là seulement pour vous rappeler les plaisirs d'autrefois. Il avait maintenant des raisons de vivre, qui, constamment, l'incitaient à anticiper. Il vivait pour ce moment-là et non dans la contemplation du passé, et cela fait une différence considérable pour un homme aussi âgé que lui. Les plaisirs de la table, toujours sans grande importance pour quelqu'un de sa sobriété, avaient perdu tout intérêt. Il mangeait peu, sans savoir quoi; il maigrissait tous les jours et prenait plus mauvaise mine. Il était redevenu « comme un échalas » et, à ce corps amaigri, le front massif et les tempes creuses donnaient plus de dignité encore. Il se rendait bien compte qu'il aurait dû voir le médecin, mais la liberté lui était trop douce. Il lui eût trop coûté de soigner son essoufflement et son point de côté aux dépens de sa liberté. Retourner à l'existence végétative qu'il avait menée, environné des revues d'agri-

culture aux illustrations grandeur nature, avant que cet intérêt nouveau fût entré dans sa vie. Non! — Il dépassait sa ration de cigares. Il s'en était toujours tenu à deux par jour. Maintenant il en fumait trois et quelquefois quatre, comme un homme dont travaille l'imagination créatrice. Mais très souvent il pensait : « Il faut que je renonce au cigare et au café, que j'abandonne mes randonnées à Londres. » Mais il n'en faisait rien; personne autour de lui n'avait — inestimable avantage! — le droit de surveiller ses actes. Les domestiques peut-être s'étonnaient, mais ils étaient — de par leurs fonctions — muets. Mademoiselle Beauce était trop préoccupée de sa propre digestion et trop « bien élevée » pour se permettre des allusions personnelles. Holly ne pouvait encore observer les changements extérieurs de celui qui était son jouet et son dieu. C'était à Irène elle-même que revenait le soin de le prier de manger davantage, de se reposer aux heures chaudes de la journée, de prendre un fortifiant et ainsi de suite. Mais elle ne lui disait pas qu'elle était la cause de son amaigrissement, car on ne voit pas soi-même les ravages qu'on cause.

Au début de la seconde semaine de juillet, Jolyon reçut, de Paris, une lettre de son fils, annonçant leur retour à tous pour le vendredi suivant. Cela devait fatalement arriver; mais avec cette touchante imprévoyance dans laquelle il est donné aux vieillards de vivre afin qu'ils puissent durer jusqu'au bout, il n'avait jamais admis absolument le fait. Maintenant, il comprenait et il fallait aviser. Il avait cessé de pouvoir imaginer sa vie sans ce nouvel élément d'intérêt, mais les choses qu'on n'imagine pas n'en existent pas moins quelquefois, ainsi que les Anglais s'en aperçoivent constamment à leurs dépens. Il resta assis dans son vieux fauteuil de cuir, repliant la lettre, et mâchonnant entre ses lèvres le bout d'un cigare sans l'allumer. Après-demain, il faudrait renoncer à ses expéditions du mardi à Londres! Il pourrait peut-être encore y aller une fois par semaine, sous prétexte de voir son homme d'affaires; même cela dépendra de sa santé, car maintenant ils commenceront à faire des tas d'histoires! Et les leçons! Il faudra les continuer! Il faudra qu'elle avale ses scrupules et quant à June, elle n'aura qu'à mettre ses senti-

ments dans sa poche. Elle l'a bien fait une fois déjà, le lendemain du jour où elle apprit la mort de Bosinney; ce qu'elle a fait alors, elle pourra sûrement le recommencer, maintenant. Voilà quatre ans qu'on lui a fait cette injure... ce ne serait pas chrétien de garder vivant le souvenir des anciens griefs. La volonté de June est forte, mais la sienne, à lui Jolyon, l'est plus encore, car le sablier pour lui se vide. Irène, si douce, fera bien cela pour lui, elle domptera sa répulsion naturelle plutôt que de l'affliger! Il faut continuer les leçons, comme cela, il sera sauf. Allumant enfin son cigare, il essaya de se figurer comment expliquer à tous cette étrange intimité, comment voiler et envelopper la simple vérité : qu'il ne pouvait plus se passer de cette vision de beauté. Ah! Holly! Holly s'est attachée à elle, elle aime les leçons. C'est elle, sa « petite chérie », qui le sauvera.

Ce soir là, après dîner, il eut de nouveau le vertige, mais il ne s'évanouit pas. Il ne voulait pas sonner, sachant que cela ferait une histoire et attirerait l'attention sur son voyage du lendemain. Quand on devient vieux, le monde entier conspire pour restreindre votre liberté, et pour quelle raison? Simplement pour prolonger un peu l'existence. Il n'en voulait pas à ce prix. Il n'y eut que Balthazar, le chien, à le voir revenir tout seul de cette faiblesse. Il le regarda de son air inquiet aller au buffet et boire du cognac, au lieu de lui donner un biscuit. Quand il eut trouvé la force d'affronter l'escalier, il monta se coucher. Le lendemain, il ne se sentait pas encore très solide, mais la pensée de la soirée le soutint et le fortifia. Il avait toujours tant de joie à lui offrir un bon dîner — il la soupçonnait de ne pas manger à sa faim lorsqu'elle était seule. A l'Opéra, il aimait voir le rayonnement et l'éclat de ses yeux, le sourire inconscient de ses lèvres. Elle n'avait pas beaucoup de distractions, et c'était la dernière fois qu'il pourrait lui offrir cette fête. Pendant qu'il préparait sa valise, il se prit à appréhender la fatigue de s'habiller pour le dîner et aussi l'émotion de lui parler du retour de June.

Ce soir-là on jouait *Carmen* et, attendant instinctivement le plus longtemps possible, il décida de ne lui annoncer la nouvelle qu'au dernier entr'acte. Elle prit la chose d'une façon calme, bizarre; en fait, il ne sut pas très bien comment,

car la musique entraînante s'éleva à nouvau, imposant le silence. Le masque recouvrait son visage, ce masque derrière lequel il se passait tant de choses qu'il ne pouvait voir. Il lui fallait sans doute le temps d'y réfléchir! Mieux valait ne pas insister; elle venait donner sa leçon dans l'après-midi du lendemain, il la verrait alors quand elle se serait habituée à cette idée. Dans le fiacre, il ne parla que de Carmen, il en avait vu de meilleures dans l'ancien temps, mais cette actrice-ci n'était pas du tout mauvaise. Quand il lui prit la main pour lui dire bonsoir, elle se pencha vivement et l'embrassa au front.

— Adieu, mon cher oncle, vous avez été si bon pour moi.

— Alors, à demain, — dit-il. — Bonsoir. Dormez bien.

Elle répondit doucement : « Dormez bien », et à la portière du fiacre, qui s'en allait déjà, il aperçut son visage tendu vers lui et sa main qui semblait s'attarder en un geste d'adieu.

Il regagna lentement sa chambre. On ne lui donnait jamais la même et il ne pouvait s'habituer à ces chambres dernier cri avec leurs meubles tout neufs et leurs tapis gris-vert parsemés de roses... Il n'arriva pas à trouver le sommeil et cette maudite Habanéra ne cessait de lui marteler la tête. Il ne savait pas assez bien le français pour en suivre les paroles, mais il en connaissait le sens, si elles en avaient un; une chanson de Bohême, sauvage et inexplicable. Oui, il y a vraiment dans la vie quelque chose qui, à sa musique, fait danser les hommes. Et là, étendu, ses yeux sondaient, du fond de leurs orbites creuses, le royaume des ténèbres, où régnait l'inexplicable. Vous croyez tenir la vie, mais l'inconnu se glisse derrière vous, vous prend par la peau du cou, vous force à aller ici, vous force à aller là, et finalement vous étrangle! Ah! pour lui, il n'en avait plus pour longtemps : le grand sommeil lui ferait du bien.

Comme il faisait chaud dans cette chambre! Que de bruit! Son front brûlait; elle l'avait juste embrassé là où logeait son tourment, tout juste comme si elle eût deviné le point douloureux et eût voulu l'effacer sous son baiser! Mais au lieu de cela, ses lèvres avaient laissé une brûlure obsédante. Elle ne lui avait jamais parlé tout à fait sur ce ton, jamais

elle n'avait ainsi laissé s'attarder son geste d'adieu, ou ne l'avait suivi des yeux en s'éloignant. Il sortit du lit et tira les rideaux : sa chambre donnait sur la Tamise; il n'y avait pas beaucoup d'air, mais la vue du large fleuve qui coulait, calme, éternel, l'apaisa. « La grande affaire, c'est de ne pas causer d'ennuis », songea-t-il. « Je vais penser à ma « petite chérie » et m'endormir. » Mais il fallut longtemps pour que la chaleur et la vie palpitante de la nuit s'éteignissent graduellement jusqu'au bref assoupissement de ce matin d'été. Et c'est à peine si le vieux Jolyon ferma l'œil.

Quand il arriva chez lui le lendemain, il alla dans le jardin, et, aidé de Holly qui avait pour les fleurs un goût délicat, il cueillit une grosse gerbe d'œillets. C'était, lui dit-il, pour la dame en gris — le nom qu'ils se lançaient encore; — il les mit dans une coupe de son cabinet de travail où il comptait entreprendre Irène, dès son arrivée, au sujet de June et des prochaines leçons. Le parfum et le coloris des fleurs lui seraient un secours. Après le déjeuner, il s'étendit, car il se sentait très fatigué et la voiture n'amènerait pas la visiteuse de la gare avant quatre heures. Mais, dès que le moment approcha, il ne put rester en place, et gagna la salle d'études, dont les fenêtres donnaient sur la grande allée. Les stores étaient baissés et Holly, à l'abri de la chaleur d'une journée brûlante de juillet, s'occupait avec mademoiselle Beauce de leurs vers à soie. Le vieux Jolyon éprouvait une antipathie naturelle pour ces créatures méthodiques dont la tête et la couleur lui rappelaient les éléphants, qui découpaient une telle quantité de trous dans de belles feuilles vertes et qui, trouvait-il, sentaient horriblement mauvais. Il s'assit dans l'embrasure de la fenêtre garnie de perse pour voir l'allée et respirer un peu d'air. Le chien Balthazar, qui appréciait la fraîcheur de la perse par les journées de chaleur, fut d'un bond auprès de lui. Sur le piano droit, une housse, d'un violet presque passé au gris, était étendue, et dessus séchait la première lavande, emplissant la pièce de son parfum. Malgré la fraîcheur du lieu, peut-être à cause de cette fraîcheur même, la palpitation de la vie impressionna plus vivement ses sens affaiblis. Chaque rayon qui filtrait à travers les fentes avait un éclat irritant, le chien

répandait une odeur forte; le parfum de la lavande était accablant; les vers à soie soulevant leur dos gris vert semblaient terriblement vivants, et la tête sombre de Holly penchée sur eux avait des reflets soyeux étonnants. C'est une chose merveilleuse et d'une force cruelle que la vie, quand on se sent vieux et faible; elle semble se rire de vous dans ses formes multiples et sa trépidante vitalité. Jusqu'à ces dernières semaines, il n'avait jamais éprouvé cette impression curieuse d'être emporté ardemment, pour une moitié de son être, dans le courant du fleuve de la vie, tandis que l'autre moitié restait sur la berge, regardant la première aller à la dérive. La présence d'Irène seule mettait fin à ce dédoublement.

Holly tourna la tête et de son petit poing brun montra le piano, car montrer du doigt n'était pas « bien élevé », et elle dit malicieusement :

— Regardez la dame en gris, Bon Papa; n'est-ce pas qu'elle est jolie aujourd'hui?

Le cœur du vieux Jolyon eut une palpitation et pendant un instant la chambre fut obscurcie d'un nuage, puis elle s'éclaira, et il dit avec malice :

— Qui l'a ainsi habillée?

— C'est mam'zelle.

— Hollie, — dit l'institutrice, — ne faites pas la sotte!

Hein, cette petite prude de Française! Elle n'avait pas encore pris son parti des leçons de musique qu'on lui avait enlevées. Rien à faire de ce côté-là. Sa « petite chérie » était leur seule amie, et les leçons étaient pour elle après tout. Et il n'en démordrait pas, non, pas pour un empire! Il caressa la toison chaude de la tête de Balthazar et il entendit dire :

— Quand maman reviendra, il n'y aura pas de changements, n'est-ce pas? Vous savez, elle n'aime pas les nouvelles figures.

Les paroles de l'enfant semblèrent jeter un froid, en révélant au vieux Jolyon l'opposition qui menaçait sa liberté de fraîche date. Ah! il faudrait peut-être se résigner à n'être plus qu'un vieillard, livré à l'affection et aux soins; ou bien lutter pour conserver cette intimité nouvelle et précieuse, et

la lutte le fatiguait à mourir. Mais son visage aminci et tiré s'endurcit dans sa résolution, tellement que l'ossature seule en ressortit. C'était sa maison, c'était son affaire; il n'en démordrait pas. Il regarda sa montre, vieille et usée comme lui-même; il l'avait depuis cinquante ans. Quatre heures sonnées déjà! Et, posant un baiser sur le front de Holly, il descendit dans le hall. Il voulait trouver le moyen de parler à Irène avant qu'elle ne montât donner sa leçon. Dès qu'il entendit le bruit des roues, il sortit sous le porche et vit tout de suite que la victoria était vide.

— Le train est arrivé, Monsieur, mais la dame elle n'est pas venue.

Le vieux Jolyon leva vivement les yeux : son regard sembla écarter la curiosité de ce gros garçon, et le mettre au défi de voir l'amère déception qu'il éprouvait.

— C'est bon, — dit-il, — et il rentra dans la maison. Il alla dans son bureau et s'assit, tremblant comme une feuille. « Qu'est-ce que cela voulait dire? » Elle avait pu manquer le train, mais il savait bien que non. « Adieu, mon cher oncle. » Pourquoi « adieu » et non pas « bonsoir »? Et sa main qui s'attardait à la portière! Et son baiser! Qu'est-ce que cela signifiait? Un sentiment d'alarme et d'irritation s'empara de lui. Il se leva et se mit à se promener de long en large sur le tapis d'Orient, de la fenêtre au mur. Irène allait l'abandonner. Il en était certain et pas moyen de se défendre. Un vieillard qui veut contempler la beauté, c'est ridicule! L'âge lui fermait la bouche, paralysait ses facultés de combat. Il n'avait droit à rien de ce qui était ardent et vivant, droit à rien d'autre que les souvenirs et le chagrin. Il ne pouvait plaider sa cause auprès d'elle; même un vieillard a son amour-propre. Sans défense! Une heure durant, affranchi de toute fatigue corporelle, il arpenta son salon, passant près de la coupe d'œillets qu'il avait cueillis et dont le parfum le narguait. Entre toutes les choses dures à supporter, la prostration de la volonté est une des plus pénibles pour un homme qui n'en a jamais fait qu'à sa guise. A cinq heures, on lui apporta le thé avec une lettre. Pendant un instant l'espoir lui fit battre le cœur. Il ouvrit l'enveloppe avec le couteau à beurre et lut :

Mon cher oncle Jolyon,

Je ne peux pas supporter l'idée de vous causer une déception, mais j'ai été trop lâche hier soir pour vous le dire. Je sens que je ne pourrai plus venir donner des leçons à Holly, maintenant que June va être de retour. Il y a des choses trop profondes pour qu'on les oublie. J'ai eu tant de joie à vous voir, vous et Holly. Peut-être vous reverrai-je encore quelquefois quand vous viendrez en ville, bien que cela ne vous vaille rien; je me rends compte que vous vous fatiguez trop. Je crois que vous devriez vous reposer tranquillement pendant ces chaleurs, et maintenant que votre fils et June reviennent auprès de vous, vous vous trouverez si heureux. Merci mille et mille fois de toutes vos gâteries.

Tendrement à vous,

Irène.

Et voilà! Cela ne lui valait rien, le plaisir, et les choses auxquelles il tenait par-dessus tout; rien, d'essayer d'éloigner le sentiment de la fin inévitable de tout, l'approche de la mort aux pas furtifs et bruissants. Cela ne lui valait rien! Elle-même n'avait pas compris qu'elle pouvait justifier pour lui un nouveau bail avec la vie, l'incarnation de toute la beauté qu'il sentait lui glisser entre ses doigts.

Il laissa refroidir le thé, n'alluma pas son cigare et se mit à marcher de long en large, tiraillé entre le sentiment de sa dignité et son désir de vivre. C'est intolérable d'être étouffé lentement, sans avoir un mot à dire, de continuer à vivre encore, quand votre volonté est aux mains des autres, décidés à vous accabler de soins et de tendresse. Intolérable! S'il essayait de lui dire la vérité, pour voir... la vérité, — qu'il lui fallait la voir plutôt que de continuer à traîner ainsi sa vie. Il s'assit à son vieux bureau et prit la plume. Mais il ne pouvait écrire. Quelque chose se révoltait en lui à l'idée d'avoir à l'implorer ainsi, l'implorer de laisser ses yeux se réchauffer à sa beauté. C'était comme faire l'aveu qu'il radotait. Non, cela, il ne le pouvait pas. Et, au lieu de cela, il écrivit :

J'avais espéré que le souvenir des anciens griefs ne viendrait pas se mettre en travers de ce qui était une joie pour moi et pour

ma petite-fille. Mais les vieillards apprennent à renoncer à leurs fantaisies; ils y sont forcés, même à la fantaisie de vivre, tôt ou tard, et le plus tôt est peut-être le mieux.

Croyez à mon affection,

Jolyon Forsyte.

« C'est amer », pensa-t-il, « mais je n'y puis rien. Je suis fatigué. » Il cacheta sa lettre et la mit à la boîte pour la levée du soir, et, en l'entendant tomber, il pensa : « C'est l'adieu à tout ce que j'avais entrevu. »

Ce soir-là, après le dîner auquel il goûta à peine, après son cigare qu'il ne fuma qu'à moitié, se sentant faible, il monta lentement l'escalier et se glissa furtivement dans la nursery. Il s'assit sur la banquette de la fenêtre. Une veilleuse brûlait et il pouvait juste distinguer le visage de Holly, dormant la joue appuyée sur une main. Un jeune hanneton bourdonna contre le papier gaufré dont la cheminée était garnie; dans l'écurie, un des chevaux piétinait fiévreusement. Dormir comme cette enfant! Il écarta deux lames des jalousies et regarda au dehors. La lune se levait, d'un rouge de sang. Il n'avait jamais vu de lune si rouge. Les bois et les champs là-bas s'endormaient aussi, aux derniers reflets de la lumière d'été. Et la beauté, comme un fantôme, errait... « J'ai eu une longue vie », pensa-t-il, « et le meilleur de presque toutes choses. Je suis un ingrat. J'ai vu tant de beauté dans mon temps. Ce pauvre Bosinney disait que j'avais le sens de la beauté. On voit une figure dans la lune ce soir! » Un papillon de nuit passa, et puis un autre, et encore un autre... « Des dames en gris! » Il ferma les yeux. La sensation qu'il ne les rouvrirait plus l'envahit. Il la laissa augmenter, se laissa défaillir. Puis, avec un frisson, et péniblement, il releva les paupières. Il était atteint sans doute, profondément atteint; il faudrait après tout faire venir le médecin. Peu lui importait maintenant. Dans ce fourré là-bas, le clair de lune va se glisser; il y aura des ombres et ces ombres seront les seules à veiller. Pas un oiseau, pas une bête, ni insectes, ni fleurs; rien que les ombres, les ombres mouvantes : « Des dames en gris! » Elles vont passer par-dessus ce vieux tronc d'arbre, chuchoter ensemble. Elle et Bosinney! Étrange pensée! Et

les grenouilles et les petites bestioles de chuchoter aussi! Comme le tic-tac de la pendule fait du bruit dans la chambre! Tout est fantastique : au dehors, sous les rayons de cette lune rouge, et au dedans avec la petite veilleuse paisible, le tic-tac de la pendule, la robe de chambre de la nurse qui pendait à l'angle d'un paravent, longue comme une silhouette de femme. « Dames en gris! » Une étrange pensée l'assaillit. Existait-elle? Était-elle jamais venue? Ou bien n'était-elle que l'émanation de toute la beauté qu'il avait aimée et qu'il devait bientôt quitter? Le fantôme gris violet, aux yeux noirs, avec son auréole de cheveux d'ambre, qui erre à l'aube, au clair de lune, et à l'heure des jacinthes bleues. Qu'est-ce qu'elle est? Qui est-elle? Existe-t-elle? Il se leva et resta debout un moment, se cramponnant au rebord de la fenêtre pour retrouver le sentiment de la réalité, puis il se mit à marcher vers la porte, sur la pointe des pieds. Il s'arrêta au pied du lit, et Holly, comme ayant conscience de ce regard posé sur elle, remua, soupira, et se pelotonna comme pour mieux se défendre. Et, toujours sur la pointe des pieds, il sortit dans le couloir obscur, gagna sa chambre, se déshabilla immédiatement et s'arrêta en chemise de nuit devant le miroir. Quel vieil épouvantail! les tempes creuses, les jambes si maigres! Ses yeux fuyaient sa propre image, et un air de fierté passa sur son front. Tout s'était ligué pour le mettre à bas, même son ombre dans le miroir, mais il n'était pas encore à terre! Il se coucha et resta longtemps sans dormir, s'efforçant d'atteindre à la résignation, sachant trop bien que les contrariétés, les tourments ne lui valaient rien.

Il se réveilla au matin si peu reposé et si faible qu'il envoya chercher le médecin. Après l'avoir ausculté, le bonhomme fit une figure longue d'une aune et lui ordonna de rester au lit, en lui défendant de fumer. Ce n'était pas une privation; il n'avait aucune raison de se lever, et, quand il était souffrant, le tabac perdait toute sa saveur. Il passa la matinée tout alangui, avec les stores baissés, le chien Balthazar couché auprès de son lit. Avec son déjeuner on lui apporta une dépêche qui disait : « Reçu votre lettre, viendrai cet après-midi; serai auprès de vous à quatre heures trente. Irène. »

Elle allait venir! Tout de même! Alors elle existait et il n'était pas abandonné. Elle allait venir! Il sentait une douce tiédeur l'envahir, ses joues et son front brûlaient. Il prit son potage et repoussa le plateau, restant bien tranquille jusqu'à ce qu'on eût fini de desservir et qu'il se trouvât seul; mais de temps à autre un éclair passait dans ses yeux. Elle allait venir! Son cœur battait très vite, puis semblait ne plus battre du tout! A trois heures, il se leva, s'habilla posément, sans bruit. Holly et Mademoiselle devaient être à cette heure dans la salle d'études, et les domestiques se reposaient sans doute après leur repas. Il ouvrit la porte avec précaution et descendit. Dans le hall, le chien Balthazar était couché, solitaire; il suivit le vieux Jolyon qui traversa son bureau et sortit au plein du soleil de l'après-midi. Il voulait aller à sa rencontre dans le petit bois, mais il sentit tout de suite que par cette chaleur il n'y arriverait pas. Alors il s'assit sous le chêne près de la balançoire, et le chien Balthazar, que la chaleur incommodait aussi, se coucha près de lui. Il resta là, assis, à sourire. Quelle orgie de minutes radieuses! Quel bourdonnement d'insectes et quels roucoulements de pigeons! La quintessence d'un jour d'été! Admirable! Et il était heureux comme un roi. Elle allait venir, elle ne l'avait pas abandonné! Il avait tout ce qu'il voulait de la vie; seulement pas assez de souffle, et trop d'oppression, là, à cet endroit. Il la verrait quand elle surgirait de la fougeraie, se balançant très légèrement, silhouette d'un gris violet effleurant les pâquerettes, les dents-de-lion, les reines des prés de la pelouse, les reines des prés avec leurs couronnes fleuries. Il ne bougerait pas, mais elle viendrait à lui et dirait : « Mon cher oncle, je vous demande pardon! » et elle s'assiérait sur la balançoire et le laisserait la contempler et lui raconter qu'il avait été souffrant, mais qu'il allait bien à présent; et le chien lécherait la main d'Irène. Ce chien sait que son maître l'aime beaucoup. C'est un bon chien.

On était très à l'ombre sous cet arbre, le soleil ne pouvait l'atteindre, mais seulement jeter plus de clarté sur le reste du monde, si bien qu'il apercevait la grande tribune d'Epsom, là-bas, très loin, et les vaches broutant le trèfle dans le champ et chassant les mouches d'un coup de queue. Il respirait le

parfum des tilleuls et de la lavande. Ah! voilà qui expliquait le tintamarre des abeilles! Elles étaient agitées, affairées, comme son cœur à lui s'affairait et s'agitait. Étourdies aussi et grisées de miel et de bonheur, comme il avait, lui, le cœur étourdi, le cœur grisé. Été... été... semblaient dire les abeilles, les grandes et les petites, et les mouches aussi!

L'horloge des écuries sonna quatre heures. Dans une demi-heure, elle serait là! Il avait juste le temps de faire un tout petit somme, car il avait si peu dormi ces derniers temps; et puis il serait prêt à l'accueillir, tout prêt pour la jeunesse et la beauté, venant vers lui à travers la pelouse ensoleillée... La dame en gris! Et, s'installant dans son fauteuil, il ferma les yeux. Un duvet de chardon porté par un léger souffle d'air se posa sur sa moustache, plus blanche encore que lui. Il ne s'en aperçut pas, mais sa respiration le fit remuer, sans le détacher. Un rayon de soleil filtra et se fixa sur sa bottine. Un bourdon se posa et se mit à errer sur son panama. Et la vague délicieuse du sommeil envahit le cerveau qu'il abritait et la tête s'inclina en avant et reposa sur la poitrine. Été... Été... Ainsi bourdonnaient les abeilles.

L'horloge sonna le quart. Le chien Balthazar s'étira et leva les yeux vers son maître. Le duvet de chardon ne remuait plus. Le chien posa le menton sur le pied baigné de soleil. Le pied ne bougea pas. Le chien se retira vivement, se dressa et bondit sur les genoux du vieux Jolyon; il regarda son visage et gémit; puis, sautant à terre, il resta sur son séant, les yeux levés. Et, soudain, il poussa un long, un très long hurlement.

Mais le flocon de duvet restait immobile comme la mort, comme la figure de son vieux maître.

Été... été... été!... Ah! les pas silencieux sur la pelouse!

JOHN GALSWORTHY

(Traduit par madame JACQUES ARNAVON)

PROMENADE A MONTMARTRE

Comme il y a deux Louvre, il y a deux Montmartre et tout aussi distincts l'un de l'autre que le Musée de son célèbre vis-à-vis. Les habitués de la Butte ne l'ignorent pas... Quant aux malheureux qui fréquentent encore les établissements de plaisir des environs et même de la place Blanche et de la place Pigalle, mieux vaut ne point chercher à les convaincre de l'existence d'un pays dont ils n'ont jamais eu la moindre idée... Ces deux pays ont d'ailleurs chacun sa clientèle, ses mœurs, ses coutumes... Lorsque j'y pense, je me demande comment nous avons pu vivre, si légers d'argent et d'expérience, dans ce village qu'était alors Montmartre... et comment nous avons pu faire, surtout, pour nous en échapper à temps. Sans doute, Montmartre mène à tout mais, comme du journalisme, il convient d'en sortir... Or, à présent que j'en suis sorti et la plupart de mes amis aussi, ce n'est pas sans étonnement que je me rappelle ce temps charmant où il suffisait de chanter chez Frédéric pour avoir à boire.

Sur le volet de son établissement, cet excellent homme avait fait dessiner un lapin russe sous lequel on lisait cette devise : « Le premier devoir d'un honnête homme est d'avoir un bon estomac. » Certes!... mais il fallait certainement que nous eussions l'âme chevillée au corps car Frédé n'y regardait point à un verre près, du moment qu'il buvait avec nous.

Son cabaret, où des générations d'écrivains, de poètes et de peintres se succèdent sans le réduire à la faillite, est le dernier du genre et le plus accueillant. Il est sis à l'angle de

la rue des Saules et de la rue Saint-Vincent, derrière le petit cimetière du Calvaire, au bas des pentes ravinées et dévastées de l'ancien parc de la Belle Gabrielle. C'est le *Cabaret du Lapin Agile*... un cabaret tout simple, d'aspect banlieusard, et comme oublié, croirait-on, au revers de la Butte par les entrepreneurs, ou toléré par eux, dans le voisinage des chantiers, afin que les manœuvres y puissent aller boire à la pause... Et de fait, s'il vous arrivait, un après-midi, de pénétrer dans la petite salle du *Lapin*, vous y respireriez cette atmosphère si particulière aux bistros des environs de Paris, presque toujours déserts... sauf le dimanche, et si paisibles dans leur pittoresque abandon.

Mais, ici, c'est dimanche tous les soirs. Et quels dimanches!... Je me souviens des convives de la grande table où Pierre Mac-Orlan m'accueillit et me fit asseoir, à la place du bout, comme une recrue de l'équipage. Picasso, Max Jacob, Warnod Dépaquit, Girieud, Asselin, Deslignères, Dorgelès, m'accueillirent. Quant à Pierre Mac-Orlan, il parlait en chef et c'est grâce à lui qu'une fois installé à cette fameuse grande table, je jouis de la considération que me valait un tel honneur et bénéficiai, en même temps, du plus large crédit.

... Le cubisme en était à ses origines. Partout, dans les ateliers où nous fumions des pipes; au 13 de la place Émile-Goudeau — qui ne marque pas seulement un numéro d'immeuble mais une date pour la nouvelle littérature et ses succédanés; à l'hôtel du Poirier, en face; à l'hôtel Bouscarat, place du Tertre et jusque chez l'Ami Émile, qui fit orner son arrière-boutique de fresques qu'il ne comprenait pas très bien, on ne parlait que de cette découverte : le Cubisme!

— Lorsque tu fais un paysage — confiait le maître à ses auditeurs — il faut que ça ressemble d'abord à une assiette.

Or, Picasso ne riait pas... ni ses disciples... Mais les discussions n'en finissaient plus, sous la lampe de Frédéric et il arrivait bien souvent à l'aube de nous surprendre en train de tâcher de nous mettre d'accord sur les principes les plus extravagants.

— Si tu ne peux pas, — disait encore Picasso, — peindre en entier une personne, tu mets les jambes à côté, sur la toile.

Aucun de nous n'osait lui demander pourquoi. Et nous,

rentrions fatigués, les uns peut-être illuminés de ce qu'ils pensaient être la vérité des temps modernes, les autres ébranlés dans leurs plus secrètes convictions... Nous rentrions... Le petit jour se levait; il accrochait un blême reflet aux ailes immobiles des moulins de la Galette et je pensais, la tête encore farcie de ce que j'avais entendu, aux vers que m'envoyaient de province Jean-Marc Bernard et Tristan Derème et je les récitais mentalement, ces vers, pour me défendre de devenir tout à fait fou :

Que l'aube est froide après une nuit d'insomnie! [1]

L'aube a toujours joué un rôle important dans la vie d'artiste et elle continue d'être pour d'autres, à Montmartre, ce qu'elle fut pour nous. Ah! que désertes étaient alors les ruelles bordées de vieux murs... et calmes et comme reculées dans une atmosphère de province! Des maisons basses, des jardins, des tonnelles, des perspectives villageoises plongeant sur la brume de Paris, nous imprégnaient de leur machinale présence et nous n'avions pas grand mal à nous donner pour éprouver la délicieuse illusion d'être demeurés — passé l'époque — à la campagne, avec quelques amis...

***

C'est là tout le charme de Montmartre; charme si grand que la jeunesse d'aujourd'hui n'a pas manqué de s'y laisser prendre en baptisant la vieille Butte de cette appellation de « Commune libre de Montmartre » qui lui convient mieux qu'aucune autre. Des élections fantaisistes dotèrent la Commune d'un maire et d'un garde-champêtre. N'est-ce pas tout un programme? Ce maire est notre vieux camarade Dépaquit, philosophe, poète et dessinateur, excellent homme au demeurant et fort apprécié par ses administrés. Jules Dépaquit couronne des rosières sur la Butte; il encourage les arts; préside aux unions libres; tolère tous les excès et ne se frappe point.

Admirons une pareille sagesse! C'est elle qui gouverna de tout temps la bohème montmartroise et lui valut une telle

1. *Jean-Marc Bernard* : — *Sub Tegmine Fagi*, 1 vol.

fortune... Sans elle qu'eussions-nous gagné à fréquenter les cabarets et à nous coucher tard?... Je n'ose me le demander car, enfin, il n'est pas qu'à Montmartre où l'on passe les nuits à boire et à fumer... Mais dites-moi, dans quel pays, il est possible de s'amuser mieux qu'à Montmartre et de tirer plus grand profit de ses amusements?... Des cabarets, la chambre qu'habitait Max Jacob, des ateliers étaient nos lieux de rendez-vous. *Chez Adèle*, entre les murs tout nus d'une petite cour semée de gravier, nous passions des après-midi entiers autour d'une table, à parler des poètes. C'était notre grande occupation... Puis nous allions, en bande, à *la Belle Gabrielle* prendre l'apéritif, avant de nous retrouver au *Lapin* sous la lampe voilée d'une large écharpe rouge de Frédéric. Seul le crédit décidait de nos habitudes. Nous en profitions sans compter et, lorsque l'un de nous possédait quelque argent, cet argent nous servait, non pas à régler d'interminables ardoises, mais à frapper d'étonnement plusieurs nouveaux bistros qui finissaient toujours par nous servir à boire gratis, dans les heures difficiles.

Place du Tertre, cependant et en dépit de mille travaux d'approche, un seul débitant de boissons — que je ne nommerai pas — se refusait à rien entendre. Chez lui, tout le monde payait comptant... Quel homme! Je le revois, toujours curieux de ce qui se passait dehors et plein de méfiance dès qu'un client entrait chez lui. Pareilles façons nous indignaient. Nous les condamnions à voix haute; mais cela n'arrangeait pas les choses... lorsqu'un beau jour Jules Dépaquit, une valise à la main, traversa la place du Tertre. Le débitant, qui regardait toujours dehors, vit Dépaquit, l'air malheureux qu'il avait pris et surtout la valise. Cela lui parut singulier.

— Où allez-vous, monsieur Jules? — demanda-t-il, en entrebâillant la porte de son débit.

Dépaquit revint sur ses pas, poussa la porte, entra, désigna sa valise.

— Mon père est mort, — expliqua-t-il sans hâte.

— Ah?

Les deux hommes se considérèrent en silence un moment puis Dépaquit s'assit.

— Mon pauvre monsieur Jules! — soupira le débitant, un peu gêné.

— Eh! oui...

Comment Dépaquit arriva-t-il à se faire offrir un premier verre? je l'ignore. Peut-être le demanda-t-il, sans insister de cette voix qu'on a dans les grandes douleurs ou bien — touché par la valise et convaincu du même coup qu'on ne lui racontait pas une histoire — le débitant se laissa-t-il aller à un bon mouvement?... Dépaquit ne s'en souvient plus. Toutefois, ce premier verre fut suivi d'un second, puis d'un troisième et d'une quantité d'autres... jusqu'à celui qui vous délie la langue et vous pousse à dire les dernières vérités.

— Voilà, — fit alors Dépaquit de cet air malicieux qui lui est propre ainsi qu'à ses desseins, — je vous remercie de vos bontés... Merci mille fois... Vous avez été bien aimable...

L'autre en éprouva comme une subite frayeur.

— Et votre père, — s'informa-t-il.

— Il va très bien, — répondit Dépaquit. Et maintenant... bonsoir... bien le bonsoir... Je vous ai eu, n'est-ce pas?

Force fut au débitant de le constater et d'en demeurer là. Mais le lendemain, comme Dépaquit traversait la place du Tertre sans sa valise de la veille, la porte du bistro s'entr'ouvrit et une voix pleine d'intentions fit entendre ces paroles :

— Monsieur Jules!... A présent... même avec une malle... je vous préviens... même avec une malle, non, ça ne prendrait plus!

***

D'autres histoires sont moins gaies : celle par exemple du chansonnier Gaston Couté qu'on dut descendre, un soir, à l'hôpital Lariboisière, après une crise d'alcoolisme. Celle d'Utrillo, que les marchands de vin faisaient boire dans une pièce où ils le tenaient enfermé et où ils l'obligeaient à peindre ces admirables toiles que, depuis, les amateurs couvrent de billets de banque; celle du poète Bannerot qu'on reconnut après sa mort pour être un garçon de talent... Et tant d'autres! La liste n'en finirait pas... Triste liste, aussi longue que celle de nos additions sur l'ardoise des bistros et que la guerre

devait allonger encore pour attacher un peu de sa funèbre gloire aux noms de Drouard et de Wasley.

Se peut-il que, déjà, tant de nos camarades aient disparu sans avoir eu le temps de laisser, après eux, une œuvre qui les défende comme ils le méritaient! Le public qui ne les connaissait point, n'a pas les mêmes raisons que nous de déplorer leur mort. Et la faute n'en est peut-être pas au public, mais à nous tous qui gaspillions, sans souci, les plus belles années de notre existence. Nous avions beau voir, de très près, où conduit la bohème et nous sentir à tout moment menacés du danger, nous n'y pensions plus ou à peine le lendemain...

Ce n'est pas que je le regrette. La vie de bohème, dans les arts, a son utilité : elle nous habitue aux bons comme aux mauvais jours et nous dépouille des influences bourgeoises. Mais la bohème qui dure, et surtout à Montmartre, est terrible car enfin je veux bien qu'il soit divertissant de tout prendre à rebours du bons sens, un jour arrive où la jeunesse nous quitte et avec elle le goût du paradoxe et des extravagances...

Ce doit être un jour comme les autres... un de ces jours dont rien ne signale l'importance... quoiqu'on n'ait plus envie de rien de nouveau... ni de rire... ni même de s'en aller. Où irait-on? Les habitudes sont prises. On reste donc à Montmartre et les amis qui ont fait leur vie ailleurs vous abandonnent. Encore un jour! encore un an... trois ans... dix ans... La fête est bien finie... Une autre recommence... Alors le vieux bohème mendie une place parmi des inconnus et, qu'il le veuille ou non, attriste ses voisins par ses racontars d'autrefois...

J'en ai connus de ces vieux-là. Ils s'asseyaient à notre table et nous parlaient du temps... de leur temps, où l'on savait rire et où l'on faisait, à les en croire, beaucoup mieux les choses qu'aujourd'hui... Les vieux soldats tiennent de pareils propos à leurs cadets, mais au régiment, les vieux soldats sont un peu des tyrans et on les supporte tandis qu'à Montmartre le prestige des anciens bohèmes disparaît avec l'âge et finit par sombrer dans l'indifférence absolue.

Que nous importait, en effet, que le *Cabaret du Lapin Agile*

se nommât autrefois : *Ma Campagne* ou le *Cabaret des Assassins*? Il demeure pour nous *le Lapin* et encore un *Lapin* bien différent de celui qu'apprécient actuellement les amateurs de pittoresque. Or ces derniers, en gens sages, n'ont que faire de tout ce qu'on peut bien leur raconter. Pour eux, qui ne cherchent à Montmartre qu'à passer une agréable soirée, les rapins à cheveux longs et leurs compagnes de mœurs simples suffisent. Qu'iraient-ils chercher où nous avons, nous-mêmes, quelque difficulté à ranimer des souvenirs?... Ils y perdraient leur temps car ce qui subsiste de Montmartre mérite encore qu'on en savoure la disparate et singulière joyeuseté par opposition à la solennelle tristesse qui pèse partout ailleurs sur les lieux de plaisir.

***

Je ne prétends point fournir dans ces pages un guide du parfait touriste de la Butte, mais qui veut la connaître cette Butte dans ses aspects les plus divers, se fera tout d'abord conduire place du Tertre et y prendra l'apéritif sur le zinc de Spielman. Là, tout lui donnera l'impression qu'il a quitté Paris pour un lointain village.

Sur la place, des enfants s'amusent; des femmes vont à la fontaine; un vieux monsieur devant un chevalet, ou un tout jeune artiste, brosse sur la toile une vue du Sacré-Cœur; des chiens errent; des moineaux familiers vous entourent.

A gauche, dans une perspective étroite et anguleuse, la rue Norvins se perd entre les façades décrépites des maisons. En face, l'hôtel Bouscarat forme l'angle de la place. Cher hôtel Bouscarat! Sous son toit, les deux chambres aux fenêtres rustiques sont celles que nous avons tous habitées jadis, en compagnie d'aimables filles aussi candides que les grisettes de la désuète bohème de Murger... A droite, la rue du Mont-Cenis descend à pic sur un horizon de vapeurs et de banlieues pelées et vagues.

La vue en est étrange certains soirs et obsédante de détresse sans objet. Un arbre dépasse la ligne des toits... La cloche de l'église tinte, de si près qu'elle vous emplit d'une secrète nostalgie.

Soirs de province où d'autres cloches sonnaient, comme celle-ci, à l'heure quiète et confuse des bougies allumées dans la chapelle de la Vierge... Soirs que Verlaine a chantés :

> Mon Dieu! Mon Dieu! la vie est là
> Simple et tranquille
> Cette paisible rumeur-là
> Vient de la ville...

Soirs de Montmartre, que vous êtes donc reposants à chérir! De vieilles dames, la chaisière, ces demoiselles de la confrérie de Marie, de jeunes personnes déjà! si méthodiques, se hâtent vers l'office quotidien... Et quel silence, soudain, envahit derrière elles les ruelles de la Butte! Des gens dînent à de petites tables... Cent petites tables sont partout dressées. Alors une chanteuse des rues arrive comme une ombre et gémit sa plainte. Elle n'a plus d'âge, cette malheureuse et, depuis des générations, elle a le même répertoire de chansons banales, usées et sans accent...

> Mais j'ai profité des pinsons
> Qui font leurs nids dans les buissons,

module-t-elle...

Est-ce un reproche à l'adresse de tant de couples enlacés sous les lampes? Et a-t-elle eu jamais un nid, cette pauvresse, un nid d'artiste, sous les toits, où il voisinait avec celui des hirondelles? Personne ne s'en souvient plus... ni même elle, peut-être, tellement ce temps est reculé dans sa mémoire... Mais voici le joueur de guitare qui prélude, son plateau pour la quête placé par terre devant lui. Voici la « gosse » de treize ans qui braille, entre les tables...

La nuit est tout à fait venue à présent. Les petits magasins, les étages des maisons, les bistros et Paris, dans le lointain, fourmillent de mille feux. Les becs de gaz jettent sur le trottoir leur clignotante lumière. Les tables se dégarnissent et, dans le vide qui se fait sur la place et aux terrasses des restaurants, les appels fous des trains montent des gares du Nord et de l'Est avec une rauque ampleur... Il n'y a plus personne autour des tables. Seuls, les habitués du petit verre occupent l'intérieur des manezingues et regardent défiler, à la lueur douteuse des réverbères, les bigotes, aux manières peureuses et comme ratatinées, qui reviennent de l'église.

***

Par ici, mesdames et messieurs... Faites encore le tour de la place, jusqu'aux escaliers de la rue du Calvaire et jusqu'au restaurant du Coucou. Vous dominez de là Paris... Vous en découvrez le large grouillement... n'est-ce pas? Et quel air on respire!... Suivez-moi, le long des échopes allumées. Nous revoici rue Norvins jusqu'au croisement de cette rue avec la rue Saint-Rustique. La maison d'angle a pour enseigne : *Au Consulat d'Auvergne*... Admirez... Mesdames et messieurs... vous avez tout le temps... A droite, un cabaret bas de plafond où Renoir a peint sur le mur un portrait d'homme et une nature morte. Le portrait a été vendu et la nature morte, cachée par un badigeon, n'est plus visible... Au fond du cabaret, un billard et, derrière, un jardin bordé de tonnelles donnant, de haut, sur la rue des Saules. Ici, tout vous parlera de nos premières amours et de notre jeunesse... N'insistez pas.

Les amours sont fragiles,

dit la chanson... fragiles et trompeuses et cela n'a au fond qu'une médiocre importance. Vous ne trouvez pas ces tonnes agréables? Nous y buvions, jadis, autour d'une chandelle plantée dans le goulot d'une bouteille vide. Mais une bouche étourdie soufflait vite la chandelle. Et personne ne s'en trouvait plus mal... Comment?... la rue des Saules? Oui... oui... c'est elle qui conduit au *Lapin Agile*... Vous savez... Mais, à droite, vous avez d'abord la rue Cortot et la maison des peintres... une grande baraque avec un porche de plâtre qu'Utrillo a souvent reproduit dans son étonnant et tragique caractère. Il habite toujours cette maison, comme sa mère Suzanne Valadon, comme Utter, comme Galanis... C'est une maison qui deviendra célèbre un jour. Il faudra l'avoir vue aussi bien que cette jolie bicoque rose à volets verts que Ramon Pichot a achetée plus bas, à l'angle de la rue de l'Abreuvoir, et où il vit tout en travaillant à une prochaine exposition.

Vous pouvez descendre mais la pente est roide... A droite, des fondrières dont je vous ai déjà dit qu'elles sont tout ce qui reste du parc de la Belle Gabrielle. C'est sinistre... A gauche,

en haut de cet immeuble, laid et baroque, l'atelier de Chas-Laborde que vous connaissez puis, en face, le mur du cimetière d'où émergent de grands arbres pleins d'oiseaux... et enfin à deux pas, après ces bornes plantées au milieu de la rue, le cabaret de Frédéric et de Berthe que je vous ai présenté au début de ces pages sous son appellation actuelle de *Cabaret du Lapin Agile.*

La rue Saint-Vincent en borde l'un des côtés. Dans cette rue, juste derrière *le Lapin,* la maison de Jules Dépaquit... Suivez... Suivez toujours et n'ayez pas peur, malgré cette muraille crevassée qui soutient à droite des jardins campagnards et, à gauche, ces palissades de fort mauvaise réputation. La rue Saint-Vincent est le rendez-vous des amoureux. Elle est étroite comme un boyau et le bec de gaz, qui devrait l'éclairer, ne reste pas longtemps... et pour cause... allumé. Voyons, laissez les amoureux en paix. Ne les dérangez pas... Bruant a chanté cette rue dans son temps. Il y passe encore quelquefois pour se rendre au *Lapin Agile* dont il a acheté le terrain et l'immeuble pour empêcher les démolisseurs d'arracher à la Butte son dernier refuge. On aime beaucoup Bruant par ici, et l'on a bien raison car c'est toujours quelqu'un Bruant, à Montmartre comme ailleurs...

Mais nous arrivons aux escaliers de la rue du Mont-Cenis. Là, se trouve le comptoir de *la Belle Gabrielle* ou de Marie la bonne hôtesse tant celle-ci fut secourable à tous les arts. En face, la maison de Berlioz, avec une plaque commémorative et, à droite, la montée de la rue du Mont-Cenis qui nous ramène à la place du Tertre, d'où nous sommes partis.

A cette heure, les volets des maisons sont tous clos. Les bourgeois dorment et les artistes sont en bordée chez Frédé ou au Moulin de la Galette. Je vais vous y conduire pour vous donner une dernière impression...

Sur un ciel roux d'où se lèvent des lueurs, la carcasse noire, hérissée de trois ailes des vieux moulins de la Galette, vous invite. Venez... Vous allez voir danser les petites bonnes, les trottins, les humbles filles des concierges du quartier et leurs amants si distingués. La salle est pleine. C'est une immense salle où un orchestre de jadis et un jazz-band se donnent tour à tour la réplique et font succéder

le fox-trott au boston. La lumière éclatante emplit tout. Les murs, badigeonnés de couleur verte, la réfléchissent comme des miroirs et, sur la foule bruyante et houleuse, des projecteurs de music-hall promènent un torrent de clartés. Nous voilà loin de l'ancien *Moulin* peint par Renoir et de sa clientèle à demi formée de rapins et d'étudiants! Loin même du plaisir qu'on avait à danser! Ce n'est plus un plaisir aujourd'hui, mais une sorte de passion frénétique, un vice étourdissant, une folie, un délire... Vous n'avez qu'à regarder cette cohue qui s'étreint et qui, n'ayant plus même la place de tourner, tant elle est compacte, piétine et se pénètre intensément. Ce n'est plus de la danse. C'est un remous « d'unanimisme » à dégoûter Jules Romains lui-même s'il y croyait toujours.

Je ne sais si cela vous plaît. En tout cas, *la Galette* n'a guère mieux à vous offrir actuellement. On y danse partout, entre les tables comme dans la salle et jusque dans les lavabos. Il faut que la jeunesse s'amuse ou qu'elle croie s'amuser. Quel travail! Les danses se succèdent sans arrêt... cuivres ou banjo, castagnettes ou trompe d'automobile... En avant, la musique! Plus fort! Encore! Encore! Un nègre pousse des cris stridents. Mille cris lui répondent et c'est à qui, des danseurs et des musiciens, lesquels auront raison des autres. Match obstiné, chaudement disputé des deux côtés... jusqu'à minuit, l'heure fatidique des pistons et du tambour donnant au milieu des huées le signal du départ.

. . . . . .

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque nous reviendrons à Montmartre... les uns avec une épouse aussi bourgeoise qu'ils le seront eux-mêmes devenus, les autres tout à fait célèbres ou désolés d'avoir raté leur vie... que restera-t-il de ces lieux où nous nous retrouvons encore? Je l'ignore. Déjà, des maisons neuves s'élèvent à la place des bicoques d'autrefois. Les jardins, comme celui qui s'étendait derrière le *Cabaret du Lapin Agile,* sont remplacés par des immeubles à cinq étages et les taxis se risquent assez souvent dans ces régions où ils n'étaient jamais montés.

C'est la fin de Montmartre ou, tout au moins, du Montmartre de notre jeunesse. Celle-ci finit aussi comme elle

peut et nous n'avons pour nous souvenir d'elle que la ressource d'évoquer dans des livres le temps de ses folies.

J'ai donc écrit ces pages pour essayer de ranimer les fantômes de jadis... Mais ce n'est pas une tâche aisée car, où que nous tentions de fixer notre regard sur un point du passé, tout ce qui nous éloigne de lui, déforme et trouble notre vision. Cependant, puissent ces pages apporter au lecteur le témoignage du culte que je garde à Montmartre comme il en a, certainement un lui-même, pour tel ou tel autre pays où il n'oublie jamais qu'il y a vécu à vingt ans.

FRANCIS CARCO

PARMI LES LIVRES

Un lecteur, élevé dans le respect du roman naturaliste, lequel se flattait d'être exact, goûte avec un peu d'inquiétude les romans d'aventures qui sont aujourd'hui à la mode. A chaque page, il se demande : « Est-ce vrai? » Et un esprit sceptique lui gâte son plaisir.

La Société des Gens de Lettres vient de donner un prix très mérité à *Terre de Chanaan*, de M. Chadourne. Le livre, que les lecteurs de cette Revue connaissent, est une histoire contée par Jean Loubeyrac, Périgourdin, maintenant parvenu à la paisible cinquantaine, — une histoire qui lui advint, jeune homme, dans la mer des Antilles.

Jean, tout enfant, du temps de son enfance en Dordogne, avait un ami, nommé Jérôme Carvès. Un jour, Carvès voulut explorer un de ces abîmes, qu'on nomme des gours. Il descendit au bout d'une corde que tenait Jean, et reparut souillé de terre, saignant et triomphant. Et il disait : « S'il y avait un trésor caché là dedans! Dis, on serait riche tous les deux! » Le faible Jean admirait Jérôme avec épouvante, et obéissait sans que l'autre prît la peine de commander.

Il se retrouvèrent à Paris. Jean sortait avec dégoût d'un procès qu'il avait engagé contre un tuteur infidèle et qui l'avait presque ruiné; il méditait de se retirer dans son petit domaine. Jérôme venait de Sumatra. Il allait maintenant rechercher d'anciennes mines d'or, pour le compte de l'Agence minière tropicale, dans l'État de Puerto Leon, aux lisières du Venezuela. Il persuada Jean de le suivre. Le paquebot les mena de Bordeaux à Trinidad. Là ils prirent passage sur la *Mariquita*, brick de deux cents tonneaux

commandé par un mulâtre courtaud et musclé qui s'appelait le capitaine Cupidon. La *Mariquita* allait justement à Puerto Leon, où elle menait le cirque ambulant dirigé par M. Wang, citoyen chinois. Elle leva l'ancre aux premières lueurs de l'aurore.

Le cirque Wang comprenait onze personnes, dont la plus charmante était miss Letchy, l'acrobate; et cette acrobate était un être supérieur. Au physique, une Pallas blonde; le front et le nez d'une pureté classique; les yeux luisant d'un éclat vert dans l'ombre où ils s'enfoncent; mais la bouche, charnue et sanglante, mettait dans cette froideur un éclair de passion.

Le cinquième jour, ils arrivèrent à Puerto Leon. C'est à ce moment que Jean fit plus ample connaissance avec miss Letchy. Elle le mit en garde contre les dangers de Puerto Leon, qui est un enfer gouverné par un mulâtre et peuplé de joueurs de poker. Puis en quelques paroles, l'acrobate révéla son âme. « Je vous dis cela parce que vous m'intéressez, pauvres chercheurs de Toison d'or; parce qu'au fond je vous admire et que je souhaite votre succès. J'ai un furieux intérêt pour tout ce qui, dans cette vie médiocre, reflète une passion, une idée souveraine... »

Passons la description pittoresque et classique tout ensemble de l'hôtel Victoria, tenu par le Bavarois Breitkopf, et venons directement au bar de la Fé en Dios, où Carvès rencontre un caissier à lunettes, qui a eu des malheurs et qui se nomme Barju. L'auteur et Dieu ont voulu en outre que Barju fût alcoolique, afin de le faire parler plus facilement. Et voici en effet ce qu'il apprend à Jérôme. Le placer existe, et lui, Barju, en sait le chemin. Mais il y a, à Puerto Leon, une vieille canaille corse, Sampietri, si avare, qu'il ne se résout même plus à faire des affaires, pour ne pas se séparer des dollars qu'il empile. Sampietri a envoyé son fils Miguel, un garçon faible et violent, joueur et débauché, à la recherche de l'or.

On voit que le roman va, selon la méthode éternelle et si simple du cinéma, se transformer en une course de vitesse. « Barju, nous partons, dit Carvès. Il s'agit de repérer le placer, faire des prélèvements d'or et être au bureau du câble un jour, une heure, une minute, avant Miguel Sampietri. »

Jérôme et Barju partent donc secrètement; pour dépister les soupçons, Jean restera à Puerto Leon. Il accompagne seulement son ami au rendez-vous de départ, au milieu de la nuit, à une lieue de la ville.

En face de nous, la muraille de la forêt se dressait, masse plus sombre que la nuit elle-même. Du ciel tombait un pâle rayonnement sur la cime des arbres dont on devinait, étalée à l'infini sous les étoiles, l'ondulation immobile. La rivière déchirait la forêt en une large brèche plate et miroitante, un vaste couloir enfoncé dans les ténèbres. Le clapotis des eaux entre les tiges des joncs et les racines des palétuviers était la seule rumeur dans le silence de la jungle proche.

Jean attendit deux mois, étouffé d'ennui dans sa chambre de l'hôtel Victoria. Enfin, un après midi, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement. « Un être en guenilles, demi-nu, couvert d'une poussière rouge qui lui donnait l'apparence d'une statue de terre cuite, la barbe hérissée, semée de poils blancs, se précipita... » C'était Barju, criant victoire. Pendant ce temps Carvès télégraphiait, pour établir ses droits sur le placer et sa priorité. Il n'avait pas encore fini de dicter que Miguel Sampietri revenait à son tour; mais trop tard. Pour se venger, les Sampiétristes assassinaient Barju dans la nuit.

Il fallait maintenant exploiter la mine. Carvès embaucha du monde; l'agence minière lui envoya un chèque de dix mille dollars. Miguel Sampietri semblait avoir accepté sa défaite. Il ne gardait point rigueur à Carvès. Il le rencontrait chez des amis. Mais il lui rafla en une nuit, au poker, les dix mille dollars. La situation était grave. Miss Letchy sauva tout : avec une générosité hautaine et une dignité cavalière, elle prêta les dix mille dollars à Carvès, et alluma une cigarette avec le reçu.

A ce moment l'auteur a placé un intermède. Il a imaginé qu'un président, naguère renversé par une révolution, vient en fomenter une autre à Puerto Leon; mais il est surpris par la police, et, dans la bagarre, le cirque Wang vient à brûler. Vous vous demandez peut-être dans quel dessein M. Chadourne a imaginé cette fable, qui coûte la vie à un kangourou apprivoisé. La vérité est qu'il a voulu, par un moyen

élégant, rompre l'engagement de miss Letchy, et il n'a rien trouvé de mieux que de tout brûler. Ainsi miss Letchy, libre, peut, le lendemain, dire à Carvès : « Emmenez-moi avec vous. »

La troisième partie se passe dans la forêt; l'auteur en a décrit la vie farouche, tandis que la troupe défriche une piste pour gagner le placer. Enfin, dans une vallée étroite, nos hommes rencontrent le torrent aurifère. Le travail s'organise. On trouve des pépites grosses comme des noix. Mais bientôt le placer s'épuise. La fièvre décime les mineurs. Carvès, qui s'ennuie déjà, part alors avec le gros de la troupe, vers un autre placer, plus lointain, dans la montagne. Et il laisse en arrière Letchy qui grelotte de fièvre, et Jean pour la soigner. Letchy sent qu'elle va mourir. Mais elle ne le fait point sans avoir d'abord raconté sa vie qui est suffisamment romanesque. Elle ne faisait partie du cirque Wang que pour assouvir une vengeance. Elle avait aimé don Ramon Manera. Celui-ci, de retour à Puerto Leon, avait été fusillé, avec la connivence de son propre frère, qui héritait. C'est de ce frère, don Juan, que Letchy a juré la perte. C'est pour le perdre qu'elle a dénoncé la conspiration, et provoqué l'aventure où le cirque Wang a brûlé. Ayant fait ces confidences, et non sans nous avoir appris qu'elle aimait passionnément Carvès, miss Letchy expire à l'aube.

Jean, ayant planté une croix sur la tombe, va à la recherche de Jérôme, qui est parti, comme on sait, vers un placer dans la montagne. Mais vous sentez bien que le roman est fini, et qu'il ne reste plus qu'à ménager à Jérôme une belle catastrophe, et, aux deux amis, une belle rencontre. Ce que M. Chadourne a inventé est assez heureux. Il a supposé que les mineurs atteignaient, par une étroite fissure, un ancien temple évidé dans la roche, grimaçant de dieux et de bêtes, et où les lueurs du soir faisaient miroiter de l'or. A cette vue, les hommes étaient pris d'un délire furieux. Un coup de pioche malheureux, en faisant glisser un bloc, fermait l'issue où ils avaient passé, et ils étaient pris dans cette tanière, avec leur or imaginaire, comme des rats dans un piège. Vous imaginez les hallucinations, les fureurs. Enfin un Anglais propose de faire sauter à la dynamite la roche qui bouche la fissure. Jérôme survécut seul à l'explosion,

l'auteur n'ayant aucune raison d'épargner les simples comparses qui l'accompagnent.

Ce conte a de l'agrément. Il est orné de charmants paysages. En voici un qui me semble fort beau : c'est l'embouchure de l'Orénoque.

Pendant une semaine, nous contemplâmes les mornes étendues de l'estuaire, dont les boues roulent vers l'Océan, sous un ciel aveuglant et cotonneux. Le fleuve élargissait chaque jour sa lente poussée et les rivages devinrent invisibles. C'était autour de nous une vaste étendue d'eau jaunâtre qui se confondait avec le ciel, alourdie par les alluvions des forêts et des plaines sur qui le géant depuis des siècles et des siècles prélevait son tribut. Et le fleuve chargé de dépouilles pénétrait entre les longues houles océaniques, refoulait patiemment les lames et les courants, mêlait ses flots bourbeux aux eaux salées et glauques qu'il teintait d'ocre et de violets putréfiés.

Je confesse que je ne connais pas l'Orénoque; mais les tons ocres et violets n'ont pas été inventés. Ils existent à l'embouchure du Rio de la Plata, qui a, en rejoignant la mer, l'aspect d'une marmelade de pruneaux. Et quant aux rivages dont la ligne grise s'éloigne et disparaît tandis que la mer et le ciel blanc se rejoignent, on les retrouve en Afrique dans l'estuaire de la Gambie.

A ces tableaux s'ajoutent des scènes, qui sont souvent très heureusement peintes. Mais le génie français, tout porté vers la définition des caractères, se retrouve même dans ces fictions. L'auteur, au milieu de ces histoires de mineurs et de mulâtres, s'est intéressé à Jérôme Carvès, qui lui a paru un type d'homme curieux : celui pour qui le but n'est rien, le plaisir étant dans la recherche et dans l'action, l'aventurier véritable, qui se dégoûte de ce qu'il a conquis; inquiet et joueur et ne vivant à l'aise que dans le risque. Par la forte étude de ce caractère, l'esprit d'analyse se fait jour dans le récit d'aventures.

***

Cette liaison entre le roman qui pique la curiosité par le récit des faits et celui qui éveille la sympathie par le tableau de la vie intérieure, donne un hybride assez curieux. Le livre de M. L. Aragon, *Anicet ou le Panorama*, en est un exemple étrange, mais intéressant.

Je suis assez fortement embarrassé, je l'avoue, pour parler de ce livre charmant, mais saugrenu. Il commence par ces mots singuliers :

Anicet n'avait retenu de ses études secondaires que la règle des trois unités, la relativité du temps et de l'espace.

Qu'est-ce que cela veut dire au juste? La règle des trois unités, passe encore. Je suppose que par là il faut entendre une façon stricte de composer sa vie. Mais la relativité du temps et de l'espace est un dogme embarrassant. Au sens mathématique, il faut comprendre que l'espace et le temps, au lieu d'être des axes de coordonnées fixes, sont des axes de coordonnées mobiles, ce qui complique beaucoup les équations. Mais qu'est-ce que cela peut bien faire à un poète? Il nous faut donc chercher une explication plus humaine. Anicet entend-il que l'espace et le temps sont des données fantasques et variables, susceptibles d'allongement et de resserrement, et que, pour tout dire, la vie est un rêve? Je le croirais volontiers, mais sans en être sûr.

La première aventure d'Anicet n'est pas moins troublante. Il se trouve dans un passage, qu'il appelle le passage des Cosmoramas, et où se trouvent, selon l'usage, un naturaliste, un tailleur, un bandagiste, un épicier, une parfumeuse, un hôtel meublé. C'est là du moins ce qu'y voit le commun des mortels. Mais, comme dit l'auteur, « le faux-jour qui naît du conflit des lampes aux vitrines et de la clarté blafarde du plafond, permet toutes les erreurs et toutes les interprétations ». Phrase symbolique, qui est une maxime et qui pourrait être la devise du livre. Et en effet, Anicet, jeune bourgeois et né d'un agent de change, commet dans ce passage d'étranges erreurs d'interprétation. Il a le sentiment que la main de bois, à la vitrine de l'orthopédiste, soudain vivante, écrit seule et devient un scorpion. Pour l'apaiser, Anicet lui offre un fruit pris à l'épicerie. Mais ces fruits se changent, ceux-ci en viandes malades, ceux-là en forêt des tropiques. De la boutique du naturaliste, s'échappe une faune qui peuple cette forêt. Le buste aux cheveux teints qu'on voit chez la parfumeuse est ce qui reste d'un homme dévoré par un tigre. Comment s'échapper de cette jungle? Voici la

boutique du tailleur. Il semble à Anicet qu'il revient d'un long voyage. Mais pourquoi ces mannequins n'ont-ils pas de tête? Tout s'explique. Ils ont oublié leur tête dans une autre époque. Et en effet, Anicet, reculant à son tour jusque dans cette époque, y voit une foule de mains, de jambes, de visages, de fragments qui s'assemblent, et il reconnaît des gandins du second Empire et de belles dames coiffées en bandeaux, qui dansent un chahut endiablé. Il danse avec eux. Pour lui servir de partenaire, une jeune Moresque sort de la boutique de parfumerie. Et au milieu de mille mouvements qui les rapprochent et que l'étrange public applaudit, elle explique à Anicet la philosophie du désir. C'est le désir qui fait la beauté de l'univers. Et ce n'est que trop vrai, car Anicet s'apercevra tout à l'heure que sa danseuse a cinquante ans et des dents fausses. Cependant leurs paroles transforment le décor autour d'eux. Ils sont dans une île déserte, et déjà ils y prennent gaillardement leurs aises, quand soudain Anicet est appréhendé par deux sergents de ville, tandis que son propre père le considère avec indignation. Des mains des sergents de ville il passe entre celles des autres personnages de Guignol, le commissaire et les juges. Ceux-ci l'acquittent comme irresponsable. Mais sa famille ayant reconnu à ce trait qu'il était poète, le bannit, comme le veut l'usage.

Telle est du moins l'histoire qu'Anicet raconte dans une auberge, à un inconnu nommé Arthur, métaphysicien, camelot, hommes de lettres en France et sorcier chez les nègres. L'éblouissant récit où cet Arthur explique comment il résiste aux tribulations de la vie en se réfugiant dans l'espace à quatre dimensions, est vraiment un des plus savoureux qu'on puisse lire. Arthur a eu en Angleterre une maîtresse nommée Gertrude, si voisine de lui, si subtile et si clairvoyante que leur amour compliqué était devenu une lutte.

> Nous portâmes dans l'amour nos méthodes d'exaltation. Nous nous y adonnâmes aux confusions de plans, de lieux, d'instants et de durée... Une factice rivalité d'imagination nous poussa aux fantaisies les plus folles. Nous nous aimâmes dans toutes les contrées, sous tous les toits, dans toutes les compagnies, sous tous les costumes, sous tous les noms.

C'est d'un Barrès opiomane, géomètre et tourneur de films.

Mais c'est fort amusant. Et il se trouve justement que la Gertrude d'Arthur n'est autre que la parfumeuse d'Anicet. A cette étrange coïncidence, vous reconnaissez qu'elle est elle-même un symbole. Cette sorte de muse chimérique, prodigue de rêves, fuyante et idéaliste jusqu'à l'extrême rosserie a été celle qui a charmé, dans la force de leur génie, les contemporains d'Arthur. Mais une autre génération est venue; et la muse métaphysique devenue vulgaire en vieillissant n'est plus bonne qu'à berner de fantasmagories les tout jeunes gens, qui sont les contemporains d'Anicet. Au fond ces deux récits ne font qu'un chapitre d'histoire littéraire.

J'ai insisté sur ce préambule, parce qu'il donne le ton de l'ouvrage, et aussi parce qu'il en est la meilleure partie. L'histoire rocambolesque qui se dévide ensuite n'a point de rapport avec lui.

Aucune chambre n'étant vide, Anicet demande à partager celle d'un autre voyageur. L'aubergiste va s'enquérir, revient et le conduit sans mot dire dans une chambre où est couchée une dame très belle, brune, et nommée Mirabelle. Anicet se croit en bonne fortune et agit en conséquence. Mais aussitôt sept hommes masqués entrent par sept portes secrètes.

L'un offre à Mirabelle une boule de verre argenté, dérobée pour elle dans un parc aux environs de Paris. Et c'est un très beau présent, car le monde y apparaît simplifié, théorique, facile à embrasser, et l'image de celui qui regarde y est au centre des choses. Le second offre à la dame couchée un polygone de taffetas gorge de pigeon, dérobé, que dis-je? découpé pour elle avec les propres ciseaux d'un chef de rayon inattentif dans un magasin de nouveautés. Et c'est aussi un présent inestimable, car l'étoffe étant rose ou grise selon qu'on la regarde, on se sent tour à tour triste ou gai. Le troisième présente une mandarine dérobée à un éventaire dans un théâtre et qu'il n'a pu sauver qu'en courant sur le rebord du balcon, poursuivi par un nègre et en se laissant choir sur le parterre. Le quatrième masque, qui a l'accent italien ou peut-être slave, offre un cryptogramme qu'il a dérobé dans une salle au ministère des Affaires étrangères, après avoir été lancé dans cette salle par un bambou haut de plusieurs mètres auquel un complice imprimait un mouvement

pendulaire. Le cinquième masque qui s'appelle Omme, a apporté par galanterie l'Ohm-étalon, dérobé dans la cave même du Conservatoire des Arts et Métiers. Le sixième masque, qui est peintre, apporte un disque de voie ferrée, faute duquel le rapide de 24 h. 30 et le rapide de 0 h. 29 entrent en ce moment même en collision. Et le septième, qui est très pauvre, n'offre rien qu'une petite photographie jaunie; mais pour la conquérir, il a dû tuer le poète sans talent qui s'en était éperdument épris, après l'avoir ramassée sur le bitume où un jeune homme l'avait laissée.

Je crois qu'en cherchant un peu, vous trouverez à ces derniers présents, comme aux premiers, des significations qui en augmentent beaucoup la valeur : ce qui, en matière de cadeau, n'est pas si absurde. Sachez seulement qu'Anicet entra dans l'association des hommes masqués, et devint le huitième adorateur de Mirabelle.

Son premier exploit fut le vol des musées. Les Greuze, les Boucher, les Meissonier, les Millet, les Harpignies, les Pissarro, les Carolus-Duran, les Antonin Mercié, les Bartholomé et les Dalou disparurent à la fois et les conservateurs éperdus les virent dans les flammes d'un bûcher allumé sur l'Arc de Triomphe. Il serait trop long de raconter ici les aventures qui arrivèrent ensuite à Anicet dans la compagnie de ses étranges camarades. J'en viens à la fin. Mirabelle s'appelle en réalité madame Gonzalès. Son mari, qui est banquier et dont les affaires vont mal, a le mauvais goût de se tuer devant Anicet, qui, dès longtemps filé, est arrêté aussitôt par un détective excessif.

A ce moment l'idéologie, qui avait quelque peu disparu du roman, reprend tous ses droits. Une fois en prison, Anicet ressent une merveilleuse sérénité. Il est délivré de son passé, qui sèche dans sa mémoire comme dans un herbier. Tous les soucis se sont évanouis. Les quatre murs ne sont pas plus resserrés que la contrainte accoutumée des circonstances. La longueur même du temps allonge la vie. « Les questions ne se posent plus, c'est très simple. Ici commence une vie tout unie, plaisante. A partir de ce point j'échappe à toutes les peines et à toutes les joies; la faculté de s'étonner faisait tout le mal. » Dans sa cellule, par la seule force de la pensée, Anicet recrée le monde extérieur par de simples sensations muscu-

laires. Son avocat l'interroge, et leurs conversations prennent promptement un ton singulier. Quand Anicet dit la vérité, ses aveux semblent incroyables. Docile comme il est aux suggestions, Anicet forge alors une histoire fausse de tout point, et cette invention pure a la force terrible de la vraisemblance. Il se résigne donc à ne plus dire que des fables, à reconnaître qu'il a été l'amant de Mirabelle et le meurtrier de Gonzalès, puisque à ce prix tout s'enchaîne commodément. Et pendant qu'il se laisse aller à cette dangereuse invite du destin, il pense au couperet brillant. A son ordinaire, il s'abandonne aux associations d'idées. Ce couteau se change en un bras nu, en arc-en-ciel, en horloge. Un être sujet à cette sorte de distraction se défend difficilement. A l'audience, Anicet paraît se désintéresser de la partie qui se dispute et dont sa tête est l'enjeu. « Il sembla, écrit un journal, s'ennuyer profondément et ne prêter une faible attention qu'aux propos des femmes qui déposèrent. » Après la plaidoirie, interrogé sur ce qu'il voulait ajouter, Anicet répond ces paroles mystérieuses : « Le procès qui se plaide ici, c'est le procès de la vie. » Aussi avoue-t-il tous les forfaits qu'il n'a pas commis, en ajoutant que tous les coaccusés sont ses complices, ce qui soulève chez ces gens, enfoncés dans les contingences, des protestations furieuses. Nous ne saurons jamais quelle fut la sentence, car le livre s'arrête là.

Anicet dit quelque part : « Nous rangeons nos souvenirs dans une armoire où l'on met aussi les nuages. » Tout le livre a été envahi par les nuages, qui l'ont changé en un brouillard inconstant. Les caractères changent d'aspect en se déplaçant, et la fresque des événements se décompose en tableaux qui se succèdent. Il y a des jeux d'éclairage singuliers; les figurants n'ont pas moins de deux ou trois personnalités; Mirabelle, poétique et souveraine, est aussi la fille Masson, ou la veuve Gonzalès. Le diplomate italien della Robbia est un chef de bande et un dangereux coquin. Le livre est, selon son titre, un panorama dont les images glissent et se remplacent. Il est si subtil que, pour qu'il devînt sa propre parodie, il ne serait pas nécessaire d'y changer une ligne. L'auteur, en mêlant l'hégélianisme au roman-feuilleton, s'est-il à la fois joué des philosophes et des concierges? S'est-il seulement diverti? A-t-il, en se divertissant, enfermé des sens profonds

dans des fables fuyantes, ou nous montre-t-il perfidement ces symboles pour nous inciter à y ajouter des significations dont il se moque en secret? Est-il sérieux, ironique, ou sérieux et ironique tout ensemble? On ne saurait engager les lecteurs bien assis, et qui aiment la bonne foi, à s'engager dans la partie de cache-cache où M. Aragon les attire sournoisement. Mais ceux qui aiment le oui et le non, ceux qui s'amusent à faire miroiter la vie, prendront plaisir à ce livre diapré, miroir de mille reflets; et dans sa liberté changeante, il leur paraîtra plus réel que ces cubes de pierre taillés par les maçons réalistes.

***

M. André Salmon, en écrivant *l'Entrepreneur d'illuminations*, a satisfait au goût qu'il a pour les monstres choisis.

Il y avait dans le bois des Célestins, près de Château-Briard, une hutte ruinée, où la Cataud avait élu domicile. La Cataud, qui présentait cette singularité d'avoir au lieu de mains des pinces de homard, avait figuré sous le nom de la Belle des Mers dans le *Vivarium Nord et Sud*, le plus riche en phénomènes qui fût dans le monde entier. Elle avait eu une fille, jolie et blonde comme il sied, et nommée Francine. Le directeur de la troupe s'en croyait le père, quand elle fut reconnue par le piston. Justement irrité, le directeur avait chassé le scandaleux piston, la Belle des Mers et leur enfant. Le musicien n'avait pas tardé à se noyer dans l'Ille, et depuis ce temps, la merveille aquatique, plus simplement appelée la Cataud, vivait dans les bois, avec Francine.

Reine barbare en ses loques rouges et noires, couleur de feu et de la marmite, la pipe courte aux dents, ses cheveux gris pendant en pluie de Mars sur son cou parcheminé, la Cataud accroupie préparait la soupe du matin, serrant entre ses pinces une immense cuiller de plomb pareille à un casse-tête océanien. Si elle rajoutait, posant sa louche dans la bruyère, des brindilles au foyer, le bois sec craquait sinistrement entre ses pinces et un lugubre sifflement d'agonie s'élevait de sa pipe crasseuse en même temps que les volutes bleues, très pures, de la fumée malodorante.

Or ce matin-là, Francine, qui faisait métier de vendre des paniers, avait reçu de la marquise du Hocqueton deux pièces blanches. Elle rejoignait sa mère dans le bois des Célestins, quand elle eut le malheur de rencontrer Farigou.

Jean-François Farigou, bâtard, ex-pupille de l'assistance publique, ex-caporal au 8e régiment d'infanterie de marine, ex-ferblantier ambulant, et pour le moment trimardeur, avait de petits yeux verts, qui battaient comme des lampes exténuées, et un nez pointu comme la gueule d'un loup, sortant d'une broussaille de poils roux et gris. Ce n'était pas un méchant homme; il abondait en discours et il était attentif au progrès, qu'il considérait principalement dans les divers violons où la malice des hommes l'enfermait. Il avait même un certain honneur de gueux. Mais nécessité n'a point de loi. Il reniflait au loin la chair fraîche, et quand la victime criait, il la tuait avec simplicité pour la faire taire. Farigou vit Francine, la suivit, la saisit, et il allait la rendre muette d'un coup de couteau, quand il se vit avec horreur saisir par les horribles pinces rouges de la mère. Il tua le monstre, mais fut à ce moment même ligoté par un autre personnage, le citoyen Marat, qui passait dans sa carriole. Farigou fut mis sous les verrous, avoua ingénument des crimes dont le souvenir était oublié, et fut guillotiné. Quant à Francine, elle fut recueillie par le citoyen Marat.

Marat, révolutionnaire farouche, est un petit bourgeois qui organise les feux d'artifice du pays, est un excellent homme, qui ayant pour passion un musée de la Révolution, qu'il s'est constitué à l'aide d'un grand nombre de pièces fausses, selon l'usage des musées, n'hésite pas à le sacrifier pour y installer Francine. Il veille sur son enfance avec tendresse et dévouement. Mais la voilà grande. Et un jour qu'il la surprend dans un costume fort simple, coiffant ses cheveux blonds d'un bonnet rouge, il s'écrie : « la Déesse Raison ! » et sans prendre garde à l'inconséquence de cet acte après cette exclamation, il fait tout justement ce qu'avait fait Farigou.

Cette fois Francine ne cria pas. Mais à peu de temps de là, elle trompa Marat avec le marquis du Hocqueton. La vengeance de Marat occupe la fin du livre. Il fait simplement, avec les poudres préparées pour les artifices, sauter le marquis et Francine. On le met en prison, comme naguère Farigou, et il y meurt d'apoplexie, le 31 juillet 1914, en voyant passer des cortèges auxquels il ne comprend rien, et qui chantent la *Marseillaise*.

HENRY BIDOU

A PROPOS DES INDÉPENDANTS

Voici le moment de l'année où les expositions de peinture deviennent plus nombreuses; le salon des Indépendants est ouvert. Ce n'est pas seulement l'amateur de tableaux que ces spectacles doivent attirer, mais quiconque s'intéresse à l'esprit de notre temps et s'efforce de le saisir; c'est en de pareils lieux qu'il se confesse et s'avoue. Entrons aux *Indépendants*. Une pluie triste flagelle Paris. Allons-nous retrouver ici la fête de l'art?

Dès le premier regard, nous renonçons à cette espérance. Il sort au contraire de l'ensemble de ces œuvres quelque chose de presque plaintif. Des images confuses et noires couvrent les murs. Des nus pareils à des corps de suppliciés sont jetés sur les parois, des paysages durs et froids basculent dans leurs cadres, des natures mortes titubent. La patience myope des vieilles filles voisine avec l'ignorance présomptueuse. Çà et là s'étalent ces petites espiègleries géométriques dont on fit d'abord grand bruit et que déjà personne ne regarde plus. D'autres images, rien que par leur gaucherie sinistre, par leur aspect blême et faux, prennent sur l'âme une sorte de pouvoir indu, comme ces scènes peinturlurées sur les baraques foraines, où l'on voit l'explorateur du pôle aux prises avec des ours blancs et l'anarchiste qui jette sa bombe. Mais, dans cette comparaison, il faut avouer que ce sont les peintres des foires qui l'emportent, au moins par la probité de leur technique et par l'effort qu'ils font vers une

exécution aussi satisfaisante qu'il leur est possible. Par endroits, le talent apparaît aussi. Il y a plaisir à regarder des œuvres comme le boxeur de M. Luc-Albert Moreau, ou la nature morte, d'une poésie aiguë et exquise, peinte par M. Foujita, ou le tableau plein, solide et superbe de M. Sabbagh.

Mais autour de quelques toiles comme celles-là, où viennent se concentrer le talent, l'effort, la méditation de véritables artistes, quel égarement! C'est ici qu'on voit à nu le désordre poignant de l'âme moderne. On est entouré d'ouvrages qui semblent demander leur chemin. Certains jurent qu'ils l'ont trouvé, mais nous savons ce que valent ces affirmations tranchantes, ce que durent ces certitudes passagères. Dans cette absence de tradition, et comme pour augmenter encore le désarroi, viennent s'exercer les influences de tous les siècles. Comment des artistes se formeraient-ils dans ces courants d'air? Les miniatures persanes, les statues d'Angkor ou de Bourouboudour, les œuvres grecques archaïques, celles de la Chine, celles du Japon, viennent, par le truchement douteux d'un moulage ou d'une photographie, se présenter tour à tour à l'incertitude des artistes contemporains. Mais, derrière chacune, il y a tout un monde d'idées, de sentiments, qui ne peut pas se reconstituer en quelques instants dans l'âme d'un homme moderne, et sans la connaissance duquel celui-ci ne peut pas recevoir d'elles une influence profonde. Hors de l'immense doctrine où il s'épanouit comme un lotus, le sourire sublime du Bouddha n'est plus que la moue de deux grosses lèvres. Ces œuvres des mondes étranges serviront tout au plus à donner aux productions de leurs imitateurs un faux air de certitude et de fixité. Elles ne guident ceux qui les suivent que pour quelques pas et lâchent leur main sans leur avoir rien appris.

Dans cette confusion, cependant, parmi les formules improvisées et les recherches errantes, on voit certaines tendances se dégager. L'une consiste à redescendre, à se soustraire au joug odieux de l'esprit, à essayer de redevenir primitif, sauvage. Mais, pour l'homme moderne, la barbarie est un paradis perdu. Il essaie en vain de se refaire une laborieuse ignorance, il n'en reste pas moins le fils ingrat et dénaturé d'une longue civilisation, et il ne lui suffit pas de refuser son héritage pour retrouver des trésors. Les statues qu'il refait à

l'imitation de l'art nègre n'auront jamais, dans leur pauvre difformité, le style involontaire, le mauvais prestige, l'air malfaisant et magique des idoles qu'il a prises pour modèles. Une autre tendance, toute contraire, marque chez ceux qui l'éprouvent un désir d'échapper à l'égarement du plein air, de se redonner une doctrine : ils veulent rétablir la suprématie de l'esprit et lui apporter le butin des sens. Mais on remarque chez eux une inégalité trop sensible entre les théories et les œuvres. Celles-ci ne font qu'afficher les intentions de leurs auteurs, au lieu que les théories devraient, au contraire, venir à la fois se justifier et se faire oublier dans la plénitude heureuse de l'œuvre d'art. En regardant de pareils tableaux, nous avons l'impression de les voir à l'envers. C'est pour le peintre lui-même que le sujet traité devrait se traduire par ces combinaisons de lignes et de volumes. Pour nous, nous devrions n'y voir d'abord que de graves objets ou de beaux corps, et n'avoir des rapports recouverts par ces apparences qu'une perception confuse, soutien obscur de notre plaisir. Tout art, si secret qu'il veuille être, doit, sous peine de manquer à sa fonction, se présenter aux yeux par quelque chose de communicable. C'est là ce qui fait défaut à la plupart de ces tableaux dont nous sommes entourés. Ils n'arrivent pas jusqu'à nous, ils restent virtuels. Ainsi nous sommes ramenés à notre première impression. Ce qui manque ici, c'est la joie, la fête même de l'art, telle qu'elle rayonne d'innombrables œuvres anciennes. Qu'elles sont difficiles à retrouver, les sources de vie!

***

Cependant, en considérant ces tableaux, il faut penser aux idées qu'ils recouvrent, et dont ils tirent ce qu'ils ont d'existence. Chaque époque a ainsi ses idées admises, reçues à peu près de tout le monde; il est d'autant plus important de les définir que, le plus souvent, on ne prend pas la peine de les exprimer, de les énoncer; on se contente d'y faire allusion, comme à des vérités hors de doute, et, pareilles à des eaux souterraines, elles nourrissent, sans apparaître, les opinions parculières. Sous l'immense majorité des œuvres que

nous voyons ici, coulent et sont répandues deux idées proprement modernes, l'une, qu'il n'est pas nécessaire à un artiste d'apprendre, l'autre, qu'il lui faut, à tout prix, être original.

Montrer l'inanité ou le ridicule de pareils principes, c'est chose aisée. Est-il besoin de redire qu'un artiste n'est libre que dans la mesure où il est savant, et que son effort de chaque jour consiste justement à conquérir sa liberté par son travail? Est-il besoin de remarquer qu'autrement il est condamné à ne même pas pouvoir réellement se produire, et à donner pour le résultat authentique de sa sensation et de son effort, ce qui n'est que l'effet du hasard et de l'impuissance? Quant à l'idée d'être original de propos délibéré, il n'est pas de critique, de raillerie, de sarcasme, qui puisse en châtier suffisamment la bouffonnerie. Certaines qualités ne sont pas des buts qu'il faille viser, mais des niveaux qu'on atteint sans y penser, par l'augmentation et la plénitude de son être. Un artiste qui veut être original ressemble à un homme qui ferait la grimace pour ne ressembler à personne. Il a beau écarquiller les yeux et tirer la langue, nous reconnaissons le caractère tout ordinaire de son visage, et il ne réussit, en se tourmentant, qu'à perdre l'air honnête qu'il aurait peut-être eu dans son naturel. Ces opinions, lorsqu'on les démasque, n'ont pas de quoi arrêter un instant l'attention de l'intelligence : leur pouvoir n'en est pas moins étendu, et nous avons d'autant plus de peine à nous soustraire à leur influence que celle-ci est plus confuse et plus mêlée à l'esprit de toute l'époque. Mais ce n'est pas assez de bafouer ces idées, il faut les étudier d'un peu près. Si l'on suit leur cours, on arrive à des affluents qui les grossissent.

Telle est, par exemple, la façon de penser qui oppose le talent au génie, l'un lent, lourd, pédestre, studieux, l'autre brusque, impatient, ailé, immédiat, triomphant sans études et sans connaissances; conception funeste, fort discutable, et qui, aujourd'hui, n'en est pas moins implicitement admise par presque tous. Il est inutile de dire que non seulement les grands, mais les bons artistes d'autrefois vivaient sur de tout autres principes. Ils n'en avaient jamais fini de travailler. Leur développement était tout intérieur. Talent, génie, ce ne sont là que des étiquettes. Bien loin qu'on crût

autrefois que le génie dispense du travail, on pensait le contraire, à fort juste titre, et l'on estimait avec l'abbé du Bos « que les grands maîtres font des études plus longues que les artisans ordinaires[1] ». Mais il a suffi que tout fût changé, que ce fatal contraste entre le talent et le génie fût établi, admis, fixé, pour que cela dictât leur choix à toutes les âmes faibles. Pourquoi s'infliger l'humiliation d'apprendre, pourquoi consacrer de longs efforts à obtenir une place médiocre, quand, sans rien savoir, par une sorte de témérité et de cabriole heureuse, on peut d'un seul coup, atteindre au rang? Dans une pareille alternative, il n'est pas étonnant que la plupart des artistes n'aient pas hésité et qu'ils aient choisi d'avoir du génie.

***

Arrêtons-nous un instant. Nous sommes parvenus à un point d'où notre objet se découvre. Dans les arts, on peut être poussé à produire par deux raisons. Dans le premier cas, celui des véritables artistes, il y a dans la sensation, l'émotion reçue au contact des choses, un surplus qui déborde naturellement dans l'œuvre d'art. L'artiste produit comme le coupable avoue, celui-ci étant trop plein de ce qu'il a fait, celui-là de ce qu'il a éprouvé et senti. L'artiste est riche entre tous les hommes, il ne peut se soulager que par ses dépenses. Cela ne veut pas dire que son œuvre se fasse toute seule, mais, quelles que soient la peine et la douleur nécessaires à sa création, elle n'en tire pas moins son origine de ce phénomène de surabondance.

Mais il peut y avoir une autre raison de produire; c'est de se produire : c'est de vouloir se détacher, se mettre en avant, se proposer aux yeux de tous. Cette distinction nous permet d'expliquer deux faits dont on avait remarqué l'opposition. D'une part il n'est pas douteux que la plupart des hommes s'éloignent de plus en plus des arts et se soustraient à leur empire. De l'autre, en littérature, en peinture, en sculpture, la production n'a jamais été plus nombreuse. L'époque

1. *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, Dresde, 1760, II, 115.

offre-t-elle donc à la fois deux signes contraires, et ces nouveaux peintres, écrivains et sculpteurs brûlent-ils pour l'art d'un amour zélé, qui compense la froideur des autres? Rien moins que cela. Ce qu'aiment la plupart de ces producteurs, c'est eux-mêmes. Ce qu'ils recherchent, c'est une occasion de s'exhiber. On ne saurait se rendre compte du monde moderne, tant qu'on n'a pas suffisamment remarqué cet immense échauffement des vanités et des amours-propres qui en est un des principaux caractères. Dernièrement encore, je voyais une jeune femme qui venait de faire paraître un livre, et qui s'était ingéniée pour qu'on en parlât le plus possible. Après que nous nous fûmes entretenus de cet ouvrage, où, naturellement, elle racontait son histoire, je lui demandai quelles étaient ses lectures ordinaires et ses auteurs favoris; elle me regarda avec surprise, et me fit entendre, sans grands détours, qu'elle ne s'intéressait qu'à elle seule. Comme il serait un peu choquant d'avouer cela crûment, cela s'appelle, d'habitude, aimer la vie.

Cette distinction nous fait voir que, sous le nom d'artistes, on confond présentement deux races qui n'ont pas le moindre rapport. Les uns, les véritables artistes, sont en fait les plus modestes des hommes, non point seulement parce qu'en face des merveilles de la nature, à côté des œuvres des maîtres, ils ne peuvent avoir qu'une pauvre estime de leurs propres talents, mais surtout parce qu'ils sont engagés dans une trop grande, une trop belle aventure pour avoir le temps de penser à eux. Ils n'y songent pas plus que le pèlerin sur la route ou le marin sur la mer. Qu'on relise les lettres de Michel-Ange ou celles de Poussin et l'on verra dans quel admirable état de simplicité intérieure peuvent vivre les plus grands artistes. Nous aimons les tableaux des primitifs, nous ne pouvons en voir sans qu'ils nous enchantent. Pourtant beaucoup d'entre ces peintres n'étaient pas des hommes de génie, loin de là; mais émerveillés de tout ce qui s'offrait à leurs yeux, ils nous racontent leur bonheur et c'est sans penser à nous parler d'eux qu'ils nous révèlent des trésors d'amour, de douceur, de fine malice. Un grand nombre des œuvres modernes sont à l'opposé. Leurs auteurs n'ayant pas d'autre désir et pas d'autre fièvre que de nous occuper de leur personne,

et d'en obséder l'univers, il est logique que l'idée d'être original, la rage d'être soi ait primé pour eux tout autre mérite. Ils ne heurtent les cymbales des arts que pour nous avertir qu'ils existent, et quand nous nous tournons vers eux, ils n'ont rien à nous donner et rien à nous dire. De là vient, je crois, l'impression de malaise, de tristesse particulièrement pénétrante que nous ressentons dans ces expositions. Autour de quelques vrais artistes, nous y voyons trop de personnalités à la fois ambitieuses et indécises, qui se tourmentent en vain sans arriver à remplir le cadre de l'œuvre d'art. Nous avions cru entrer dans les jardins superbes des Muses et nous errons dans les déserts de la Vanité impuissante.

***

En face des tableaux, regardons maintenant le public, et, tout d'abord, ceux qui lui servent d'éclaireurs et d'avant-coureurs, et qui se piquent de s'y connaître. Il semble que dans le désordre où se débat l'art moderne, le meilleur moyen, pour essayer d'en sortir, serait que les habiles eussent le courage de dire chacun son avis, avec le plus de précision et de décision possible : ainsi ils favoriseraient peut-être la formation d'une doctrine féconde et ouvriraient la carrière aux talents nouveaux. Mais ils s'exposeraient aussi à être convaincus d'erreur, et à compromettre leur importance : cela suffit pour qu'ils n'aiment pas à se prononcer, et quand deux d'entre eux se trouvent en face d'un tableau et qu'ils en parlent en même temps, ils se regardent l'un l'autre pour être avertis par l'expression de leurs visages et tomber à peu près d'accord. J'en vois un qui erre de salle en salle, cherchant un tableau qui le fixe, intelligent, inquiet et faible, comme un petit grain de fer à la recherche d'un morceau d'aimant. Sa crainte est de n'avoir pas tout compris. En présence d'une œuvre clairement exprimée et traduite, il juge avec connaissance, pénétration, non sans sévérité; mais, devant l'obscur et l'informe, on dirait que son intelligence lui tombe des mains : il attend, il se réserve, et, dans le doute, il trouve moins de risques à admirer qu'à blâmer. S'il est par trop déconcerté, il a recours à certains

mots qui lui servent à masquer son incertitude. C'est ainsi qu'un jour où nous regardions ensemble une toile où étaient représentées des figures géométriques colorées de teintes plates, comme je lui avouai que je ne recevais aucun plaisir de cet ouvrage, il me regarda sévèrement : « Détrompez-vous », me dit-il, « c'est très important ». Le mot *important* est un écran admirable.

Quant au public proprement dit, il ne fait, lui aussi, que manifester, plus visiblement la timidité générale. Les visiteurs s'en vont, de salle en salle, indécis et abasourdis. C'en est fini de ces railleries par lesquelles on accueillait autre fois les œuvres nouvelles. Ce public est-il donc devenu plus subtil et plus curieux? Nullement. Sa manière de répondre à la bizarrerie de tout ce qu'on lui présente, c'est de se passer de plus en plus des œuvres d'art, de vivre sans elles, et là est l'indice grave et menaçant. Mais chacun sait, d'autre part, que les tableaux des impressionnistes, d'abord bafoués, honnis, ont, depuis, valu des sommes énormes. Voilà pourquoi le visiteur profane, en présence de l'œuvre qui lui paraît la plus saugrenue, n'ose plus railler; on l'a désarmé de son rire. Il se dit que la toile qu'il regarde, un jour peut-être, vaudra, elle aussi, très cher. Il la respecte déjà à ce titre, et tous, plus ou moins, nous lui ressemblons en quelque chose. Il est bien vrai qu'il y eut jadis un préjugé très fort contre la nouveauté; mais il n'est pas moins vrai que nous l'avons remplacé par le préjugé contraire : il en existe un, à présent, en faveur du nouveau, quel qu'il soit, et si pauvrement qu'il se manifeste. C'est de ce préjugé que profitent tant d'œuvres à peine existantes, qui, drapées dans le souvenir du tort fait jadis aux impressionnistes, nous défient de les mépriser.

***

Je voudrais terminer ces notes en peignant, moi aussi, un petit tableau. Il s'agit d'une scène dont j'ai été témoin il y a quelque temps. Dans une pièce éclairée par la lumière de la matinée, une jeune femme peignait le portrait d'un de ses parents. Celui-ci, son oncle, était un bourgeois de

Paris, un vieillard vert et alerte, plein de bonne humeur. Il avait d'abord cru que ce n'était rien de poser, mais il s'était aperçu, depuis, de la gêne que cela comporte. Quant à la jeune artiste, elle était charmante dans sa longue blouse, avec ses cheveux blonds et courts, son air d'attention, son petit visage auquel ses sourcils froncés donnaient une expression presque despotique. Elle jugeait le portrait à peu près fini, mais le nez lui donnait encore du travail. Il aurait été plus simple de le supprimer, quitte à faire une théorie pour justifier cette suppression, mais il y a dans ces vieilles familles bourgeoises un fonds d'honnêteté qui empêchait l'artiste de se ranger à ce parti. Elle se contentait de marbrer le visage peint sur sa toile de touches jaunes et vertes, qu'elle posait, je crois, assez au hasard, mais dont elle admirait ensuite l'audace. Enfin, ce fut fini et le modèle put bouger; en se voyant ainsi figuré, et bariolé d'une façon aussi imprévue, l'excellent homme fut d'abord décontenancé et jeta un regard rapide à son image dans la glace, comme pour se rassurer, en présence du mensonge spécieux de l'œuvre d'art, par le témoignage honnête et plat du miroir. Puis il se tourna vers moi. Qu'allait-il dire? Oserait-il avouer son sentiment, exprimer une critique? Il n'en fut rien. Au contraire, il essaya, comme c'est la mode, de prononcer des mots techniques :

— C'est moderne, n'est-ce pas, me dit-il, en hochant la tête, c'est curieux, vraiment vu d'une façon personnelle...

O bourgeois, disais-je en moi-même, antique ennemi des artistes, voici que tu t'es rendu! Tu te croirais ridicule d'avouer ce que tu penses. Je crains que tu ne le sois bien plus, en disant tout le contraire. Tu cèdes, tu n'es plus toi-même, les nouveautés les plus singulières te traînent enchaîné à leur char, mais, en vérité, les arts ne vont pas mieux pour cela.

ABEL BONNARD

LE
SAINT-SIÈGE ET LES PEUPLES

Le Sacré Collège, après avoir accompli les rites traditionnels qui marquent le Conclave, a choisi comme successeur à Benoît XV, le cardinal Achille Ratti. L'opinion publique de tous les pays a suivi avec une particulière attention pendant les premiers jours du mois de février les nouvelles venues de Rome. On ne cherchait pas seulement à se renseigner sur des cérémonies qui rassemblent de grandes traditions politiques et religieuses. Dans le monde aujourd'hui tourmenté de tant de grands problèmes, conscient de son renouvellement, mais préoccupé de son destin, le Saint-Siège est en même temps une haute puissance morale et un pouvoir politique, dont l'activité touche toutes les nations. La mort de Benoît XV est soudainement intervenue à l'heure où le Pape, sortant de la cruelle période d'incertitude qui s'était prolongée autant que la guerre, avait fixé des desseins et commençait de les réaliser. Le choix du souverain Pontife qui lui succède intéressait ainsi à la fois la chrétienté, et d'une manière plus générale, la politique de tous les peuples.

Le nouveau Pape est un homme de grand savoir et de grande expérience. Préfet de la Bibliothèque Ambrosienne, vice-préfet, puis préfet de la Bibliothèque vaticane, il a consacré une partie de sa vie à l'étude. C'est Pie X qui l'avait

jadis appelé à Rome. En ces dernières années, Benoît XV eut la pensée d'utiliser ses connaissances et ses qualités personnelles en lui confiant une mission difficile. Au moment où le Saint-Siège s'est préoccupé d'établir des rapports avec la Pologne et de se renseigner sur la situation exacte du clergé orthodoxe, c'est Mgr Ratti qui en 1918 a été nommé visiteur apostolique en Pologne et en Russie. Quelques mois plus tard, en juin 1919, quand la Pologne a été constituée en État indépendant, Mgr Ratti a été envoyé comme nonce apostolique et sacré évêque à Varsovie. Prélat très informé des affaires internationales, en même temps que des questions juridiques et religieuses, parlant plusieurs langues et en particulier sachant très bien le français, Mgr Ratti a donné à ceux qui l'ont approché l'impression d'accomplir ses fonctions avec autant d'autorité que de bienveillance. A son retour de Pologne, il avait été nommé archevêque de Milan; il retrouvait ainsi la direction du diocèse où il est né, et où il a autrefois été chanoine de Saint-Ambroise, l'une des plus illustres églises de Lombardie. Il y a quelques mois seulement que Benoît XV l'a créé cardinal. Dès que la nouvelle de la mort du Pape a été connue, le nom de Mgr Ratti a été prononcé comme étant l'un de ceux parmi les cardinaux qui, par sa culture et l'étendue de son esprit, avaient des titres incontestés à recueillir la succession du souverain Pontife qui venait de disparaître.

***

Le Conclave a duré plusieurs jours. C'est que durant son pontificat Benoît XV avait déterminé au Vatican certaines tendances et qu'il n'avait pas eu le temps de leur donner tout leur développement. Dès la signature de l'armistice, il avait manifesté qu'il avait ses intentions. Les événements offraient à l'activité politique du Vatican des possibilités nouvelles : le Pape savait dans quelle direction il allait. Au lendemain de sa mort, il a paru que tous les cardinaux n'étaient pas de son avis. Ainsi le Sacré Collège se trouvait amené, dans une période de l'histoire particulièrement féconde en événements et en changements, à prendre une

décision grave. Fallait-il suivre les méthodes de Benoît XV? Convenait-il d'en chercher de nouvelles? C'est du moins sous cette forme simplifiée que de l'extérieur on pouvait concevoir le problème. Mais la réalité était plus complexe et plus nuancée.

Il est d'abord, parmi les éléments qui influent sur la décision du Sacré Collège, des questions essentiellement religieuses que le public connaît mal et que d'ailleurs il n'a pas qualité pour apprécier. Les affaires qui touchent la doctrine, l'enseignement, les séminaires, les congrégations ont évidemment une grande part dans les résolutions prises par le Conclave. Toute l'histoire de la papauté nous enseigne que dans cet ordre d'idées la continuité des desseins de l'Église n'a pas empêché la variété dans les pontificats. A considérer le pouvoir du Vatican sous son aspect politique, il est de même évident que la diversité des méthodes et des tempéraments, si sensible pour les contemporains et si attachante pour les historiens, s'accorde avec l'unité de la politique pontificale. Les mots d'intransigeance et de conciliation qu'on emploie volontiers, et qui répondent à des réalités substantielles, n'ont cependant qu'un sens relatif quand il s'agit d'une puissance comme celle du Saint-Siège, ayant des traditions aussi anciennes et des directions générales aussi précises. Pie X a été classé parmi les papes intransigeants et pourtant, dans la question délicate de la pacification en Italie, il s'est montré fort hardi. La rigidité doctrinale laisse intacte la conception des intérêts politiques du catholicisme, intact le choix des méthodes. Quand le conclave s'est réuni le 2 février, il était de notorité publique que deux courants opposés y étaient représentés. Mais il était facile de prévoir qu'au bout de quelques jours une transaction interviendrait et toute la question était de savoir au profit de quel personnage.

C'est ce qui s'était passé en 1914, lorsque Pie X mourut peu de temps après la déclaration de guerre. Les cardinaux qui avaient tenu de grands rôles pendant le pontificat de Pie X défendaient leurs méthodes et leurs tendances, tandis que d'autres jugeaient que les circonstances exigeaient un changement. Le cardinal Serafini était le candidat des

premiers; le cardinal Maffi, le candidat des seconds. Pendant trois votes, c'est-à-dire pendant un jour et demi, il n'y eut aucun résultat. Au soir du second jour, les partisans du cardinal Maffi, constatant qu'ils n'arrivaient pas à le nommer, et d'accord avec lui, donnèrent leurs voix au cardinal della Chiesa qui fut élu le lendemain, 3 septembre. Disciple de Léon XIII et de Rampolla, substitut à la secrétairerie d'État, le cardinal della Chiesa avait été éloigné de Rome par le cardinal Merry del Val. Il avait reçu l'évêché de Bologne, pour lequel il avait manifesté sa préférence, et qu'il ne devait pas quitter jusqu'à son retour à Rome. La dignité et la netteté de son attitude durant tout son séjour à Bologne lui valaient d'être, onze ans après avoir quitté le Vatican, l'élu du Sacré Collège dans les circonstances les plus difficiles, où la Papauté se fût trouvée depuis longtemps.

Cette fois encore, le Sacré Collège a été placé soudain en face d'un grand problème. Que sera la Papauté d'après guerre? Le conflit de 1914 a secoué toutes les nations; c'est un monde nouveau qui se crée. Quel y serait le rôle de l'Église? A regarder l'ensemble des événements, on constatait que bien des forces échappaient à l'Église. Elle n'avait à sa disposition ni les modernes puissances de la finance et de l'industrie les plus solidement établies dans les continents, ni les puissances dispersées des organisations socialistes. Dans ces vastes mouvements qui ont été sensibles dès la fin de la guerre et dont les répercussions nous échappent encore, on a pu voir à la fois se répandre d'un côté des idées de bouleversement venues de Russie, de l'autre des idées de rénovation, mêlant curieusement l'empirisme et l'abstraction, venues des pays anglo-saxons et dans la mesure où elles participaient de l'esprit religieux, plus inspirées de l'Ancien Testament que de Rome. Les mois qui ont suivi l'armistice, et durant lesquels a été élaboré le traité de paix, ont été à cet égard pleins d'enseignement. La Société des Nations qui venait d'être fondée siégeait à Genève et d'ailleurs le Pape n'en faisait pas partie. Au premier abord, il pouvait paraître qu'à une époque où la politique devenait internationale, le pouvoir international par excellence, le plus ancien et le plus vénérable, demeurait en dehors des évé-

nements. C'est en ces circonstances, cependant, que Benoît XV a su dans les mois qui se sont écoulés entre la paix et sa mort, dégager les éléments d'une politique.

***

On a tout dit sur l'attitude du Pape pendant la guerre. On a noté les espérances qu'elle avait fait naître en France et les déceptions qu'elle a causées. On a relevé aussi pour l'histoire tous les témoignages d'amitié que Benoît XV avait tenté de donner à la France. On a expliqué le formidable travail de la propagande allemande et la manière dont elle avait exploité les préventions contre l'Angleterre protestante, la France antireligieuse et la Russie schismatique, Quand on avait vu le souverain Pontife choisir, comme secrétaire d'État le cardinal Ferrata, qui avait laissé en France tant de souvenirs, puis le cardinal Gasparri, attaché par des liens si forts à l'Université catholique de Paris, on avait cru qu'il était possible au Pape de prononcer le jugement suprême et retentissant qui se serait imposé à la conscience du monde. Les nations qui souffraient et qui luttaient avec le sentiment profond de leur bon droit, attendaient avec une confiance passionnée : Benoît XV ne crut pas devoir prononcer les paroles qui étaient ardemment souhaitées.

Quelles que fussent ses préférences il voyait les conseillers du Vatican très partagés; il entendait les voix diverses qui parvenaient jusqu'à Rome, où nous n'avions alors aucun moyen de nous exprimer; il priait pour la juste paix, que le clergé français commentait en ajoutant la paix par la victoire; il essayait, sans succès, de la proposer à l'heure où les armes n'avaient pas encore amené une décision suffisamment claire et il se réfugiait dans l'œuvre de charité qui ne distinguait pas entre les belligérants et qui secourait toutes les misères affligeant le monde. Si la politique de Benoît XV au cours de la guerre a donné lieu à des critiques en tous pays et dans notre pays, si elle a déconcerté des espoirs légitimes au milieu de la tourmente, l'organisation méthodique de son œuvre charitable lui a mérité la reconnaissance de tous les peuples. Lorsque notre ambassadeur, M. Jonnart, a remis

ses lettres de créance à Benoît XV, ses premières paroles ont été pour évoquer la mission qu'il s'était donnée de soulager la douleur. Et quelque temps avant sa mort, le Pape a appris qu'à Constantinople une statue lui a été élevée par les Musulmans, les Arméniens, les Grecs, les Israélites et les protestants de l'Empire ottoman, comme « au bienfaiteur des peuples ».

Ce qu'il n'avait pu faire pendant la guerre, il l'a tenté dans les trois années qu'a duré son pontificat après l'armistice. La paix le rendait libre de suivre désormais sa politique et de reprendre, conformément aux principes du grand Pape qui avait été son maître, le dessein de rendre à l'Église, dans le monde bouleversé et renouvelé, la sympathie et la confiance des sociétés contemporaines. Les événements lui donnaient occasion de prolonger les rêves apostoliques formés par Léon XIII. Le mérite de la politique de Benoît XV a été de discerner tout de suite les perspectives que lui offrait le monde né de la guerre : question romaine, question russe, question d'Orient, question irlandaise, question des États nouveaux de Pologne, de Tchéco-Slovaquie, de Hongrie, question des relations avec la France, forment le vaste ensemble de ses préoccupations. Il a marqué les grandes lignes d'une entreprise considérable, et son successeur trouve ainsi l'esquisse déjà tracée d'une action qui peut s'étendre sur de longues années.

***

Nous avons déjà parlé ici de la reprise des relations diplomatiques avec le Saint-Siège. Ce qu'il faut ajouter aujourd'hui, c'est que Benoît XV a fait tous ses efforts pour faciliter le rapprochement. Il a accueilli notre ambassadeur avec une amitié et une confiance toutes particulières; il s'est montré aussi conciliant que possible; il aurait voulu faire plus, et il n'a pas dépendu de lui d'y réussir. La question du statut de l'Église de France lui tenait au cœur : le régime présent résulte des lois acquises, mais les modalités pratiques improvisées à la suite des événements de la Séparation ont besoin, de l'avis de tous, d'être précisées et codifiées, et quelle que soit

la date où cette œuvre soit accomplie, c'est à Benoît XV que revient d'avoir facilité les premières conversations. De même dans la question romaine, s'il a fait preuve d'une sage réserve et ne s'est pas laissé entraîner par l'enthousiasme exigeant des partis politiques, il a favorisé une détente au point qu'une solution paraisse un jour possible et que l'Italie soit libérée de cette cause de difficultés.

On se rappelle que l'entrée en guerre de l'Italie avait posé pour le Saint-Siège un problème délicat. Les représentants des puissances ennemies auprès du Vatican avaient dû quitter Rome et s'établir en Suisse. Ainsi était apparue la situation spéciale où se trouvait le Saint-Siège et la difficulté qu'il éprouvait à garder le libre exercice de la souveraineté pontificale. Il n'était pas question de modifier cependant la loi des garanties, mais les circonstances nées de la guerre amenèrent des ménagements. La guerre et l'union sacrée avaient en même temps pour résultat de faire collaborer des catholiques aux ministères italiens. Les dernières élections enfin donnaient un grand nombre de sièges aux catholiques du parti populaire et rendaient leur concours indispensable à la majorité. De tous ces faits la conséquence a été une atténuation du conflit entre Quirinal et Vatican, des égards, une manière nouvelle de considérer et de pratiquer les relations nécessaires. Benoît XV, avec beaucoup de mesure et de sagesse, sans diminuer l'importance du problème de la souveraineté pontificale, usa des circonstances pour modifier le protocole de réception des chefs d'État catholiques au Vatican. Les règles rigoureuses qui étaient prescrites avaient donné lieu souvent à de graves difficultés. Un protocole unique, déjà en vigueur pour les chefs d'État non catholiques, a été adopté il y a quelque temps, et on peut dans cette décision voir un témoignage de l'esprit qui animait Benoît XV.

L'état du monde après la guerre offrait à la Papauté l'occasion d'assurer à l'Église des forces nouvelles. Sur les ruines de l'Empire des Habsbourg, étaient nés de jeunes États qui à Rome avaient une tendance à se tourner vers la France. Benoît XV avait aperçu la possibilité d'établir un accord entre la politique du Saint-Siège et la politique

française au sujet de ces États, qui sont nos alliés. Il entretenait avec eux des relations amicales; il intervenait dans une intention pacificatrice en Tchéco-Slovaquie; il signait un Concordat avec le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes.

L'Orient lui inspirait de plus vastes projets. La Russie schismatique est depuis longtemps un sujet de réflexions pour Rome. Au cours de la guerre en 1915, l'accord qui favorisait les prétentions de la Russie sur Constantinople avait jeté dans le monde du Vatican une vive émotion et il avait servi d'argument contre nous. Le triomphe possible de l'orthodoxie russe sur le catholicisme en Orient était de nature à inquiéter tous ceux qui à Rome continuaient la politique de pénétration à laquelle Léon XIII avait donné toute son attention. La disparition de l'Empire des tsars a immédiatement ouvert à la Papauté d'autres perpectives. Benoît XV a tout de suite songé aux Églises qui sont différentes de celles de Rome par le rite et la liturgie, mais qui sont soumises à la Papauté. L'Ukraine, et la Pologne ont été l'objet de sa sollicitude : il leur envoya des diplomates en qui il avait particulièrement confiance et parmi eux Mgr Ratti qui vient de lui succéder dans la chaire de Saint-Pierre. Plus loin enfin, dans l'orient d'Asie, il a favorisé la propagande catholique, l'a préférée volontairement à la propagande latine, et, conformant sa politique à la situation nouvelle du Levant, il a créé une congrégation spéciale, fondé un Institut pour les prêtres, qui auront à s'occuper de l'Orient et qui seront en contact avec les fidèles de rites orientaux, Syriens, Chaldéens, Grecs. Ainsi renouant avec la tradition de Léon XIII, il songeait à l'union de toutes les églises chrétiennes.

***

Si l'on veut résumer à grands traits l'œuvre de Benoît XV, on peut dire qu'il a rétabli les relations avec la France, amélioré les rapports avec l'Italie, resserré les liens avec les États successeurs de l'Autriche, gagné la confiance des chrétientés orientales, ménagé l'avenir dans les pays voisins

de la Russie, travaillé à l'union des Églises. Il ne convient pas de risquer des considérations sur ce que fera l'élu du conclave de cette œuvre à peine commencée. Il faut remarquer cependant que le premier acte de Pie XI a été de donner au peuple la bénédiction du balcon extérieur de la basilique de Saint-Pierre, alors que tous les papes depuis Pie IX donnaient la bénédiction du balcon intérieur. Pour tous les Romains, si familiers avec ces nuances, pour tous ceux qui connaissent les coutumes du Vatican, c'est une innovation qui a un sens. Pie XI a montré ainsi l'attention qu'il veut donner non seulement aux rapports du Saint-Siège et de l'Italie, mais aux relations du Vatican avec tous les peuples. Toute l'histoire de l'Église prouve qu'il n'y a pas de gouvernement plus capable de prendre des décisions et de concilier par un accord subtil les traditions anciennes avec les renouvellements nécessaires. Le Sacré Collège a voulu que, dans les conditions si complexes et si graves de la politique internationale, l'élu du Conclave fût un homme versé dans les grands problèmes du monde. L'avenir nous dira ce que la méditation sur les affaires universelles inspirera au Souverain Pontife. Mais on peut dès aujourd'hui remarquer la satisfaction que les représentants des nations ont exprimée le lendemain du Conclave, et la confiance qu'ont inspirée la hauteur de vues, la volonté conciliatrice, et la vaste doctrine de celui à qui le Sacré Collège venait de donner son suprême témoignage.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1922

		Pages.
★ ★ ★	L'Assassinat d'Alexandre II. — I.	5
MARCELLE TINAYRE	Priscille Séverac. — II.	29
PAUL PAINLEVÉ	Comment j'ai nommé Foch et Pétain. — II.	55
COLETTE YVER	L'Homme et le Dieu	82
A.-R. DE LENS	Derrière les vieux murs en ruines. — I.	119
PAUL ADAM	Le Culte d'Icare. - III.	139
FRANCK-L. SCHŒLL	Colonies alsaciennes dans la Prairie américaine.	168
ÉMILE MAGNE	Une Amie inconnue de Molière.	191
ANDRÉ CHAUMEIX	La France et le Saint-Siège.	218

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1922

GÉNÉRAL ESTIENNE	Les Forces matérielles à la Guerre.	225
HENRY BATAILLE	Avant " la Chair humaine ".	239
MARCELLE TINAYRE	Priscille Séverac. — III.	252
PAUL PAINLEVÉ	Comment j'ai nommé Foch et Pétain. — III.	271
COLETTE	Sur l'Album de la Vagabonde	305
ALBERT THIBAUDET	Le Rire de Molière.	312
A.-R. DE LENS	Derrière les vieux murs en ruines. — II	334
★ ★ ★	L'Assassinat d'Alexandre II (*fin*).	359
PAUL ADAM	Le Culte d'Icare. — IV.	378
HENRY BIDOU	Les Livres : les Romans.	400
G.-M. DE CHARMETTES	Les Sciences : Télégraphie et Téléphonie	414
ABEL BONNARD	La Vie parisienne : Après les Fêtes.	421
LOUIS LALOY	La Musique : Opéra et Opéra-Comique	426
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Le Conseil Suprême de Cannes	441

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1922

		Pages.
JOHN GALSWORTHY. . .	Le dernier Été. — I.	449
ALFRED DUMAINE	Le Marquis de Custine et la Russie	476
JEAN-H. MARIÉJOL . . .	Marguerite de Valois en Gascogne. — I	503
IGNOTUS.	Études et Portraits : M. Raymond Poincaré.	535
L'-COLONEL REVOL. . . .	Les prochains Drapeaux et Étendards de l'Armée. .	544
COLETTE.	Sur l'Album de la Vagabonde.	564
PAUL ADAM.	Le Culte d'Icare (*fin*)	570
A.-R. DE LENS.	Derrière les vieux murs en ruines. — III	609
LOUIS HOULLEVIGUE. . .	Les Sciences : La Transmutation naturelle.	627
PAUL SOUDAY.	Les Lettres : Mme de Noailles à l'Académie Belge.	641
TH. JULHIARD-PELLISSON.	La Vie à l'Étranger : Wilson raconté par Tumulty.	647
ANDRÉ CHAUMEIX. . . .	La Politique : Le nouveau Ministère	663

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1922

FRANÇOIS DE CUREL . .	Historique de « l'Ame en folie ». — I.	673
PAUL PAINLEVÉ.	La Politique de Guerre Foch-Pétain	697
MARCELLE TINAYRE. . .	Priscille Séverac (*fin*).	733
JEAN-H. MARIÉJOL . . .	Marguerite de Valois en Gascogne. — II	773
CL. CHIVAS-BARON . . .	Mi-Lan. — I	801
JOHN GALSWHORTY. . .	Le dernier Été. — II	824
FRANCIS CARCO.	La Vie parisienne : Promenade à Montmartre.	853
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres.	865
ABEL BONNARD	La Vie artistique : A propos des « Indépendants ». .	877
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Le Saint-Siége et les Peuples	886

Une Banque de Commerce moderne

La GUARANTY TRUST COMPANY of NEW-YORK grâce à ses succursales, ses affiliations bancaires et ses correspondants est en mesure d'offrir aux commerçants et industriels un service de banque pratique et moderne dans n'importe quel centre industriel, commercial ou maritime du monde.

Elle publie mensuellement en français et en anglais une revue fournissant de nombreux renseignements sur la situation économique aux États-Unis, ainsi que sur les débouchés offerts au commerce international. Cette revue contient un tableau des cours les plus élevés et les plus bas cotés à New-York sur les principales valeurs américaines. Elle est envoyée à toute personne qui en fait la demande.

La direction de la GUARANTY TRUST COMPANY of NEW-YORK sera heureuse d'indiquer les facilités qu'elle peut mettre à la disposition de ses clients en matière de services de banque dans le monde entier : Comptes de dépôts et de chèques ; Avances sur marchandises ; Vente et achat de change ; Lettres de crédit ; Travellers Checks ; Vente de titres américains à New-York.

Guaranty Trust Company of New-York

PARIS : 1 et 3, rue des Italiens

SIÈGE SOCIAL : 140, Broadway, New-York.

SUCCURSALES ET AGENCES à : Londres - Liverpool Le Havre - Bruxelles - Anvers - Constantinople.

LIBRAIRIE PLON

Dernières Nouveautés : M. REYNÈS-MONLAUR

LES DIEUX S'EN VONT

Un volume in-16. . . . . 7 fr.

FLORENCE BARCLAY

LA CHATELAINE DE SHENSTONE

Roman traduit de l'anglais par Mme E. de SAINT-SEGOND

Un volume in-16. . . . . 7 fr.

Le précédent roman de cet auteur a été tiré à plus de 1.500.000 exemplaires et traduit en sept langues.

J. AULNEAU

LE RHIN ET LA FRANCE

Histoire politique et économique

Un volume in-16. . . . . 8 fr.

PIERRE BODIN

Les Nouveaux Impôts ont-ils fait faillite ?

Un volume in-16. . . . . 4 fr. 50

De la Collection des PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI, publiée sous la direction de M. Alfred de TARDE.

Il faut lire : RAYMOND POINCARÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE POLITIQUE

Chroniques de quinzaine, tome III (15 mars — 1er septembre 1921)

Un volume in-16. . . . . 7 fr. 50

Parus précédemment :

HISTOIRE POLITIQUE, Chroniques de quinzaine, tomes I et II
(du 15 mars 1920 au 1er mars 1921)

Chaque volume . . . . . 7 fr. 50

Du même auteur :

LES ORIGINES DE LA GUERRE

Un volume in-16, sur papier vélin . . . . . 10 fr.

Nouvelle Édition : MAURICE PALEOLOGUE
AMBASSADEUR DE FRANCE

La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre

★

(20 juillet — 4 juin 1915)

Un volume in-8° avec cinq portraits, la reproduction en noir de quatre aquarelles de LOUKOMSKY, un fac-similé d'autographe de RASPOUTINE et une carte. . . . 15 fr.

Paru précédemment

Édition de luxe sur beau papier d'alfa, numérotée de 51 à 2.050, avec reproduction en couleur des aquarelles. Prix, taxe comprise. . . . . 33 fr.

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

Librairie Académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

L'APPEL DE LA ROUTE

Roman

Un volume in-16, 8e édition. — Prix. . . . . 7 fr.

LUCIEN ROMIER
Ancien Membre de l'École de Rome et de l'Institut Français d'Espagne

LE ROYAUME DE CATHERINE DE MÉDICIS

La France à la veille des Guerres de Religion

2 volumes in-8 écu. — Prix. . . . . 20 fr.

LÉO MOUTON
Conservateur-adjoint à la Bibliothèque Nationale

UN DEMI-ROI, LE DUC D'ÉPERNON

Un volume in-8 écu. — Prix. . . . . 10 fr.

TÉODOR DE WYZEWA

QUELQUES FIGURES DE FEMMES

Aimantes ou Malheureuses

Un volume in-8 écu, orné de portraits. — Prix. . . . . 10 fr.

A. DE VILLÈLE

MIRAGE D'AMOUR

Roman

Un volume in-16. — Prix. . . . . 7 fr.
Il a été tiré : Dix exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma. Prix (taxe comprise). 22 fr.

FERNAND NICOLAY

L'AME ET L'INSTINCT

L'Homme et l'Animal
d'après les dernières découvertes de la science

Un volume in-16. — Prix. . . . . 8 fr.

RUDOLF STEINER

LA SCIENCE OCCULTE

Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par Jules SAUERWEIN
d'après la quatrième édition revue et corrigée.

Un volume in-16. — Prix. . . . . 7 fr.

MAURICE D'HARTOY

Les Propos de Jacobus ou les Merveilles du Progrès

Un volume in-16. — Prix. . . . . 6 fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

JOHN GALSWORTHY

LA FLEUR SOMBRE

Roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. DE COPPET

Un volume in-18, sous couverture saumon. — Prix. . . . . 6 fr. 75

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Chaque volume format in-18, sous couverture jaune. — Prix. . . . . 4 fr. 90

RENÉ BOYLESVE, de l'Académie française.

Le Carrosse aux deux lézards verts

JOHAN BOJER

Le Caméléon

HUMBERT DE GALLIER

Gens de Cour et d'autres lieux

MARCELLE TINAYRE

Les Lampes voilées

LAURENCE — VALENTINE

C.-A. SAINTE-BEUVE

Le Clou d'Or

A. FOGAZZARO

Un Petit Monde d'autrefois

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues au Répertoire Foncier *14, rue Cadet, Paris.*

Téléphone : Central 62-71.

MAISON de rap. à Paris (XVIIe) **AV. NIEL**, 46 et r. Rennequin, 45. C^ce 356^m. Rev. brut évalué 61.075 fr. *Locat. de 2 appartem. cessant le 1er avril 1922.* M. à p. 600.000 fr. A adj. Ch Not. 21 fév. S'ad. aux not.: Me WARGNY, à Neuilly-s-S. et Me P. DELAPALME, Paris, r. Montalivet, dép. ench.

Maison à BILLANCOURT, 17, r. d'Issy, 334^m. R. b. 12.422 f. M. à p. 120.000 fr. *C. F^ier* Adj Ch. N., Paris, 21 fév. Me FLAMAND-DUVAL, 24, rue Lafayette.

MAISON A PARIS **RUE DE PONTHIEU** 19, av. Pavil. C^ce 189^m 87. Rev. br. act. 12.130 fr. M. à p. 150.000 f. *Pavillon libre avril, congé donné 4 appartements* Ad. C. n. Paris, 7 mars. S'ad. Me LANQUEST, not., 92, b. Haussmann.

Vente au Palais, le 25 février 1922, 2 heures. IMMEUBLE (XIe ARR.) **RUE LACHARRIERE, 24** M. à p. 120.000 fr. Rev. net 12.000 fr. S'ad. Me VIVET, avoué, à Paris, rue de l'Odéon, 8; CHAUMETTE-LAPEYRIERE, avoué; FAY, notaire.

Étude de Me HAQUIN, avoué, à Paris, 7, r. Drouot, VENTE SUR SAISIE, le 23 février 1922, au Palais de Justice, à Paris :

PROPRIETE A NEUILLY-S-SEINE

Ile de la Grande-Jatte, boul. de Levallois, 25. M. à p. 10 000 fr. S'ad. à M^e Ad. HAQUIN, avoué, TURQUIN, cur. suc. vac 171, bd St-Germain, Paris.

1° PROP^TE au PERREUX av. Ch.-Elys. 116-116 bis. C^ce 1.276^m. R. b. 6.787 f. M. p. 35.000 f. 2° TERRAIN à BAGNOLET, av. Past^r, C^ce 293^m. *Libr.* M. p. 8.000 f. Ad. C. N. Par. 7 mars. Me DELARUE, 9, b. St-Denis.

2 MAISONS A PARIS 1° rue Lhomond, 7. Rev. b. 7.999 f. M. pr. 85.000 f.; 2° r. de l'Aude, 27, Lib. loc., M à pr 20.000 f. 3° TERRAIN, r. Didot, 104-106. C^ce 297^m. Lib. loc. M. p. 3.000 f. Adj. C. N. Paris, 7 mars. S'ad. aux not. Mes Plocque et Charpentier, 16, av. Opéra.

138 22. — IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS.

LIVRES NOUVEAUX

PÈLERINAGES PASSIONNÉS
par **Gabriel Faure.**

Cette suite d'études est consacrée aux Romantiques. L'auteur nous guide tout d'abord jusqu'à la Vallée aux Loups, et de cette humble et célèbre demeure, où naquirent tant de chefs-d'œuvre, il se plaît à nous tracer un tableau minutieux. Il n'a garde d'oublier ces fameux arbres, qui furent l'objet des soins de Chateaubriand lui-même. Et sur la vie de l'auteur d'*Atala*, dans cette retraite d' « exil », sur les conditions dans lesquelles il l'acquit et sur celles, assez pénibles, qui le contraignirent à s'en débarrasser, d'intéressantes précisions nous sont fournies. Par ailleurs sa curieuse aventure avec la marquise de Vichet est retracée. Elle démontre une fois de plus qu'il faut se garder de fonder des espoirs excessifs sur les idylles ébauchées par lettres. Chateaubriand semble en avoir fait, en l'occurrence, une assez amère expérience.

Passant à l'Italie M. Gabriel Faure étudie l'influence qu'elle a exercée sur quelques-uns de nos romantiques : et il conclut, ou a peu près, que Musset et Lamartine n'ont pas retiré de bénéfices bien précis de leurs voyages. Quant à Sainte-Beuve, il fut loin d'être enthousiasmé : il aimait mieux le lac de Genève. Du point de vue de ces auteurs, les pèlerinages toscans ou vénitiens, pour être passionnés, n'en semblent pas moins assez décourageants. Et ce n'est pas une impression plus réconfortante que le pieux visiteur semble avoir rapportée de la propriété qui suggéra à Zola l'idée du Paradou. Quelle heureuse chance que les hommes de génie aient bien voulu s'en rapporter surtout à leur inspiration! La manière dont ils ont vu importe bien plus que ce qu'ils ont vu. M. Faure ne veut pas nous le dire, mais bien certainement tel est son avis...

GOMMENT IL NE FAUT PAS ÉCRIRE
par **Antoine Albalat.**

Dans un livre intentionnellement intitulé : *L'art d'écrire enseigné en vingt leçons*, M. Antoine Albalat avait autrefois enseigné qu'il fallait des années de travail et d'effort pour apprendre à écrire. Après avoir continué sa démonstration dans d'autres ouvrages : *La formation du style*, *le Travail du style*, etc., M. Albalat vient de publier un nouveau livre, complément et conclusion des précédents et qui est intitulé : *Comment il ne faut pas écrire* (Les ravages du style contemporain), dont un chapitre a paru dans notre *Revue*. M. Albalat étudie dans ce livre le rôle et la création des verbes, la valeur des adjectifs et des images ; il expose les ravages du régime indirect ; il dénonce l'envahissement du style archaïque, l'abus des sentences, le mauvais style philosophique, le style *fabriqué*, la mauvaise psychologie, le style-substantif, les conditions de la critique, etc. Malgré certaines théories discutables, on lira certainement avec profit et curiosité cet intéressant travail de démonstration pratique sur l'art d'écrire et les procédés du style.

L'EX-VOTO
par **Lucie Delarue-Mardrus.**

Dans une pauvre famille de marins de Honfleur, où fleurit l'alcoolisme, vit une petite fille : Ludivine, dont la violence et les mauvais instincts répondent mal à ce nom harmonieux. Cette jeune furie n'est pas inaccessible à tout bon mouvement : elle en donne une preuve en contraignant les siens à adopter un pauvre orphelin : Delphin le Herpe. Les gosses grandissent ensemble et, comme il convient, Delphin s'éprend de Ludivine Bucaille. Adolescent, il commence à tailler un petit bateau qu'il compte offrir en ex-voto à la Sainte Vierge, pour qu'elle lui accorde quelque jour Ludivine comme légitime épouse. Révélons tout de suite que c'est sur ce mariage là que le roman prend fin. Mais avant de pouvoir se réjouir de cet heureux événement le lecteur a pris connaissance de diverses embûches que le Destin méchant tend aux jeunes amoureux : un riche cafetier de la région, Lauderin, s'est amouraché de la petite et a demandé sa main. On la lui a accordée en principe, mais en exigeant quelque délai. Comment Ludivine a-t-elle pu accepter cela? C'est qu'hélas les petits frères toussent. Il faut de l'argent pour les soigner et Lauderin c'est la fortune! On voit l'angoissant dilemme.

Certaines peintures de la misérable vie des Bucaille sont d'un relief vigoureux. Sur le curieux mélange de rudesse et de douceur, chez le marin normand, il y a de bien fines remarques. Mais ces notes où un excellent réalisme se mêle à la vigueur poétique n'appelaient pas forcément un dénoûment d'un optimisme un peu romanesque.

LES DÉSENCHANTÉES
par **Pierre Loti.**

La maison Calmann-Lévy vient de faire paraître dans l'excellente édition de luxe, que nous avons signalée récemment à propos des *Trois Mousquetaires*, les *Désenchantées*. L'éloge de ce roman n'est plus à faire. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont pu se rendre compte par les lettres de hautes personnalités de la société turque récemment publiées sous le titre de : « Ce que sont devenues les Désenchantées » jusqu'à quel point demeurait vivace à Stamboul l'impression causée par cette belle œuvre. N'est-ce pas là la plus touchante démonstration de son profond caractère de vérité?

ÉMILE DESCHAMPS, UN BOURGEOIS DILETTANTE,
par **Henri Girard.**

Raconter la vie de E. Deschamps, et à cette occasion, faire d'un des milieux intellectuels les plus curieux de notre XIXe siècle un tableau fidèle et vivant, étudier l'œuvre d'E. Deschamps, et à ce propos enrichir notre connaissance du romantisme d'une foule de faits caractéristiques, montrer les voies par où les littératures étrangères pénètrent dans notre conscience nationale ; c'est une riche contribution à l'histoire littéraire qu'apporte M. H. Girard. Mais son livre — le sous-titre l'indique assez — est aussi une leçon de fine morale et de cette élégance en laquelle le philosophe grec faisait résider la moralité. Quelques aphorismes de E. Deschamps sont comme le manuel de l'honnête homme du XIXe siècle : M. Girard a pris soin de les sertir précieusement. Enfin de nombreuses lettres inédites, notamment de Berlioz, donnent à cette publication un intérêt de premier ordre.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.